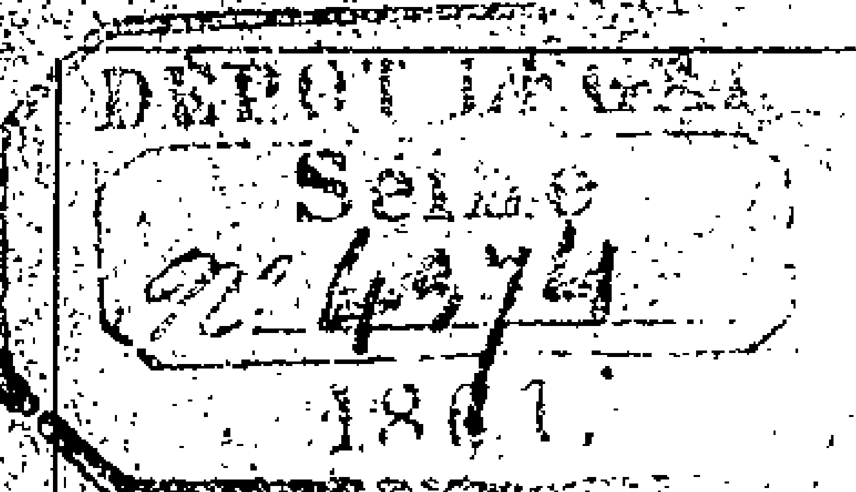
La Benjamine, roman idéaliste, par Armand Pommier





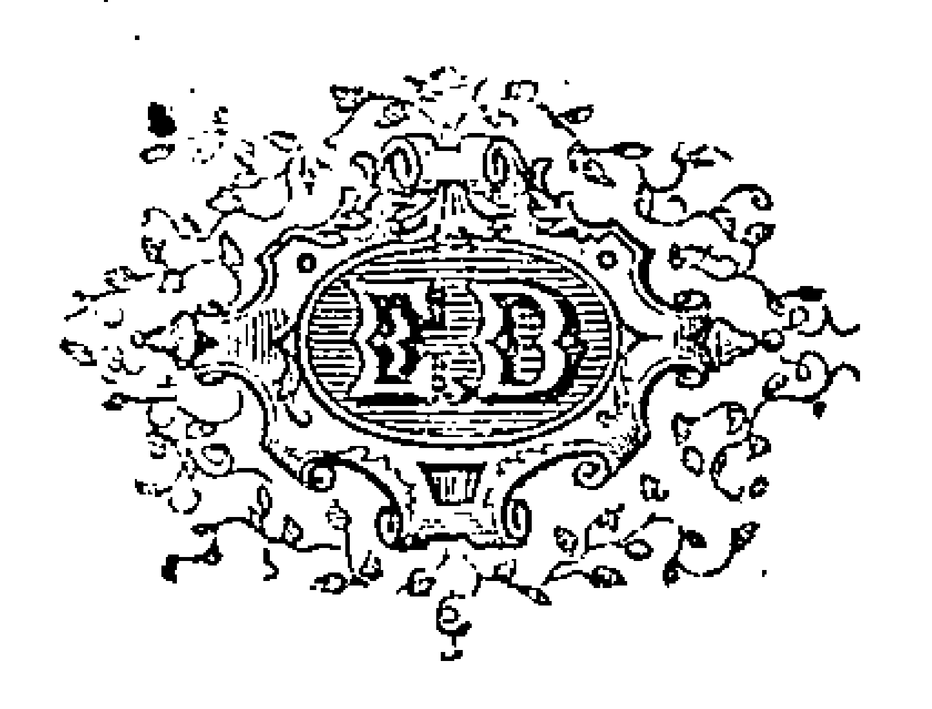
LA

BENJAMINE

ROMAN IDÉALISTE

PAR

ARMAND POMMIER



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
Libraire de la Société des Gens de lettres
PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 13 ET 17

MDCCCLXI

LA

BENJAMINE



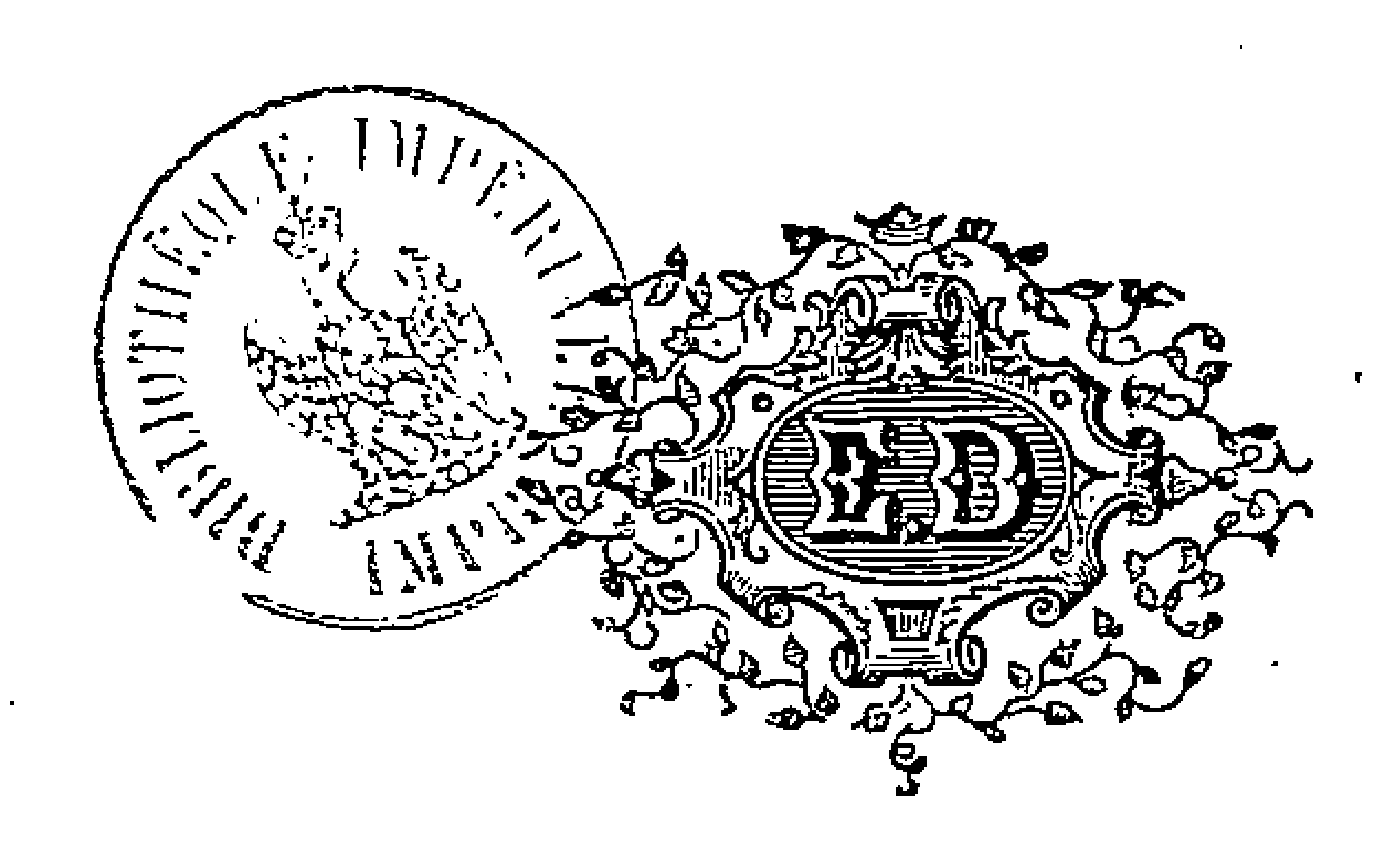
Paris. — Imprimerie de Édouard Blot, rue Saint-Louis, 46.

LA
BENJAMINE

ROMAN IDÉALISTE

PAR

ARMAND POMMIER



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
Libraire de la Société des Gens de lettres
PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 13 ET 17

MDCCCLXI

A MADAME

LA PRINCESSE DE B.

Commendo tibi ac meos amores....

Je me recommande à vous, madame, moi et ma Benjamine, fille du beau pays qui vous a vue naître. Tous deux inconnus dans ce monde de la célébrité où, sur un trône de diamants, siége la Gloire, la belle déesse toujours jeune et toujours adorée, — et dont vous êtes l'une des plus pures et des plus splendides étoiles, — nous venons solliciter une humble place à l'ombre de votre grand nom, sous la protection de votre exquise bienveillance. Que, grâce à vous, madame, les dieux nous soient propices! Qu'ils nous préservent de l'âcre morsure de l'envie, du froid silence des indifférents, des louanges banales de nos amis, et qu'ils tournent sur nous les yeux de la critique fertile en bons conseils!... Nous avons, sur un mode nouveau, chanté un nouvel amour : œuvre difficile, par Jupiter! et laborieuse; acceptez donc avec faveur ce livre et tout ce qu'il contient, quelque mince qu'en soit le mérite, et daignez excuser les fautes de l'auteur.

..... Quod, o patrona virgo,
Plus uno maneat perenne seclo.

Et toi, Muse protectrice, etc...

Armand POMMIER.

Paris, 14 mai 1861.

Bientôt la terre nous couvrira tous. Elle-même changera. Tout prendra d'autres formes, et puis d'autres à l'infini. Or, en considérant cette suite de changements et de transformations, et leur rapidité, il y a bien lieu de se dégoûter de tout ce qui est mortel. La cause universelle est un torrent qui entraîne tout.

L'empereur Marc-Aurèle Antonin.

PREMIÈRE PARTIE

LA BRIANZA

I

La Lombardie, dont la superficie égale à peine la vingt-cinquième partie de la France, présente une variété extraordinaire de scènes naturelles, de température, de produits et de coutumes. On y parle au moins neuf dialectes, et on y pratique deux genres d'agriculture très-distincts. Il y a, en effet, la culture irriguée et la culture sèche, *cultura secca*. Cette dernière méthode est employée depuis les premières pentes des collines jusqu'aux hauteurs accessibles de la chaîne alpestre. La méthode par irrigation, beaucoup plus profitable, s'exerce sur la plaine méridionale, s'étend

de jour en jour, et complète par d'infatigables travaux l'œuvre inaugurée au treizième siècle par les moines de Chiaravalle.

Cette magnifique et opulente vallée, que les armes victorieuses de la France ont enfin arrachée au joug ruineux de l'Autriche, peut se diviser topographiquement en trois régions, chacune d'elles ayant son caractère spécial et nettement tranché.

La plus considérable est la région montueuse dominée par la chaîne principale des Alpes Rhétiques, qui dressent leurs masses sur ses confins septentrionaux, et la séparent du canton suisse des Grisons. Elle comprend la province de Sondrio tout entière, la plus forte partie du pays de Côme, de Bergame, plus des deux cinquièmes du Brescian, et occupe au nord et à l'est une étendue à peu près équivalente à la moitié de la superficie totale de la Lombardie. La basse plaine forme la seconde région, dont Crémone et Mantoue occupent le centre. Le pont de Boffalora, sur le Tessin, en est la limite occidentale; l'extrémité orientale, qui aboutit à la mer Adriatique, est arrosée par le Pô, dont les eaux, sujettes à de fréquents débordements, rendent, aux environs de Mantoue et de Rovigo, les terres marécageuses et insalubres. Enfin les collines et la haute plaine constituent la zone intermédiaire; elle part des rives du lac Majeur et s'étend jusqu'au lac de Garde, où finit le Milanais et où commencent le Véronais, le Vicentin et le Padouan; terre féconde

et charmante qui embrasse la partie méridionale du pays de Côme, la partie moyenne du Bergamasque et du Brescian, et la partie septentrionale du Mantouan. La population, drue et pressée, suffit amplement aux besoins de l'agriculture, qui y progresse d'une manière sensible, et à ceux des établissements manufacturiers, dont l'importance et le nombre grandissent chaque année.

C'est là, entre l'ouverture de la vallée Assina, la plus vaste du pays de Côme, au nord, et la campagne de Monza, au sud, que la haute et la basse Brianza étalent leurs richesses et leurs beautés. Cette région fortunée, dont le développement de l'est à l'ouest est compris entre le Sévéso et l'Adda, semble née, tant elle est belle et gracieuse, d'un sourire du Créateur. Pour les voyageurs ordinaires, c'est-à-dire froids et positifs, c'est le grenier de la haute Italie : pour les poëtes et les rêveurs, c'en est l'Eden. Les artistes ne parlent jamais de cette contrée fertile, au sein de laquelle les laghetti de Pusiano, d'Annone, d'Alsério étincellent comme des diamants enchâssés dans des saphirs, qu'en la désignant par ces mots : « *Quel paradiso della Brianza.* »

Sur l'une des collines qui dominent le village d'Erba et la plaine à laquelle il a donné son nom, s'élève la villa Castelmonte. Une ferme qui en dépend touche à ses jardins. Cette maison d'ex-

ploitation, bâtie par mon aïeul paternel, le comte Marcello de Castelmonte, est désignée dans le pays sous le nom de ferme du Belvédère, à cause de la vue immense dont on jouit de la cour en terrasse qui regarde le levant.

II

Mon père, qui fut nommé général de division après Wagram, s'était engagé avec Ansano Fortigiani, son métayer au Belvédère, en 1802, dans l'armée italienne formée par le premier consul.

Lorsque le royaume d'Italie, suivant les destins de l'Empire, s'écroula, le général avait trente-deux ans. Ne pouvant se résigner au repos et à l'inaction, il résolut de pénétrer, avec quelques compagnons déterminés, dans le centre de l'Afrique. Il avait entendu parler de cette contrée difficilement explorée et très-mal connue, comme renfermant des pays étranges et mystérieux. Les poésies et les espérances confuses de l'inconnu le sollicitaient impérieusement à parcourir ces pays sauvages, où les choses et les hommes, les sensations et les événements revêtent des couleurs, des formes parfois extraordinaires et toujours attrayantes. La barbarie a pour la civilisation un prestige auquel les poëtes et les soldats sont par-

ticulièrement sensibles. Le caprice, l'imprévu, l'impossible même sont de puissants aiguillons pour tout homme jeune et doué d'une ardente imagination. Puis, qui sait ce que les destins tiennent en réserve pour leurs préférés? Si l'audace défend et sauve les révolutions, elle conquiert aussi des couronnes.

Mon père et ses compagnons, décidés à tout, prêts à braver les événements, ne redoutant pas plus la mort que les fatigues, traversèrent d'abord le Fezzan, franchirent le Sahara, pénétrèrent à Tombouctou, puis, appuyant à l'est, ils entrèrent dans l'empire de Bornou et s'y fixèrent. Cinq ans après son arrivée dans ce pays, mon père, qui était devenu l'ami d'un cheik puissant, épousa sa fille, établit une armée régulière de trois ou quatre mille hommes dont il confia le commandement aux officiers français et italiens qui l'avaient accompagné, et en moins de quatre mois, il soumit complétement les Bidoumahs, s'empara de leurs îles, déposséda ou réduisit à l'obéissance plusieurs autres peuplades redoutables par leur nombre et leur férocité, puis, avec l'autorisation du sultan de Bornou, se fit proclamer roi des terres qu'il avait conquises.

Les choses allèrent bien d'abord; le nouvel État, dirigé et administré à l'européenne, promettait d'arriver à de hautes destinées, lorsque vers 1835 (j'entrais alors dans ma quinzième an-

née), nous fûmes chassés par une révolution fomentée par les prêtres du pays, qui craignaient pour leur autorité et pour leurs intérêts les influences civilisatrices du royaume nouveau. A la tête des conjurés se trouvait ma mère : tant les préjugés de race et de religion sont partout puissants et les premiers écoutés !

III

Le général, qui avait laissé des souvenirs et des regrets dans sa patrie, fut reçu à bras ouverts par ses amis et par ses anciens compagnons d'armes. D'abord assailli de questions, il satisfit discrètement une curiosité sympathique à laquelle il ne pouvait se soustraire sans froisser d'honorables susceptibilités ; puis il se mêla aux patriotes lombards, et conquit bientôt, dans la haute société milanaise, l'influence et la place distinguée que lui assuraient, plus qu'à tout autre, son caractère, son expérience et le prestige d'une gloire militaire achetée par un dévouement et une bravoure qui n'étaient pas encore oubliés. Quant à moi, je terminai à l'université de Pavie une éducation dont j'avais reçu les premiers éléments de mon père et de ses amis, comme héritier présomptif d'une royauté naissante.

Les charmes d'une civilisation raffinée, les nombreuses distractions d'une existence heureuse, libre et indépendante, me captivèrent entièrement et ne me laissèrent aucun regret de la haute position à laquelle j'avais semblé un moment destiné par les décrets de la Providence. Mon père, bien que l'administration de son royaume lui coûtât des sommes énormes, avait toujours eu à sa disposition des masses d'or considérables. En homme sage, pour qui l'avenir est toujours chargé d'incertitudes et de variations plus funestes qu'heureuses, il avait distrait plusieurs millions de son trésor et les avait placés dans les principales banques européennes. Grâce à cette sage précaution, si le trône nous fut enlevé, l'opulence nous resta; il y avait là de quoi consoler un homme moins philosophe que mon père. Cependant, la nature de l'homme, si cet homme est de trempe supérieure, le porte à commander, à imposer ses idées. Voilà pourquoi le général, qui ne parlait jamais de la haute position d'où les prêtres idolâtres de la Nigritie l'avaient précipité, était constamment préoccupé du projet de reconquérir ses États.

Pour moi, je me trouvais heureux en Italie. Cinq ans de séjour dans cette contrée favorisée avaient effacé en mon âme les regrets du passé; et si, parfois, le souvenir de ma mère venait mouiller mes yeux, c'était une passagère émotion; car l'indifférence qu'elle m'avait témoignée

au moment d'une séparation que je pensais devoir être éternelle, le refus de me laisser d'elle un souvenir, avaient singulièrement refroidi la tendresse exaltée que je lui témoignais aux premières années de ma vie. J'avais reporté mon amour filial tout entier sur mon père, dont les bontés et l'affection pour moi ne connaissaient pas de bornes.

Je me trouvais ainsi dans une position enviable : riche, jeune, indépendant, beau cavalier, disait-on, sans souci et sans ambition, n'aspirant qu'à jouir du présent et à répondre du mieux possible aux caresses de la fortune et au sourire des destinées prospères.

IV

Ansano, ignorant comme tous les hommes de la campagne du commencement de ce siècle, n'avait pas franchi les bas grades, mais la croix de la Légion d'honneur avait récompensé sa bravoure impassible et la loyauté de son caractère. Rude, entêté, insensible à la crainte comme à la pitié, inexorable, aimant mieux être brisé que plié, il appartenait à cette race de vétérans indomptables dans les dangers, incapables d'une lâcheté, d'une indélicatesse quelconque, amis

toujours sûrs et dévoués qui atteindront à une postérité collective sous le nom caractéristique de *grognards*. Avant de s'expatrier, mon père l'avait sollicité de rentrer à la ferme et d'en reprendre la direction à titre de métayer. Si Fortigiani l'avait voulu, le contrat eût été fait tout à son avantage et dans des conditions qui lui eussent permis de s'enrichir facilement; mais la probité susceptible et le sombre orgueil du vétéran furent des obstacles insurmontables; les clauses du bail conclu pour vingt ans ne différèrent presque en rien de celles que les coutumes de la localité ont consacrées, et qui sont généralement plus favorables au propriétaire qu'au métayer.

Lorsque Ansano rentra au Belvédère, il le trouva désert et presque en ruine; tous les siens étaient morts; il se retrouvait seul au foyer, n'ayant pour compagnons et pour société journalière que des souvenirs pénibles ou douloureux. Mon père le décida à se marier et lui trouva une femme d'une admirable douceur et d'une activité qui ne se démentirent jamais. Fille d'un colon de la basse plaine, accoutumée depuis son enfance aux rudes travaux des champs, elle fut d'un secours précieux à Fortigiani, qui avait bien un peu oublié son ancien métier. Conseillé, aidé par sa femme, il s'y remit peu à peu et associa dès lors un travail constant à une direction intelligente. Mon père avait fait restaurer les

bâtiments; il fallait aussi remettre les terres en bonne culture; pour cela des avances étaient nécessaires. Ansano les refusa d'abord; mais, grâce aux conseils de sa femme dont il subissait l'influence sans vouloir se l'avouer, il accepta du général, à titre de prêt et sans intérêt, la somme indispensable pour remettre à flot une exploitation rurale importante, depuis longtemps livrée aux mains de *massari* ou de *pigionanti*, ignorants et entêtés. Ansano se promettait bien de rendre cette somme avec les intérêts, à force de travail et d'économie, dans un temps très-court : il se considérait comme humilié tant qu'il n'aurait pas remboursé le général. Fortigiani avait le dangereux défaut de tout exagérer : idées, sentiments et opinions.

Avec Dorothée la joie revint habiter la vieille maison. L'amour et le travail dissipèrent les tristesses du patriote et du soldat. De beaux enfants naquirent : d'abord trois garçons, puis une fille qu'ils appelèrent *Benvenuta*, la Bienvenue; ce fut la *Benjamine* des époux grisonnants, le dernier éclair de cette amitié conjugale, sainte et courageuse, des gens de la montagne. Tout prospéra : les enfants grandirent; la Benvenuta s'embellit de grâces nouvelles; l'aisance présida à toutes les fêtes de la famille, et le bonheur donna la main au travail infatigable. Tout alla ainsi pendant je ne sais combien d'années; puis, comme rien ne dure ici-bas des choses et des fortunes

humaines, le malheur vint à son tour les visiter. On tint vainement porte close; un jour de printemps, Dorothée, la ménagère intrépide, la compagne fidèle, mourut...; les premières marguerites fleurirent sur sa fosse creusée dans l'herbe touffue d'un cimetière de village, à côté des iris et des corbeilles d'or. Ce fut grand deuil au logis; mais tout s'oublie, tout s'émousse, tout s'atténue : c'est la grande loi conservatrice du monde sublunaire, dont l'égoïsme, disent certains moralistes, est le premier pilier. Les ans s'écoulèrent; puis vinrent de nouvelles calamités. Les trois fils, rejetons vivaces et superbes du vieux tronc des Fortigiani, l'orgueil du patriarche de la montagne, furent successivement enlevés pour le service de la monarchie autrichienne. L'un partit pour la Hongrie, l'autre pour la Bohême; le plus jeune fut envoyé aux extrémités de la Gallicie.

Il ne resta plus à Fortigiani que sa Benjamine.

Vers 1840, c'était une belle fille de seize ans, robuste et vigoureuse, une vraie montagnarde, à la physionomie vive et accentuée, au teint légèrement bruni par le hâle des champs. Son allure était ferme et décidée. Il y avait cependant, malgré cette vigueur de montagnarde en fleur de santé et de jeunesse, dans ses gestes, dans ses mouvements, dans ses sourires, quelque chose de tendre, de gracieux; mais on ne trouvait en elle ni mignardise, ni affectation d'innocence ou de pudeur : elle restait ce que la na-

ture l'avait faite; elle ne jouait ni l'ingénuité ni l'embarras. Ce qui enchantait surtout et ravissait les regards, c'était l'harmonieux et fin contour de la tête et du visage, dont les lignes onctueuses et sévères rappelaient les madones de Bernardin Luini, l'intelligent et fidèle imitateur du grand et pur Léonard.

Presque toutes les affections du vieux soldat s'étaient reportées, depuis le départ de ses garçons, sur la Benvenuta. Il aimait à la voir rire et montrer ses belles dents blanches. Dans presque tous les pays Delpiano d'Erba, dans l'espace de dix à quinze milles, on connaissait et on vantait la beauté, le caractère, la générosité de la Benvenuta. Lorsque, le dimanche, on la voyait descendre le sentier de la ferme pour venir aux offices, à l'église de Santa Maria, avec ses frères autrefois, maintenant avec Fortigiani; lorsque, le pas hardi, mais la paupière baissée, elle traversait les groupes de jeunes paysans réunis sur la place verdoyante qui précède l'église; lorsque, pour certaines commissions utiles au ménage (et cela était fréquent depuis la mort de Dorothée), elle parcourait seule les rues d'Erba et descendait dans le piano de Vall' Incino, où se tient chaque semaine un gros marché, les sourires et les saluts ne manquaient pas à la Benjamine.

Vous vous doutez bien que parmi tous ceux qui la suivaient des yeux et du cœur, quelques-uns, plus décidés et mieux avisés, la connaissant

laborieuse et sage, étaient venus, sous prétexte d'affaires, à la ferme, pour sonder le terrain et découvrir les intentions d'Ansano à l'endroit de sa fille. De toutes ces démarches dont elle était l'objet, la Benvenuta s'était aperçue, et ne s'en était point indignée. Se savoir belle, se l'entendre dire, se voir recherchée en mariage par plus d'un de ces garçons, qui, de l'aveu de tous, étaient la fine fleur dupays, flattait sa vanité et ne déplaisait pas le moins du monde à sa coquetterie; la femme se complaît dans les triomphes. Cependant tout cela la faisait rire, et rien de plus. L'heure solennelle où le cœur s'ouvre et entre dans le monde des sentiments vrais n'était pas encore sonnée pour la Benvenuta. Fortigiani, qui voyait sa fille peu disposée à se marier, se contentait de lui parler, par manière de plaisanterie, des soupirants qui recherchaient sa main ; il se proposait, d'ailleurs, de donner lui-même un époux à sa fille lorsqu'il jugerait le moment venu. Son choix était fait depuis longtemps, et il ne doutait pas qu'il ne remplît les plus belles espérances de la Benjamine.

Deux ou trois ans s'écoulèrent ainsi.

Benvenuta plaisait donc à beaucoup, mais aucun ne plaisait à Benvenuta. Ansano s'applaudissait en secret du goût difficile de son enfant. Il pensait que puisque Benjamine gardait son cœur fermé aux soupirs et aux tendres sollicitations, il pourrait en disposer aisément et l'é-

mouvoir à sa volonté, l'heure venue, lorsqu'il lui dirait, en lui présentant certain garçon de ses amis :

— Voilà, ma chère enfant, l'homme qui te convient : le choix ne peut être qu'excellent, puisqu'il vient de moi ; il me plaît beaucoup, il doit donc te plaire infiniment...

Le bonhomme savourait d'avance, en vrai père qu'il était, c'est-à-dire en égoïste et en aveugle, le bonheur possible, la prospérité certaine qu'il tenait ainsi en réserve pour sa fille, et dont bientôt, il l'espérait du moins, il allait la gratifier.

V

Un automne de l'année 1843, un dimanche, vers la fin du jour, Ansano aperçut Benvenuta dans l'attitude paresseuse et abandonnée qui résulte des rêves du cœur ou des spéculations de l'esprit. Ses yeux, vaguement fixés dans l'espace, ne semblaient rien voir des objets extérieurs. Cette pose nonchalante, qui n'était pas familière à la jeune montagnarde, toute de mouvements et d'action, surprit le vieux soldat ; il s'en inquiéta et chercha à découvrir le sujet des méditations profondes de son enfant, et bientôt il crut en avoir trouvé le mot.

— Parbleu! je sais ce que c'est, s'écria-t-il en se frottant joyeusement les mains : fille qui pense, fille qui aime; à coup sûr Antonio est au fond de ces belles songeries-là...

Il s'éloigna là-dessus pour ne pas troubler sa fille dans ses beaux projets, qu'il jugeait tout naturellement conformes aux siens.

— Qu'elle se repose un brin, la vaillante enfant, dans ses châteaux en Espagne si avenants et si hospitaliers à la jeunesse! J'en souperai un peu plus tard, mais j'en mangerai avec meilleur appétit, il y aura compensation... Et puis, j'ai mon idée : je battrai le fer pendant qu'il est chaud...

C'était donc un dimanche, à peu près à l'heure de l'*Angelus*.

La Benjamine était à demi couchée sur l'épais gazon de la petite terrasse qui s'étend devant la ferme et qui sert de jardin. Au-dessus de la jeune fille, des cobéas scandens jetaient leurs tiges grimpantes sur les arbres voisins et laissaient pendre capricieusement, dans les intervalles, leurs feuilles d'un vert foncé; quelques plantes de Syrie et de l'Inde, cultivées par la Benjamine, étalaient des fleurs aux nuances variées, mêlant une odeur d'ambre aux parfums aromatiques que laissaient exhaler les belles corolles rouges et bleues des crocus sativus.

Les heures passèrent; la nuit tomba tout à fait sur les collines; les étoiles brillèrent dans les

régions célestes : au calme et au silence du couchant succédèrent les voix, les animations de la nuit; les raines, rassemblées dans les halliers, ou tapies dans les prés des vallons, laissaient entendre leurs coassements sonores et gutturaux; des milliers d'insectes, sortant de leur sommeil diurne, poussaient ces cris divers, ces clameurs confuses, qui sont, pour eux, des signes de commandement ou d'effroi, des chants de victoire ou des cantilènes amoureuses...

Enfin, la Benjamine revint à elle : cette contemplation intérieure l'avait longtemps retenue et charmée. Surprise et confuse de s'être ainsi attardée en ses rêveries, elle se leva rapidement et prit sa course pour regagner la maison, réparer le temps perdu et veiller au repas de son père.

— Que va dire mon vieux père? pensa-t-elle tout inquiète; le soleil est couché depuis longtemps, et la lampe n'est pas accrochée au foyer.

Elle se hâta de son pied léger.

Un aster des Alpes portait au sommet de sa tige velue une fleur épanouie : son disque jaune, entouré de beaux rayons d'azur, recevait en plein la lumière d'opale de l'astre nocturne. La jeune fille, ravie, ralentit sa course, se baissa et cueillit cette belle fleur; puis, se relevant, elle en arracha les pétales les uns après les autres, en prononçant je ne sais quels mots enchantés et mystérieux; arrivée au dernier mot de la pro-

phétie, elle poussa une exclamation de triomphe, et d'un bond elle pénétra dans la grande salle du rez-de-chaussée, où Fortigiani, philosophiquement assis sur un escabeau de chêne, l'attendait en fumant une vénérable pipe miraculeusement sauvée de l'incendie de Moscou et des glaces de la Bérésina.

— Oh! cher père, voudras-tu pardonner à ta méchante fille, qui a oublié l'heure de ta polente?

— Bon, bon, fillette, votre père n'aura rien à vous pardonner, si vous venez vite le baiser sur les deux joues.

Benjamine se jeta au cou du vieillard.

— Je me suis oubliée à dormir sur l'herbe de la terrasse, comme si vraiment j'avais éprouvé une grande fatigue, reprit la jeune fille, qui, après avoir allumé la lampe, s'empressait au souper d'Ansano.

— Bah! tu as bien fait, ma fillette chérie, répondit Ansano en souriant; quand on dort, on ne fait de mal à personne.

— N'importe, j'ai eu tort, mon père; je ne m'y retrouverai plus. Je savais fort bien que vous étiez seul au logis, puisque vous avez permis à tous les serviteurs d'aller se distraire jusqu'à la minuit; je devais donc remplacer auprès de vous les absents. Mais, bon père, sois tranquille, tu ne perdras rien pour avoir attendu; je veux te préparer une polente aux petits oiseaux, à la façon bergamasque; tu la trouveras d'autant meil-

leure que tu pourras l'arroser de plusieurs bons verres de vin de Benaco, que j'ai fait venir cette semaine, de Brescia, tout exprès pour toi.

— Tu me gâteras donc toujours, ma gentille mignonne? répondit le vieux soldat, les larmes aux yeux et l'eau à la bouche.

— Est-ce que tu ne mérites pas toute mon affection, ainsi que tout mon respect, cher bon père?

Lorsque Ansano et sa fille eurent achevé leur modeste repas, la nuit était si belle, qu'ils sortirent pour respirer l'air pur et frais, et vinrent s'asseoir sur un banc de pierre adossé à un vieux châtaignier, qui de ses branches vigoureuses et touffues protégeait une partie de la ferme contre les coups de vent du nord. Après quelques phrases insignifiantes sur les travaux en cours d'exécution et l'état des récoltes qui restaient encore sur pied, Fortigiani dit à sa fille d'une voix réjouie :

— Ma chère enfant, j'ai une proposition à te faire, et la voici tout uniment : c'est de la part de Battista Gherardo, mon vieux et intime camarade, mon compagnon fidèle et dévoué de l'ancienne armée d'Italie; c'est le plus pauvre des pêcheurs du lac de Côme, mais c'est, à coup sûr, le plus aimé et le plus estimé. Son désintéressement, sa loyauté, son dévouement sont grandement appréciés sur les rives du lac et bien loin dans les environs. Lorsque le tivano ou la bréva souffle avec fureur et jette quelque

barque en péril, Gherardo accourt toujours le premier aux cris de détresse. Son courage, son caractère sont honorés de tous. Tu connais depuis longtemps son fils Antonio; il a vécu parmi nous et il a partagé nos travaux; c'est l'ami de tes frères, c'est aussi le tien; vous avez été pour ainsi dire élevés ensemble. Vous vous connaissez de longue date, ce qui est toujours une bonne chose pour vivre en paix et en franche amitié. Les gens du pays de Côme sont généralement doués d'un esprit aventureux et entreprenant; ils ont de l'ambition, et courent volontiers le monde dans l'espoir d'y trouver quelque petit trésor qu'ils viennent ensuite offrir à ceux qui leur sont chers; voilà pourquoi Antonio nous a quittés depuis trois ans. J'ai vu ce matin son père, qui m'a annoncé, tout joyeux, le retour du jeune homme. Il paraît qu'Antonio n'a pas précisément perdu son temps; il n'a pas fait comme tant d'aûtres qui s'arrêtent dans les grandes villes à bayer aux corneilles, espérant naïvement que la fortune viendra se jeter à leurs jambes et qu'ils n'auront qu'à se baisser pour la saisir et la mettre au fond de leur bissac; il a rudement peiné, le garçon, et il rapporte le fruit de ses labeurs. Il y a un projet que caressent depuis longtemps le père et le fils; le moment est venu de le mettre à exécution. Battista souhaite donc ardemment te voir devenir la femme d'Antonio; quant à moi, je le désire autant que

lui; mais Antonio y apporte encore plus d'empressement que son père et que moi, si c'est possible : ce qui, entre nous, est bien flatteur pour toi et à ta louange entièrement; il t'aime de tout son cœur, le garçon, et c'est un brave et intelligent travailleur, bien que de caractère un peu sombre et de bouche de préférence silencieuse; un cœur vaillant et solide, une tête qui n'est pas vide et qui ne jette pas sa cervelle aux oiseaux; de plus, un beau diable, bien taillé, bien planté, ce qui ne doit rien gâter à l'affaire. Je crois d'ailleurs que tu ne l'as jamais regardé avec peine, encore moins avec répugnance: je te sais fillette de goût et de sens commun. J'ai donc répondu, seulement pour la forme, tu me comprends, que je te consulterais, et que je pensais que ton avis serait de la même couleur que le mien. D'ailleurs, cette chose-là, outre qu'elle comblera de joie deux bonnes gens que j'aime autant que possible, m'arrange parfaitement aussi quant à moi : Côme touche à chez nous; je t'aurais par ainsi toujours sous mon aile, et, quoique établie, je te pourrais voir à plein contentement. Ils viendront dimanche prochain pour savoir ta réponse, ou plutôt pour recevoir le consentement de la fillette; et bientôt, en vous ôtant mon bonnet, je vous dirai, gros comme le bras :

« Bonjour, madame Gherardo ! » Hein ? serez-vous pas bien fière, mignonne?

La jeune fille ne sut que balbutier quelques mots vagues et incompréhensibles.

— Tu es en pleine fleur de beauté, et tes vingt ans te vont à ravir, reprit le vieux soldat. C'est le bon moment : attendre à plus tard ne vaudrait rien. Antonio touche à ses vingt-huit ans; vous ferez un couple qui donnera de l'envie à plus d'un et à plus d'une... ah! ah! et j'en rirai dans ma barbe. Mais, sacrebleu! fillette, réponds-moi donc un peu ; tu me laisses là enfiler des phrases, comme si c'étaient des perles; ça, mon collier est fini, et approchez votre jolie tête brune, que je vous le pose sur le front.

Benjamine pencha la tête vers le vieillard.

— Oh! très-bien! reprit Fortigiani après avoir déposé un bon gros baiser sur le front de sa fille ; j'espère que j'ai parlé clair et net, et que tu m'as compris à suffisance; et je me flatte que la nouvelle que je t'annonce céans te cause quelque plaisir, hein, pas vrai, mon enfant?

Benvenuta, d'abord surprise, puis effrayée, avait pu, grâce à la prolixité de son père, revenir de son étonnement et calmer un peu les battements de son cœur. Elle avait d'abord pâli et frissonné: elle regardait son père avec des yeux indécis, presque hébétés; elle retenait ses paroles, n'osant briser, d'un mot, le projet sur la réalisation prochaine duquel le vieux soldat basait tant de joie et de bonheur. Le brave homme avait, sans s'en douter, blessé sa fille de chacune

de ses paroles, comme d'autant de coups de sabre. Il était gai, satisfait; il supposait que sa fille se trouvait dans les mêmes dispositions d'esprit et d'âme, et que les mêmes motifs qui déterminaient son contentement devaient provoquer celui de Benvenuta.

Aussi interpréta-t-il le silence de la jeune montagnarde à son point de vue, et sans réfléchir qu'elle pouvait obéir à d'autres idées, à d'autres sentiments.

— Hé! hé! je vois ce que c'est, s'écria-t-il en riant : tu y mets de la pudeur ou de l'hypocrisie, c'est tout un; oh! les femmes, les plus franches comme les plus rusées ne laissent jamais lire ce qui est écrit au fond de leur cœur; en toute occasion et en toute chose, il leur faut des tours et des détours, de grandes et de petites mines, de petits jeux et autres comédies; enfin, soit... mais je m'y connais, et je te vois venir avec tes gros sabots; je connais mon hébreu, c'est-à-dire ma fillette; tu cachottes même avec ton père; c'est, il paraît, comme cela chez toutes les jeunes filles en passe semblable; bon... mais je te devine, ma rusée; le silence, dit-on, est toujours signe de consentement. Tu retiens tes aveux, et tu n'oses encore me témoigner ta reconnaissance; très-bien, à ton aise; demain n'est pas loin, et nous nous retrouverons, s'il plaît à Dieu. Rentrons, voilà l'humidité qui tombe, et nous serons mieux à dormir qu'à causer ainsi,

chacun de notre côté : moi, tout comme si je voulais être écouté, et toi si bas, qu'il n'y a que ton cœur qui t'entende.

— Oh! mon cher père, s'écria alors la Benjamine d'une voix faible et tremblante, si vous m'aimez, je vous en supplie, ne me mariez pas encore, gardez-moi auprès de vous! Je suis si bien ici et je me plais tant à vous servir! Ne me forcez pas à quitter cette chère vieille maison où je suis née, où j'ai grandi, où j'ai vu mourir ma mère. Laissez-moi auprès de vous, bon père; attendez que je demande à me séparer de votre tendresse, à cesser des soins et des attentions que je vous rends avec tant de plaisir et de bonne humeur. Oh! vous n'aurez jamais de meilleure et de plus affectionnée servante que votre Benjamine; vivre loin de vous, oh! je vous l'assure, cela me chagrinerait trop et je ne pourrais m'y accoutumer.

Des larmes s'échappèrent des yeux de l'enfant, qui se jeta aux pieds du vieillard, les mains élevées et le regard suppliant.

Ansano la releva et la pressa avec attendrissement sur son cœur.

— La, la, fillette mignonne, ne te désole pas ainsi; tu ne seras pas perdue pour autant; et puis, comme toujours, l'idée est plus effrayante que la chose. Sans doute, je perdrai beaucoup quand je ne t'aurai plus à la ferme pour y donner le branle, mettre l'ordre, diriger les tra-

vaux; sans doute, aussi, je perdrai bien des douceurs, des caresses et des cajoleries quand tu ne seras plus là; mais, sacrebleu! est-ce à dire qu'un père soit un égoïste et qu'il doive accaparer ses enfants de manière à leur couper les ailes pour qu'ils restent toujours à ses côtés afin de lui prêter l'épaule, à le gâter, à le bichonner? ho! que nenni-dà! ce serait avoir l'esprit aux talons que de vouloir ainsi.

Les larmes répandues par la jeune fille détendirent le spasme qui l'avait d'abord saisie. Les efforts qu'elle avait faits pour commander à ses émotions et dissimuler son trouble et sa terreur avaient manqué la tuer; maîtresse d'elle-même à ce moment, elle voulut répondre au vieillard et tenter de le faire renoncer à son projet. Passant donc son bras sous le sien, elle l'obligea, avec une délicieuse câlinerie, à aller et à venir par le jardin et à affronter l'humidité. Elle plaida sa cause avec la verve, l'entraînement et le suprême effort d'un homme qui veut arracher sa vie à des juges implacables.

Ansano, pour qui le mariage de sa fille et d'Antonio était une affaire définitivement arrêtée; qui voyait là toutes ses espérances réalisées, n'accordait pas la moindre attention aux propos charmants et éloquents que s'efforçait d'inventer la Benjamine pour l'amener à nager dans ses eaux. Il laissait parler sa fille sans l'interrompre, mais aussi sans lui répondre. Pour lui, son pro-

jet valait fait; il ne devait plus se discuter. Il s'amusait donc du refus de sa fille, de ses répugnances, de ses craintes, de ses dénégations, comme un musicien d'un joli motif conçu en dehors de sa manière, qu'il juge mauvais quant au fond, mais dont il écoute les mélodies avec une curiosité qui n'est exempte ni de plaisir ni d'intérêt.

Il s'obstinait à ne pas voir clair dans les sentiments et dans le cœur de la jeune fille, car il n'avait jamais pensé qu'un obstacle sérieux s'élevât, de la part de son enfant, à une union qui, pour lui, était en quelque sorte une chose sacrée. Il y avait, en effet, pour Ansano, et d'après sa manière de voir, une importance immense à ce que le mariage projeté s'accomplît, et je vous en dirai bientôt la raison. Tout entier à son idée favorite, nourrie et caressée depuis de longues années, et la voyant à la veille de prendre corps, l'hypothèse qu'il fallût y renoncer ne pouvait pas se présenter à son esprit.

Il jugea cependant délicat et paternel de ne pas forcer trop vivement tout d'abord la main à sa fille, de ne pas alarmer sa tendresse; il voulut respecter sa pudeur troublée, ne pas inquiéter davantage son innocence; car, dans la résistance de Benjamine à donner une approbation franche et nette au projet qu'il venait de lui soumettre, il ne voyait rien de sérieux, rien de décisif. Il considérait l'état fiévreux où elle se trouvait comme une

conséquence naturelle du choc des mille émotions diverses qui se croisent et se heurtent dans le cœur d'une jeune fille sur le point de commettre l'acte le plus sérieux, le plus important de sa vie.

Ils rentrèrent sur les onze heures.

Avant que Benjamine montât à sa chambre, Ansano lui dit :

— Je crois encore que tu aimes le fils de Gherardo.

— Vous vous trompez, mon père, répliqua la jeune fille en rougissant, je n'aime que vous.

— Moi seulement?

— Vous seulement.

— Mais, reprit Ansano de l'air d'un homme qui demande un secret qu'il connaît déjà, à qui pensais-tu donc à la vesprée, tout en dormant sur l'herbe de la terrasse?

— A mes frères, répondit la jeune fille après un moment d'hésitation.

— Bien sûr? demanda le vieillard peu satisfait d'une réponse qu'il n'attendait pas.

— Bien sûr.

— Et quand penses-tu donc à Antonio?

— Bien rarement.

— Oh! oh! ce n'est guère souvent, répondit Ansano d'un ton assez bourru; mais je ne te crois pas, tu me fais des mensonges ce soir.

— Des mensonges! balbutia Benjamine qui sentait ses forces la trahir... des mensonges... je ne le voudrais jamais.

— Bonsoir, ma fille; dors sur tes deux yeux; nous recommencerons demain la conversation d'aujourd'hui, et j'espère bien qu'elle se terminera autrement. La nuit porte conseil; et il y a un autre proverbe qui dit que quand la cerise est mûre, il faut la cueillir, de peur que les oiseaux ne la gâtent.

— Les proverbes sont aussi bêtes qu'ils en ont l'air, répliqua la jeune fille, qui s'élança aussitôt dans l'escalier.

Arrivée dans sa chambre, elle tomba anéantie sur son lit; les sanglots l'étouffaient. Elle se déshabilla à la hâte, pria et se coucha.

Pour la première fois de sa vie elle ne dormit pas.

Benjamine n'avait jamais menti. Le mensonge et l'imposture répugnaient à sa nature fière et élevée; il fallait qu'elle fût ainsi surprise à l'improviste dans les secrets de son âme; qu'elle fût poussée à bout et troublée dans les ineffables mystères de l'amour immense dont les mélodies éthérées et les célestes accents la ravissaient en extases; qu'elle n'eût, enfin, jamais pensé à dissimuler le sentiment qui l'oppressait, ou à le défendre, pour qu'elle eût à ce point abaissé sa propre dignité, dégradé et humilié son caractère jusqu'à l'impudence. Elle demanda à Dieu la force de se relever et de se dépouiller à l'avenir de toute faiblesse, de toute lâcheté; elle jura, sur le portrait de Dorothée, qui ne la quittait jamais, d'agir dorénavant selon les instigations de

sa conscience, de ne masquer désormais ni ses sentiments ni ses pensées.

Cette nuit d'insomnie fut ainsi pour Benjamine pleine de révélations et d'encouragements. Elle s'était couchée abattue, écrasée sous le poids d'une faute morale qui pour sa fierté devenait une infamie ; elle se leva purifiée et déterminée à braver tous les périls, toutes les adversités, plutôt que de se ravaler jusqu'au mensonge, de descendre jusqu'à la dissimulation.

— Je parlerai en présence de mon père comme de tous, selon que le devoir me l'ordonnera ; je proclamerai, sans peur, mes pensées, mes affections ; je marcherai d'après les voix de ma conscience, droit devant moi, et sans me détourner jamais, quoi qu'il puisse advenir. Je saurai faire valoir ma personnalité. M'appuyant constamment sur l'honneur, la loyauté, la franchise, le courage et la dignité, je conserverai, je l'espère, l'estime et la considération.

Sans peur et sans reproches, voilà ma devise désormais.

A demain donc !

VI

Un an environ avant l'entretien de Fortigiani avec sa fille, il s'était passé à la *villa* un événe-

ment insignifiant en lui-même, mais qui devait entraîner pour la Benjamine et pour moi des résultats de la plus haute importance. Il s'ensuivit pour nous, en effet, un poëme étrange, à la fois charmant et terrible, gracieux et lugubre.

Comme vous le savez déjà, la villa Castelmonte touchait à la ferme du Belvédère. D'habitude, Ansano nous fournissait le lait nécessaire à la consommation journalière durant notre séjour à la Brianza. Chaque matin, la Benvenuta, chargée de nous l'apporter, descendait les sentiers encore baignés de rosée, et arrivait à la villa aux premiers chants de l'alouette. Elle avait la clef d'une première porte qui ouvrait sur une cour par laquelle on arrivait aux cuisines. Elle entrait en chantant quelques strophes populaires de Thomas Grossi ou de Giulio Carcano, et réveillait tout le monde par ses gais propos et son entrain. Les serviteurs l'entouraient, les femmes l'embrassaient; on causait un quart d'heure des nouvelles de la ville et des nouvelles des champs, des chasses et des récoltes, et puis on se séparait sur un éclat de rire.

Souvent elle traversait la cour au moment où nous nous préparions à monter à cheval pour aller chasser.

Parmi nos compagnons de folie, il en était de hardis, d'impudents, de grossiers même et d'insolents. Ils croyaient pouvoir se dispenser de

toute retenue à l'égard de la jolie montagnarde. Sur son passage, les propos lestes et graveleux se croisaient et s'appelaient comme les abois des chiens dans la forêt. Parfois, la jeune fille était l'objet d'hommages plus familiers que bienséants. Alors sa physionomie vive et enjouée s'assombrissait. Ses lèvres devenaient pâles, et des éclairs s'échappaient de ses yeux noirs et profonds. Elle murmurait quelques mots de menaces, mais trop bas pour que personne les entendît. Elle retenait, mais en frémissant, le trait vengeur prêt à bondir de son âme et à frapper en pleine figure celui qui osait l'outrager de ses paroles ou de la familiarité de ses gestes. On eût dit qu'elle semblait gênée ou contrainte en ma présence, et qu'elle voulait retenir les élans de son indignation et de sa colère, par crainte de me blesser ou de me déplaire. Je souffrais de ces scènes sans oser les empêcher. Il y a vraiment, dans le cœur le plus pur et le plus généreux, des instants de lâcheté ou de faiblesse inspirés par le respect humain, qui sont honteux. Quoi! parce que cette jeune fille n'avait pas le prestige du luxe et de la naissance, ne méritait-elle pas qu'on la respectât comme telle bourgeoise et telle jeune marquise vêtue de soie et de velours? n'avait-elle pas de la pudeur, de l'innocence à ménager? de la dignité, de la délicatesse, de la sensibilité, de l'orgueil ou de la vanité comme toute autre fille des hommes?... De temps à au-

tre, ses regards se fixaient sur les miens, comme pour me dire :

— Vous, le maître ici, vous qui avez la réputation d'un homme bien élevé, dont on cite dans le monde les bonnes manières, pourquoi n'usez-vous pas de vos avantages et de vos droits pour me faire respecter?

Je comprenais la juste indignation de la jeune paysanne, et je me promettais d'adresser des observations à mes amis pour les ramener dans les limites d'une galanterie délicate et retenue; mais la Benjamine, disparaissant dans les sinuosités du chemin qui remontait à la ferme, emportait avec elle mes bonnes résolutions.

Un jour, nous eûmes l'étrange idée de nous réunir dans la cuisine à l'heure où la jeune fille y arrivait. Nous avions pris le soin d'en éloigner tous les serviteurs. Que prétendions-nous? Je ne le sais vraiment. Nous buvions de ces vins de France qui enchantent le palais, mais qui brûlent le sang. Lorsqu'elle entra, nous étions déjà de fort gaillarde humeur, et les plus oseurs d'entre nous rêvaient peut-être, dans leurs cervelles animées, des joyeux tableaux de certains contes de Balzac ou de Boccace.

En nous voyant, Benjamine demeura interdite; nous restâmes d'abord garde basse, afin de ne pas l'effrayer. Elle se remit, entra, et d'un pas ferme, alla verser son lait dans les vases accoutumés; ensuite de quoi elle salua d'une belle

révérence et voulut sortir. L'un de nous avait fermé la porte. Elle se retourna avec un mouvement de reine outragée.

— Messieurs, s'écria-t-elle, que prétendez-vous ?

— Rien que de bon, répondit l'un.

— Te voir plus longtemps, fit un autre.

— J'aime à contempler l'éclat de tes yeux noirs, et voilà pourquoi j'ai fermé la porte, cria un troisième en lui montrant la clef d'un air triomphant.

— Il faut que je baise à mon aise ton cou, plus fin et plus élégant que celui de la *Flore* de Praxitèle, s'écria un vieux galantin, à qui le long nez, la mine égrillarde et la barbe en pointe donnaient une ressemblance frappante avec le roi de Navarre : de là le surnom de Huguenot que ses amis lui prodiguaient.

— Je veux que tu nous chantes une barcarolle amoureuse, car ton ramage me plaît autant que ton plumage, hasardai-je, pour placer ma note dans ce chœur mal venu.

— Messieurs, répondit avec un calme apparent la Benvenuta, qui d'une main pressait son cœur pour en modérer les palpitations, laissez-moi partir ; mon vieux père m'attend, et la besogne nous presse ; j'ai vu tout à l'heure de gros nuages qui annoncent un orage. Il faut que nous soyons aux champs sans tarder pour sauver nos récoltes. Voilà un an que nous les attendons, et

une seule heure mal employée peut nous les faire perdre. Laissez-moi partir.

On lui répondit par une clameur de propos licencieux ou absurdes.

— Il fait meilleur ici que dans les champs, reste avec nous, tu n'auras pas lieu de t'en repentir.

— Mets-toi à table, et nous allons rire et nous ébaudir.

— Viens sur mes genoux, et vivent la liesse, le bon vin et les jolies filles !

— Nous t'aimons tous.

— Aime-nous tous.

— Et moi en particulier, ajouta le Huguenot.

Il s'était rapproché de la Benvenuta et essayait d'enlacer sa taille d'ange de ses longs bras maigres et obcènes.

D'un bond de lionne piquée par un serpent, la jeune fille se dégagea.

— Messieurs, dit-elle, en tremblant sur ses jarrets, de colère et d'indignation, ce que vous faites là est bien lâche. Vous voilà six ou huit contre moi ; cette farce est misérable et indigne de gentilshommes comme vous. Votre gaieté hors de propos et de convenances peut me coûter la vie, pensez-y ; mon père a été soldat du grand empereur ; il viendra me venger ; sa main, vaillante et sûre encore, ne tremble pas, et son regard est ferme et terrible.

Et nous de rire et de recommencer nos gri-

voises chansons. Benvenuta se sentait perdue. Nous nous échauffions ainsi enfermés avec cette belle fille. Nous étions hors d'état de ressentir la honte de cette scène; incapables d'en calculer les conséquences. Benvenuta se retrancha derrière un meuble, et, croisant ses bras sur son sein, comme pour protéger son innocence, elle essaya de nous ramener à la raison.

Sa voix était brisée par l'émotion. Cependant, par fierté, elle retenait encore ses larmes. En brave, elle ne voulait pas pleurer devant l'ennemi parce qu'il était nombreux et menaçant.

Nouveaux propos, nouvelles attaques de notre part.

Benjamine, éperdue, vint se jeter à mes genoux, saisit ma main, la couvrit de baisers, et à moitié suffoquée par des sanglots qu'elle n'était plus forte à retenir, elle s'écria :

— O mon jeune maître, souvenez-vous que votre père est l'ami du mien; je vous en prie, sauvez-moi, sauvez-vous. Vos amis sont ivres; imposez silence à ces Thersites insolents, soyez homme, soyez maître de vous-même, et que toute passion basse cède devant votre volonté. Il est des joies dégradantes, des plaisirs infamants, proscrivez-les sans regret. Vos regards sont encore limpides et beaux parce que votre âme s'y reflète pure et généreuse; n'en ternissez pas l'éclat. Il n'y a rien de sublime comme la lumière du soleil, agissez en toute occasion de manière à pou-

voir fixer sans honte et sans rougir ces spectacles divins. Toute action mauvaise est suivie de remords. Le remords courbe la tête et voile le ciel aux yeux des coupables. Conservez donc le droit et la puissance de contempler le Créateur et son œuvre admirable. Permettez-moi de retourner à mes travaux, et ce qui vient de se passer ici sera oublié; mon père et le vôtre l'ignoreront toujours. Laissez la honte aux misérables qui aiment à s'en repaître, et qui y trouvent la juste récompense de leur oisiveté corrompue. Quand on a l'honneur de s'appeler Castelmonte, on ne doit frayer ni avec l'infamie ni avec la lâcheté.

Il y avait tant de noblesse, de dignité dans les paroles de la jeune fille; il y avait tant d'affection et de respect dans ses regards fixés sur les miens, que j'en ressentis une salutaire influence: les flammes de l'ivresse s'étaient dissipées à mesure qu'elle avait parlé, et j'étais à peu près rentré en possession de mon intelligence.

Je relevai la Benjamine, et lui tendant la main:

— Benvenuta, lui dis-je, veux-tu accepter cette main comme celle d'un ami et d'un protecteur?

Ses yeux rayonnèrent comme le cristal frappé d'une vive lumière; elle prit la main que je lui offrais et la plaça sur son cœur:

— Oh! oui, j'accepte, répondit-elle.

Mes amis, d'abord désemparés, essayèrent bientôt de reprendre le vent.

— Au nom de l'amitié qui nous lie, m'écriai-je,

de l'honneur qui l'exige, inclinez-vous devant cette jeune fille! demandez-lui pardon des outrages dont vous l'avez indignement accablée!

Ils résistèrent d'abord.

J'insistai; ils m'entendirent enfin, et s'inclinèrent tous devant la Benjamine.

— Ah! messeigneurs, leur dit la jeune fille encore pâle d'indignation et d'effroi, si je savais ce que c'est que la haine et le mépris, vous auriez de moi l'un et l'autre. Je vous pardonne vos outrages et vos lâchetés; je souhaite que votre conscience vous les remette.

Elle nous quitta sur ces hautes paroles dignes d'une Romaine des beaux jours.

— Parbleu, chers, s'écria l'un de nous, cette rose de la Brianza a plus d'épines que de pétales, et plus d'éclat que de parfum. Elle a la bise dans le sang; et, je le gage, elle jouera mieux les coquettes que les amoureuses.

— Hé! hé! pas ça du tout, interrompit le Huguenot; vieille barbe, riche cervelle; j'en sais donc plus que vous sur toutes choses, mes petits chérubins; eh bien, je vous dis, moi, qu'il n'y a pas plus d'effet sans cause que de fumée sans tisons, et que si Lucrèce a résisté à Sextus, c'est parce qu'elle aimait Collatin.

— Et que signifie ce beau galimatias? demandai-je en riant.

— Traduction libre : Benjamine aime quelqu'un. Voilà pourquoi elle s'est montrée si fa-

rouche et si inhumaine, pour parler le phébus de nos voisins les Francs.

— Ce quelqu'un...

— Vous ne devinez pas?

— Nullement.

— C'est vous, mon cher hôte.

— Bah! je n'ai jamais parlé à cette enfant; cette fois, votre perspicacité fait fausse route, mon cher roi de Navarre.

— Benvenuta vous aime, cela est certain, reprit-il, en s'acharnant sur son idée; elle peut ne pas s'en rendre compte; mais je suis sûr qu'une femme sans amour n'eût pas trouvé pour la protéger les paroles qu'elle vous a dites, et qui, je l'avoue, m'ont impressionné. La manière altière et indignée dont elles nous a traités, m'a prouvé que la montagnarde ne défendait pas seulement sa pudeur et son innocence, assez faiblement attaquées, du reste; c'était surtout son amour-propre froissé, son orgueil atteint, sa vanité humiliée en présence de l'homme à qui elle a tacitement voué tous les vœux et toutes les tendresses de son âme. Elle a voulu se relever avec éclat, avec grandeur, à vos yeux, afin de vous prouver qu'elle estime l'honneur à haut prix, et qu'elle préférerait mourir plutôt que de céder la plus minime parcelle de sa dignité, de sa délicatesse, de son âme. Elle a, je crois, bonne opinion de sa valeur. Je dis, sans rire, que ce n'est pas une fille vulgaire. Il y a en elle quelque chose qui se ré-

vélera plus tard, sans doute. Peut-être a-t-elle du génie? Dans tous les cas, son cœur est puissamment organisé. Pour elle, l'amour deviendra promptement de la passion ; défiez-vous de cela, et, s'il vous arrivait un jour de vous apercevoir avec plaisir qu'elle vous aime, n'essayez pas de jouer au don Juan : vous la tueriez aussi sûrement que d'un coup de poignard. Si j'avais un conseil à vous donner, je vous avertirais de ne pas faire à la Benvenuta plus d'attention que vous en aviez l'habitude avant cette scène. Ne venez plus à la Brianza. La jeune fille, ne vous voyant plus, effacera peu à peu votre image de son souvenir : ce serait sans doute un bien pour elle. Quant à vous, je crois que vous touchez à une époque importante de votre vie. Rappelez-vous une chose: en matière d'amours, les plus folles et surtout les plus légères sont les meilleures.

— Vos conseils sont bons en toute saison, lui répondis-je, mais je persiste à soutenir que vous êtes mal fondé en vos conjectures.

— La cause est entendue, s'écria-t-on en chœur, vous avez tort tous les deux. Allons chasser, qui vivra...

— Aimera, interrompit en riant le Huguenot.

Ces paroles, jetées au milieu d'une orgie et qui n'eurent d'abord aucun retentissement dans mon cœur, furent néanmoins prophétiques.

VII

Jusqu'alors je n'avais jamais aimé; cependant les femmes me plaisaient beaucoup : elles attiraient et réjouissaient mes regards, elles éveillaient en moi des désirs impérieux. Je voyais la forme, je la trouvais belle et je m'en laissais enchanter. Un œil ardent, des lèvres fraîches, un sourire provocateur, une taille riche et souple me captivaient entièrement. Aussi étaient-ce des hommages exempts de toute langueur, de toute sentimentalité que j'adressais aux femmes qui me paraissaient vouloir jouer avec ma jeunesse et instruire mon inexpérience. J'avais demandé des sensations, parce que je ne comprenais encore que cela, et mes espérances avaient été pleinement satisfaites. Au delà des caresses de l'amant, je ne voyais rien. On m'avait donné ce que j'avais désiré. Je n'étais sollicité que par les ardeurs des sens, je ne me trouvais sensible qu'aux évanouissements de la volupté. Les femmes, d'ailleurs remarquables comme esprit, rang, distinction, dont j'avais rencontré la bienveillance et brigué les faveurs avec une ardeur persévérante, ne s'étaient abandonnées à mes transports qu'avec une préméditation égoïste, après avoir tablé ce que la

vigueur et la force de ma constitution africaine pouvaient promettre et tenir. Leur but était réel et présent; le mien n'était pas autre. Ainsi je connaissais la volupté, ses ivresses et ses déchaînements. J'avais éprouvé cette fièvre des sens qui, sous l'influence et dans les bras de certaines créatures emportées, conduit droit à l'anéantissement de la pensée ou à l'étiolement des forces physiques, si l'on n'est pas trempé en vainqueur des jeux olympiques ou taillé sur le patron des géants de la Fable. J'avais résisté avec succès à tous les combats, et ma santé s'épanouissait avec une exubérance et un éclat triomphant qui faisaient l'orgueil et la joie de mon père.

Seule, mon organisation physique avait donc pris part à la vie; mon âme dormait encore enveloppée dans sa pureté native, dans sa divinité première. Je touchais alors à ma vingt et unième année. J'étais arrivé, je le sentis bientôt, à la grande époque climatérique de ma station sur cette planète. Des influences éthérées, des émotions inconnues m'entourèrent et me préparèrent au changement prodigieux qui allait s'opérer dans mon être. D'étranges symptômes me révélèrent l'état nouveau dans lequel j'allais entrer. J'éprouvais les frissons de la fièvre, les palpitations de la crainte et de l'espoir. Parfois, des larmes involontaires s'échappaient de mes yeux, et une douceur ineffable, une langueur délicieuse s'emparaient de mon être comme pour le

préparer à quelque fête mystérieuse dans les paradis enchantés que décrivent les religions orientales. Il m'arrivait aussi d'éprouver des moments d'impatience et d'irritation qui me rendaient insupportable à moi-même et aux autres. Tout me déplaisait alors ; je voyais la nature à travers un voile jaune ou noir ; tout me semblait laid, contrefait, rien ne pouvait consoler mes regards attristés : ni l'oiseau chantant au milieu des airs, ni la fleur fraîchement épanouie. Souvent il m'arrivait des heures d'un ravissement extatique. L'univers m'apparaissait comme un vaste empire dont j'étais le souverain. Je recevais des hommages que je me hâtais de déposer aux pieds de ma bien-aimée, assise sur un trône de diamants, mollement balancée dans l'azur par le souffle des archanges. Mes oreilles percevaient des sons d'une ténuité, d'une suavité infinies : c'était comme des concerts exécutés dans d'autres mondes et dont les mélodies m'arrivaient affaiblies par la distance. Les rires, les larmes se mêlaient aussi sur mon visage. Tantôt des excès de mélancolie plissaient mon front, alourdissaient mon corps et mon esprit. Tantôt ma démarche était légère et rapide, ma tête pleine de pensées gracieuses et souriantes. Je ne voyais pas l'écume de la vie : je n'en contemplais que les rives parsemées de fleurs, de fruits et de moissons. Je recherchais souvent la solitude, et il m'arrivait, au milieu de réunions nombreuses,

d'être absorbé par mes pensées au point de ne voir personne autour de moi, de me croire seul et de me livrer à des actes incohérents comme ceux où se plaisent les malheureux privés de leur raison. L'état dans lequel je me trouvais alors est évidemment un état anomal, qui révèle dans la nature humaine une grande crise qui s'approche et y prépare l'organisme, comme certaines révolutions atmosphériques préparent la terre à passer d'un état à un autre, à subir des phases nouvelles, des modifications utiles. La nature ne fait rien à l'improviste : il y a des présages infaillibles pour les moindres mouvements, les moindres transformations. Le marin, le voyageur, voient longtemps à l'avance l'orage qui doit éclater. L'homme qui écoute les bruits de son cœur, de son intelligence, de son organisme, ne se trompe jamais sur l'événement qui va fondre sur lui; j'éprouvais, moi, les symptômes d'un mal délicieux dans ses causes, terrible souvent dans ses effets !

Une heure sonna donc où je sentis que j'aimais pour la première fois...

Sans réflexion, je me laissai aller à mon amour. Que devait-il en résulter? quelle fin aurait-il? quels obstacles faudrait-il surmonter? Je ne pensais à rien, je ne réfléchissais à quoi que ce fût. J'aimais, cela me suffisait, cela remplissait toutes les forces vives de mon intelligence et de mon cœur. Dans le monde, je ne voyais que la Benja-

mine; dans le ciel, je ne retrouvais qu'elle seule. C'était l'harmonie de mon être ; c'était le principe de ma vie, la source de mes joies, l'inspiration de mes projets ; c'était tout pour moi : présent et avenir, fortune et grandeur, gloire, luxe, fêtes, plaisirs, bruits et recueillements. Je reçus avec reconnaissance cette faveur insigne de l'Être suprême. Saisi d'un pieux enthousiasme, je chantai le *Te Deum laudamus*, le cantique si beau, si divin, des jours de bonheur et de triomphe souverains.

— Soyez glorifié, m'écriai-je, inaltérable principe des âmes ! soyez loué par une créature émanée de votre amour toujours actif, faite à votre image et de votre divinité, comme vous, sans commencement et sans fin, humble et grande à la fois : humble, parce qu'elle se trouve jetée momentanément sur une planète élémentaire et pourvue d'organes informes : grande, parce qu'elle participe de vous, et que ses destinées sont celles de l'univers !

VIII

L'hiver nous ramena à Milan.

Autant je me plaisais naguère aux fêtes brillantes, aux réunions nombreuses, aux spectacles de la capitale du pays lombard, autant ces plai-

sirs me causaient maintenant d'ennui et de fatigue. Malgré les neiges qui encombraient les vallées et chargeaient les montagnes de la Brianza, malgré les vents glacials qui soufflaient des Alpes, je m'acheminais seul, à pied, vers la ferme du Belvédère. Pour prétexte à mes excursions je disais que je voulais améliorer les terres, planter des vignes; je parlais d'un goût prononcé pour les travaux agricoles. J'occupais un grand nombre d'ouvriers, de sorte que, pour beaucoup de pauvres familles, cet hiver fut moins rude à passer. Je répandis ainsi utilement pour la contrée des sommes importantes que j'eusse perdues au jeu ou en distractions futiles.

C'était à la Benjamine que je faisais la première confidence de mes entreprises; elle les discutait avec sang-froid, les modifiait avec une haute raison. Elle connaissait mieux que personne ce petit coin du monde où elle était née, où elle avait grandi, d'où elle n'était jamais sortie; elle l'avait étudié en le travaillant pour le faire produire.

Les mois allèrent ainsi comme des jours. Causer avec la Benjamine de choses agricoles, la sentir sous mon regard dans la campagne, m'asseoir près d'elle au foyer, la voir aller et venir dans la maison, l'entendre chanter, ordonner, suffisait à mon contentement. Bien qu'un penchant irrésistible nous entraînât l'un vers l'autre, il n'y eut de ma part aucune sollicitation

vulgaire, de la sienne, aucune coquetterie banale. L'amour nous apparaissait comme une puissance supérieure à laquelle il nous était impossible de résister. Nous y obéissions avec un naturel empressement. C'était, pour ainsi dire, en dehors de notre volonté que nous nous aimions : pas un mot n'y faisait allusion ; mais toutes nos pensées, toutes nos émotions, tous nos songes s'y rapportaient. L'amour se réfugie d'abord dans les profondeurs de l'âme ; il y sommeille, il y vit de lui-même : cet état de langueur et de passivité lui est cher ; cependant le jour vient du réveil : il lui faut alors se traduire au dehors par des paroles attendries, se manifester par des larmes, se proclamer enfin par des hymnes d'allégresse.

IX

Le soleil de juillet avait mûri les blés, et les jours de la moisson étaient venus.

A midi les ouvriers se reposent et prennent le second repas ; je leur apportais alors du vin et de l'eau-de-vie pour les fortifier et les encourager dans leurs rudes labeurs. Ce jour-là, je ne sais par quelle circonstance fortuite j'étais un peu en retard, et lorsque j'arrivai dans le champ, je

les trouvai déjà en train de manger; ils étaient assis en rond, les hommes assez gais, les femmes plus ou moins accablées par les ardeurs de la canicule. Tous se levèrent à mon approche, et vinrent me souhaiter la bienvenue. Je jetai un coup d'œil rapide sur les groupes; je ne vis pas la fille de Fortigiani.

— Où donc est la Benjamine? demandai-je.

— Là-bas, au pied de cet arbre.

J'y courus.

Elle paraissait fatiguée.

— Qu'as-tu donc? lui demandai-je avec anxiété.

— La chaleur me tue aujourd'hui, et je n'ai pas faim, me répondit-elle.

— Souffres-tu? Tu es pâle et frissonnante.

—Peut-être; je ne sais : je me sens affaissée et mal à mon aise.

Je lui pris la main, elle était brûlante; j'examinai ses lèvres, elles étaient sèches et décolorées.

— Ton sang bout, tu dois avoir soif; veux-tu boire?

— Volontiers, murmura-t-elle.

Je courus lui chercher une gourde où il y avait un mélange d'eau et de vinaigre.

Elle but avec avidité.

— Ah! je me sens mieux, fit-elle, je vous remercie, monseigneur.

Je serrai alors ses mains brunies par le soleil. Il me sembla que son sang se calmait. Bientôt en

effet, le pouls battit des pulsations régulières.

— Je suis guérie, dit-elle en se levant; vous êtes un bon médecin; voilà la force et le courage qui me reviennent; c'est la première fois qu'ils m'aient fait défaut depuis que je suis en âge.

— Sais-tu bien que tu m'as effrayé, chère enfant!

— Que vous êtes bon!

Puis elle ajouta aussitôt, comme pour lutter contre l'attendrissement qui la gagnait :

— Mais voilà le moment de reprendre l'outil : il faut que je coure leur donner l'exemple.

— Un instant; laissez-les se reposer encore un peu.

— Vous le voulez?

— Oui.

Elle se rassit sur l'herbe.

Je me couchai à ses pieds.

Après m'avoir contemplé quelque temps en silence, elle me dit avec des larmes aux yeux :

— Comme vous êtes pâle maintenant; mon Dieu, qu'est-ce donc?

— C'est la peur, répondis-je.

— La peur?

— J'ai cru que tu allais mourir; vois-tu, Benjamine, quand tu seras malade, je le serai, quand tu mourras, je mourrai.

— Vous, mourir pour moi! Suis-je digne de cela? La vie est si belle pour vous!...

— Elle serait laide sans toi.

— Mon Dieu, est-ce donc vrai?

Des larmes se mêlèrent à son sourire.

— Crois à ma parole comme tu crois à la lumière du soleil, à ces fleurs qui se balancent en grappes au-dessus de nos têtes, au parfum des épis dorés qui nous arrive en ce moment.

— Oh! moi, je vous aime, mon cher seigneur, de toutes les forces de mon âme, et il y a longtemps déjà; mais je vous demande peu en retour. Vous voir quelquefois, entendre de vous une parole familière, voilà qui suffit à mon ambition. Votre avenir doit être si différent du mien! Vous êtes appelé à de grandes choses, à une haute fortune dans le monde, à un brillant mariage. Moi, je dois vivre penchée sur le sillon. J'y resterai tant que Dieu n'appellera pas mon vieux père dans un de ses paradis.

— Alors, que feras-tu?

— Je me retirerai sous la protection de la Madone, dans quelque couvent oublié au fond d'une vallée perdue, et j'y prierai pour votre bonheur.

— Tu ne veux donc pas te marier?

— Moi? Et qui donc pourrais-je aimer désormais? me répondit-elle avec une adorable naïveté, en laissant tomber sur moi un regard où son âme aimante et passionnée se révélait tout entière?

— Tu es la plus belle des créatures de ce monde, m'écriai-je, l'âme la plus parfaite qui soit sortie des mains du Créateur; tu es le bonheur et le sourire de ce pays; tu es mon orgueil

et ma joie... Si tu m'aimes, sois ma femme...

Benjamine tressaillit, et ses yeux brillèrent d'une joie surhumaine. Elle parut se recueillir quelques minutes, puis, se levant lentement, elle posa une main sur mon épaule, et m'indiquant de l'autre les immensités éthérées :

— Ma route n'est pas tracée selon la vôtre, mon doux maître, dit-elle; vous marchez vers le soleil levant, et moi je m'en éloigne. Peut-être nous rencontrerons-nous pour plus longtemps dans le voyage éternel des âmes à travers les sphères infinies. Mais ici-bas trop d'obstacles nous séparent, trop de différences sont entre nous que nous ne pouvons aplanir sans danger pour l'honneur de l'un et la dignité de l'autre. Il est des impossibilités créées par les conventions sociales que nous ne devons pas enfreindre. Je vous remercie de cette offre généreuse que vous me faites de votre cœur, de votre position, de votre fortune; j'accepte le don de votre cœur, je refuse le reste. On dirait dans le monde que vous faites une folie d'épouser une pauvre fille des champs; on dirait que je suis une vaniteuse, une ambitieuse et pis encore; que j'ai usé de coquetterie ou de moyens déshonnêtes pour me faire épouser; on vous traiterait de niais; on me traiterait de misérable. Voudriez-vous accepter une position ridicule, voudriez-vous que je jouasse à côté de vous un rôle entaché de mépris? Vous ne le voudriez pas plus que je ne le voudrais. Oh!

mon jeune seigneur, il faut que mon amour reste pur et toujours digne de vous. Je voudrais qu'une occasion se présentât de mourir pour sauver votre vie ou votre honneur!... Plus tard, dans des milliers d'années, peut-être moins, peut-être plus, nous nous reverrons sous des influences plus heureuses. Je pourrai alors vous accepter avec joie, avec fierté, avec délices, pour mon époux, pour l'âme de mon choix. Sachons attendre; le Créateur est éternel, sa création est éternelle et infinie, comme sa divine puissance, et tout germe répandu dans les mondes qui se meuvent sous ses lois, se développe, grandit, accomplit inévitablement sa révolution, et se complète enfin dans le sein de l'éternité. Nous nous aimons ici-bas, mais nous ne pourrions nous unir qu'au prix de notre propre estime; immolons donc des joies qui nous coûteraient trop cher, et ayons la force et le courage de nous résigner. Je remercie Dieu, qui permet que je vous aime ainsi, reprit-elle en saisissant ma tête entre ses deux mains et en me baisant sur le front.

Puis elle s'enfuit, légère comme l'alouette.

— L'heure de reprendre le travail est passée, dit-elle en s'éloignant, il faut réparer le temps perdu; les voilà qui dorment tous là-bas... Comme si c'était pour éclairer le sommeil que ce bel astre brille ainsi de toutes ses splendeurs!...

Telle fut la révélation de notre amour mutuel sous la clarté ardente du soleil d'été, au milieu des puretés de l'atmosphère et des saintetés du travail, sur le champ de bataille où l'homme, au prix de ses sueurs et de sa persévérance, triomphe de la terre et l'oblige à le nourrir.

Je restai longtemps absorbé par des pensées qu'avaient éveillées en moi quelques-unes des paroles de la Benjamine.

X

Après le repas du soir, pris en commun avec Fortigiani et les ouvriers de la ferme, Benjamine, selon son habitude, avant de regagner sa chambre, vint respirer l'air pur de la nuit sur la terrasse.

J'allais la rejoindre.

— Benjamine, lui dis-je, as-tu prétendu te faire un jeu de mon amour? Que signifie ton langage, où le mysticisme s'associe à toutes les hardiesses des spéculations philosophiques?

— Moi, me faire un jeu de votre amour, mon jeune maître! répondit-elle avec un geste plein de surprise et un regard presque indigné, pensez-vous bien à ce que vous dites? Il y aurait lâcheté

de ma part à me jouer d'un sentiment sérieux quel qu'il fût et de quelque part qu'il vînt. Après le respect de soi-même, ce qu'il y a de plus noble et de plus méritant, de meilleur en ce monde, c'est l'amour. Tous les sentiments en découlent sous des noms divers, car l'amour est la grande source de nos affections, de nos tendresses. Je n'aime bien mon père que depuis le jour où je vous ai aimé.

— Pardonne-moi, répliquai-je, je t'avais mal entendue. De quelle bouche as-tu donc appris cette doctrine poétique, mais qui sera encore longtemps combattue, sur la vie future? Dans quel livre l'as-tu lue? D'où te sont venues ces grandes et sublimes idées?

— Mon enfance, répondit-elle, ne s'est pas entièrement écoulée dans la maison paternelle. Une vieille tante, que je pleure aujourd'hui, venait quelquefois m'enlever à l'intimité de famille pour m'emmener en Savoie. Le village qu'elle habitait est situé entre deux rochers ; tout y est triste, le ciel, les campagnes, les habitations ; mais cette mélancolie, empreinte sur les objets qui m'entouraient, avait pour moi des attraits indéfinissables. Je songe encore à mes longues courses dans les montagnes et aux soirées que je passais dans la vieille chambre où j'avais découvert des livres allemands que je lisais avec avidité. Quelques-uns surtout plaisaient à mon imagination : c'étaient ceux qui transportaient mes pensées

vers ces régions mystérieures, vers ces mondes que nous devous habiter plus tard.

Puis elle se leva, et fixant ses regards étincelants d'enthousiasme sur la voûte immense du firmament :

— Contemplez les profondeurs imposantes de l'étendue ; considérez ces millions de feux qui se croisent et s'entremêlent de toutes parts, qui jaillissent de tous les points de l'infini et qui semblent, tant ils sont incommensurables, se multiplier incessamment par eux-mêmes. Leurs scintillements ne vous paraissent-ils pas les manifestations éclatantes de leur vie, de leur mouvement, de leur participation active au grand concert de l'harmonie universelle? Ne sont-ce pas les centres d'autant de mondes divers qui sillonnent l'espace sans borne? Ces étoiles innombrables, ces points lumineux, à peine perceptibles, qui sont de splendides soleils, centres infinis de mondes innombrables, les croyez-vous fixés à la voûte céleste seulement pour réjouir les regards des hommes, provoquer leur curiosité stérile, exciter un enthousiasme banal, exalter une vaine admiration? Ne sont-ce pas plutôt autant de régions différentes, des quartiers innommés de l'univers, que des distances, inappréciables pour nous, séparent les uns des autres, et qui opèrent leurs évolutions magistrales en vertu de lois invariables et certaines dans les profondeurs de l'immensité?

Maintenant, je vous le demande, pourquoi ces feux innombrables répandus dans l'espace? pourquoi ces soleils? Ne sont-ce pas des foyers de lumière, de chaleur, pour des mondes plus beaux que les nôtres, plus rapprochés de l'universelle perfection? Or, si les âmes sont éternelles comme l'éternité qui les a créées, n'admettez-vous pas l'idée naturelle de leur migration toujours ascentionnelle de perfection en perfection, de monde en monde? N'admettez-vous pas les voyages infiniment multipliés où l'âme va sans cesse se dépouillant des souillures dont elle a pu être chargée dans les différentes époques de ses existences antérieures? Le monde que nous habitons est déjà une perfection, comparativement aux régions inférieures que nous avons déjà traversées, et dont nous conservons de si lointaines, de si confuses réminiscences. Nos expiations, spectacle grandiose plein de consolation et d'encouragement! sont proportionnées ici-bas aux fautes que nous avons commises ailleurs, et chose admirable et vraiment divine! tout en expiant, nous nous perfectionnons et nous nous préparons ainsi à entrer dans des quartiers meilleurs, d'où nous devons sortir aussi pour nous élancer dans d'autres plus achevés et plus heureux, et toujours ainsi jusqu'à la félicité parfaite, jusqu'à Dieu.

C'est de ces profondeurs, resplendissantes de mouvement et de vie, que me viennent presque

toutes ces révélations qui, dans une bouche ignorante, paraissent vous étonner, et qui vous seraient venues comme à moi si vous aviez passé de longues nuits les yeux fixés là-haut, la pensée tendue sur la création ; les destinées des êtres y sont écrites en caractères intelligibles et à la portée des plus simples intelligences.

Voilà ma profession de foi, reprit-elle, après un instant de silence que je n'osai interrompre, tout entier recueilli sous l'ardeur et l'entraînement de sa parole. La conviction qu'elle paraissait avoir sur les destinées futures des âmes, la lumière qu'elle projetait sur ces grands et terribles problèmes de l'avenir me la faisaient regarder comme une jeune druidesse interprétant, comme jadis Velléda, le dogme, cher aux Gaulois, de la migration des âmes.

— Aussi toutes les misères de la vie auxquelles je suis condamnée ne m'arrachent pas une plainte; je les supporte stoïquement, ajouta-t-elle; je demande mon pain de chaque jour à des labeurs quotidiens qui ne me laissent nul espoir d'arriver à la fortune, ni même à la médiocrité. Mon père tombera sur le sillon, et il ne laissera pas une pièce d'or à ses enfants. Je ne me plains pas et je n'envie rien.

— Partage-t-il tes convictions?

— Non, répondit-elle ; j'ai plusieurs fois tenté de lui faire comprendre mes croyances, mes idées, mes rêveries enchantées, il m'a traitée de folle ;

il est resté ce que le baptême l'a fait : apostolique, catholique et romain. Il est très-net et très-arrêté dans ses idées. Je ne l'ai jamais vu céder à une observation de ses enfants. Ce qu'il a conçu ,il l'exécute sans s'occuper s'il froisse ou non une conviction, une espérance ou une loi de la nature. Il est bon père ; j'ai l'habitude de me plier à toutes ses volontés, à tous ses caprices, à tous ses désirs. Cependant, s'il essayait de me contraindre à faire quelque action qui fût opposée à mes idées sur plusieurs dogmes fondamentaux de l'avenir, s'il tentait de froisser ma manière d'envisager plusieurs problèmes importants de la nature humaine, s'il gênait ma manière de juger des droits et des devoirs de toute créature envers elle-même et envers les autres, eh bien, quoique avec un profond déchirement de cœur, je lui résisterais.

Je vis, à la façon dont elle fit le geste qui marqua ses derniers mots, combien cette jeune fille, en apparence soumise, douce, réellement bonne et aimante, nourrissait d'énergie et de vigueur; combien il y avait de rectitude dans cette intelligence ferme et logique, qui voulait que toute action fût la conséquence d'un principe réfléchi, d'une vérité appuyée sur le raisonnement.

XI

Vous ne vous étonnerez pas, mon cher ami, à présent que vous connaissez l'âme et le caractère de la jeune montagnarde, de la résistance énergique qu'elle devait opposer à la détermination qu'avait prise Fortigiani sans la consulter. Si la nouvelle que lui avait apprise le vieillard l'avait d'abord atterrée, je vous ai dit comment elle était bien vite revenue à sa fierté, à son courage, à la voix de son cœur, aux encouragements de sa raison.

Comme d'habitude, la Benjamine, quoique ayant passé une nuit dont les heures furent bien longues, se leva avec le chant du coq et les premières lueurs de l'aube. Elle mit son monde en train, divisa le travail de la journée afin de perdre le moins de temps possible; elle-même se rendit au poste le plus périlleux, c'est-à-dire qu'elle se réserva la tâche la plus rude et la plus difficile.

Depuis longtemps déjà, Benjamine était la cheville ouvrière de la ferme; elle en avait assumé avec joie la direction, les soucis, la peine. Elle affrontait tous les travaux et toutes les difficultés sans ostentation, avec un courage persévérant. Tout marchait par ses ordres; tout s'exécutait

sous ses yeux. Son père surveillait, tenait les comptes et s'occupait de la vente des récoltes.

Le vieux soldat se trouvait bien de la sollicitude empressée, de la tendresse active de sa fille. Il se reposait de tout sur son enfant, qui lui faisait ainsi des loisirs et qui lui rendait moins pesant le poids des années.

Brave cœur, volonté tenace, mais intelligence bornée, Ansano n'avait pas pris au sérieux le refus obstiné de Benjamine. Il avait pensé que la scène inventée pour la circonstance, une fois jouée, ne se renouvellerait plus, et que la victoire lui resterait.

— Elle a très-habilement dissimulé son plaisir, disait-il ; elle n'a pas voulu conclure d'armistice avant d'avoir médité les bases du traité ; je la reconnais bien là ; mais aujourd'hui que la place péut capituler avec les honneurs militaires, elle va me sauter au cou pour me témoigner son allégresse.

C'est sur l'esquisse de ce riant tableau qu'il s'achemina vers un enclos planté de vigne et de figuiers où il pensait trouver la jeune fille.

Benjamine le vit arriver de loin ; elle eut un serrement de cœur, mais elle se remit bientôt et attendit le vieillard de pied ferme.

— Mon père, s'écria-t-elle, je suis bien aise de votre présence. J'ai à vous demander quelques conseils sur les travaux que nous avons entrepris ici.

— Bien, chère fille; quant à cela, tu en connais plus long que moi; j'ai foi en ton expérience et en ton courage. Tout ce que tu entreprends est bien; pour ce qui est de la direction des travaux de la ferme, je ne te contredirai jamais en quoi que ce soit.

— Je vous remercie de votre confiance, bon père.

— Ma chère enfant, ta mère qui te voit ainsi bonne et dévouée pour le vieil Ansano, te bénit du haut du ciel, où elle est assise parmi les justes.

— Je l'espère, répliqua Benjamine. Elle était vaillante à l'œuvre; ni le froid ni le chaud ne l'effrayaient. Elle est morte en brave, la face à l'ennemi et les armes à la main. Elle a bien vécu ici-bas, elle a gagné de mieux vivre ailleurs. Paix et vénération à sa mémoire.

— Tu parles bien, ma fille, et je voudrais avoir ton habileté de langage. Cependant je me propose d'écrire aujourd'hui même à Côme pour faire savoir au vieux Gherardo qu'il peut venir dimanche prochain avec Antonio, afin de s'entendre avec toi au sujet de ce dont je t'ai parlé, et pour que tu donnes promesse de fiançailles à son fils.

Elle hésitait à répondre à son père dans un sens qui allait le blesser. Bien décidée désormais à faire respecter quand même et partout ses convictions, elle hésitait à briser la première

lance en champ clos avec Ansano. Elle ne voulait pas fléchir d'une semelle dans ses idées; mais il lui coûtait d'entrer en opposition avec lui, de résister pour la première fois à ses volontés. Elle craignait de provoquer sa colère. La discussion qui allait éclater devait, en effet, avoir des suites décisives.

— Je pense, reprit Ansano, que tu es décidée. Tu voulais feindre hier, n'est-ce pas, mon enfant?

— Non, mon père, répondit-elle avec fermeté.

— Si, mon enfant, répliqua Ansano; ce mariage fera ton bonheur. Je te le prédis à des signes certains : il réunit toutes les convenances; c'est une union assortie sous tous les rapports.

— Qu'appelez-vous convenances? demanda Benjamine.

— Mais, position, fortune, âge, que sais-je? ce mot-là est un mot dont le sens est collectif; il a été inventé en France, il veut tout dire.

— La première convenance, cher père, c'est la sympathie mutuelle, l'estime réciproque, c'est l'amour.

— D'accord; mais bah! on ne parle pas de cela parce que ça vient toujours assez.

— Mais l'amour est une vertu, mon père; il ne faut pas en traiter légèrement ni en plaisanter.

Le vieillard secoua la tête d'un air de doute et un sourire goguenard, sourire des temps de bivac, vint plisser ses lèvres.

— C'est lui qui sanctifie le mariage et le rend

valable aux yeux de Dieu, reprit la jeune fille, d'un ton sérieux et convaincu.

— Bon! bon! tant que tu voudras; mais c'est pas de première nécessité, répliqua Fortigiani. D'ailleurs, Antonio t'aime, est-ce que ça ne suffit pas?... Je ne vois pas trop ce qui t'empêche de l'adorer à ton aise, le gaillard; il en vaut certes bien la peine, hé! hé!

— Hélas! cher bon père, je le voudrais de tout mon cœur; mais ce serait vainement que je m'imposerais l'obligation, le devoir d'aimer le fils de Gherardo, je n'y pourrais plus réussir.

— Épouse-le d'abord, le reste viendra ensuite.

Benjamine baissa la tête et garda le silence.

— Hein? poursuivit Ansano, c'est une affaire bâclée.

— Ma résolution est formellement prise à cet égard-là, répliqua la jeune fille.

— Quoi? fit son père en la regardant entre les deux yeux.

— Ne le savez-vous pas déjà?

— Le sommeil n'a donc rien dissipé, et la nuit pas envoyé de conseils? Tu y mets de l'entêtement.

— Vous me faites beaucoup d'honneur, mon père : c'est tout bonnement un parti pris sur lequel il ne faut nourrir nul espoir que je revienne jamais.

Fortigiani fit un soubresaut comme s'il eût vu une bombe éclater au-dessus de sa tête et

saisissant l'une des mains de sa fille, il la broya dans la sienne.

Benvenuta demeura impassible : pas un muscle de son visage ne se contracta ; ni l'aspect menaçant du vieillard, ni la douleur physique qu'il venait de lui infliger n'ébranlèrent sa fermeté, ne troublèrent son calme.

— Ah çà ! milles tonnerres, Benvenuta, vous plaisantez, je pense, mais vous passez les bornes, et je vous engage à y rentrer, reprit Ansano blême de colère.

— La plaisanterie serait bien misérable, si d'aventure c'en était une, répliqua la jeune fille d'un ton parfaitement tranquille.

— Quoi ! fillette, tu serais capable de me refuser une chose qui me causerait, tu le sais, tant de plaisir et qui te coûterait si peu ? continua le vieillard d'une voix que la fureur rendait tremblante.

— Aurais-je eu le malheur de parler sans que vous m'eussiez comprise ? répondit Benvenuta avec tristesse.

Ansano, foudroyé par l'étonnement, regardait sa fille d'un air hébété.

— Alors, tu consens ? bégaya-t-il.

— Je m'y refuserai toujours, dit Benvenuta en accentuant chaque mot avec une vigueur qui exaspéra tout à fait son père.

— Ah ! sangdieu ! je saurai bien t'y contraindre ! fit-il en levant une pioche sur la tête de sa fille.

Benjamine ne bougea pas; depuis longtemps ses idées sur la mort la lui avaient rendue indifférente. Elle la voyait en face, non sans émotion, mais sans peur.

Surpris de la contenance froide et calme de sa fille, Ansano, attendri, honteux de lui-même, rejeta loin de lui l'instrument fatal.

Il y eut un moment de silence.

Enfin des larmes s'échappèrent des yeux du vieillard.

— Ma fille, dit-il, tu aurais fait un brave soldat... Je me repens de mon intention brutale; pardonne-moi, la colère m'aveuglait.

— Mon père, répondit Benjamine, vous pouvez me tuer, je ne me défendrai pas; je ne demanderai pas grâce. Vous avez sur moi droit de mort. Je vous abandonne mon corps. Il vient de vous, il est à vous, prenez-le. Mais l'âme immortelle dont il est la grossière enveloppe ne vient pas de vous, elle ne vous appartient point. Elle s'est détachée du sein de Dieu, elle devra y retourner pure et sans tache. Elle est à lui ; j'en suis la gardienne vigilante. L'âme est la source de nos sentiments, de nos idées; le corps ne nous donne que des sensations éphémères : il a des besoins, l'âme des aspirations; on est esclave par le corps, mais éternellement libre par l'âme. Elle est souveraine et ne doit d'hommages qu'à son Créateur; prétendre la faire condescendre à une volonté terrestre, c'est vouloir la rabaisser au ni-

veau de la matière. Je n'ai rien à vous pardonner, vous avez usé d'un droit que je vous reconnais.

Ansano, en proie à une émotion violente courbait la tête et semblait hésiter sur le moyen qu'il devait employer, non plus pour contraindre sa fille; il venait de voir qu'il ne pourrait rien par la menace sur ce courage impassible, sur cette hautaine volonté; mais pour la persuader et lui faire agréer son projet.

Après une pause, la jeune fille ajouta :

— Il m'en coûte bien, mon père, croyez-le, de résister pour la première fois de ma vie à une de vos volontés. Mais vous portez aujourd'hui le fer et le feu dans mes croyances les plus chères, dans mes convictions les plus saintes. Elles demeureront inébranlables. Tout acte qui leur serait logiquement, rationnellement contraire ne sera jamais commis par moi. Je ne reconnais à qui que ce soit la puissance de me faire dévier un seul instant de la route que je me suis tracée et que je crois fermement la meilleure pour bien mériter de celui qui nous crée toujours de plus en plus à son image. La liberté de croyance, la liberté de pensée et d'affection est une de nos plus belles et plus divines facultés, celle qui est le moins aliénable, celle que nous devons le plus défendre, le plus chérir.

Ansano, douloureusement affecté, ne comprenait absolument rien à cette résistance obstinée

de sa fille. Soldat trente ans de sa vie, habitué aux devoirs rigides de la discipline, à l'obéissance passive aux ordres de ses chefs, il ne pouvait pas s'imaginer que ses enfants pussent lui résister. Il les considérait comme de simples légionnaires dont il était naturellement le capitaine. Il se reconnaissait le droit de commander et il leur supposait tout simplement l'obligation d'obéir. Cette résistance l'exaspérait; toutes les habitudes de sa vie se trouvaient froissées par cette énergique opposition que rien, selon lui, ne motivait. Il comprit enfin qu'il fallait ébranler la résolution tenace de sa fille en lui faisant part du motif pressant pour lequel il l'exhortait à épouser le fils de Gherardo.

— Si mes sollicitations n'ont pas la puissance de te rallier à mon sentiment, reprit-il, j'espère, mon enfant, que ce que je vais te dire t'y décidera sans réplique : il s'agit d'une dette d'honneur, et comme tu es fille de cœur, tu comprendras qu'il est indispensable de l'acquitter.

— Je vous écoute, mon père, répondit froidement la Benjamine.

— Je t'ai souvent parlé des nombreux épisodes de mes campagnes guerrières, continua Fortigiani, en s'appuyant contre un pan de mur chargé de mousse, tandis que la Benvenuta se reposait sur un vieux tronc d'arbre renversé à leurs pieds; mais j'avais omis jusqu'ici le plus touchant et le plus dramatique. A la vérité, je

n'y ai pas joué le plus beau rôle : c'est à Gherardo qu'en revient toute la gloire, et tu verras quelle immense reconnaissance je dois lui garder et lui témoigner en toute occasion, et par tous les moyens en mon pouvoir.

» Lorsque le 23 octobre le maréchal Mortier fit sauter le Kremlin, les dernières colonnes de l'arrière-garde sortirent de Moscou pour opérer leur retraite et protéger celle du gros de l'armée, qui avait commencé le 19 par la route de Kalonga. Tout alla bien pendant quelques jours, puis le Ciel nous prit en haine et nous infligea des maux et des misères si atroces, que les tortures seules de l'enfer les dépassent, parce qu'elles sont éternelles. Après la sanglante victoire de Malojaroslawetz, gagnée par Eugène sur Kutusow, le 24 octobre, Napoléon résolut d'abandonner la route de Kalonga et de se retirer sur Smolensk par la voie libre du Mojaïsk et de Wiazma. Nous nous acheminions donc sur Wiazma, que l'Empereur avait déjà dépassé, lorsque le 3 novembre le prince Eugène aperçut, aux premières clartés de l'aube, sa retraite menacée sur la gauche, son arrière-garde déjà coupée ; à sa droite la plaine inondée de Cosaques chargeant les traînards, jetant le désordre dans les bagages, renversant les chariots ; enfin il entendit, dans la direction de Wiazma, la canonnade du maréchal Ney, sur le secours duquel nous comptions, mais qui était alors obligé de combattre pour son propre

compte. La position était périlleuse. Nous avions affaire à deux terribles hommes, Miloradowitch et Platof, commandant à des forces imposantes qui pouvaient encore s'accroître à toute heure des bataillons de Kutusow, campé non loin de là avec son armée. Il fallait vaincre ou tout était perdu. Nous étions enfermés dans un cercle de feu. Nous avions encore de la poudre, des armes, des munitions, de l'espoir. Nous luttâmes jusqu'à la nuit: nous parvînmes à nous dégager et nous pûmes arriver jusqu'à Wiazma; nous pensions nous y reposer et nous y refaire, mais les Russes nous y avaient devancés. La bataille recommença dans les rues, dans les maisons, dans les cours. Nous triomphâmes encore. Lorsqu'aux lueurs de la ville incendiée, et aux derniers coups de canon de Ney et de Miloradowitch, sinistrement répercutés par les forêts profondes, nous eûmes établi nos bivacs, nous nous comptâmes: quatre mille de nos compagnons nous manquaient; beaucoup s'étaient dispersés. Là, commencèrent les premiers germes de discorde et d'indiscipline qui devaient nous être si funestes. Le lendemain nous reprîmes nos rangs tant bien que mal, et nous continuâmes notre marche sur Smolensk, où nous espérions trouver des vivres et quelques jours de repos. Le soleil brillait encore, et le ciel ne nous cachait pas son azur. Malgré les difficultés de notre position et les spectacles de mort et de désolation qui nous entou-

raient, nous allions en avant, soutenus par le courage et l'espérance. Mais les jours funèbres se levèrent bientôt sur nos têtes et vinrent ébranler notre constance. Le 6 novembre, l'hiver éclata avec ses rages et ses épouvantements. Une neige épaisse fondit sur nous, nous enveloppa comme d'un linceul et dissimula notre route sous sa glaciale uniformité. Elle s'attache à nos pieds qu'elle convertit en blocs de glace, retarde ou arrête notre marche. Le froid paralyse l'énergie : on s'étonne, on s'effraye, on se décourage ; ce sont des cris, des pleurs, des imprécations. Les uns, engourdis par les frimas, s'arrêtent, s'endorment et meurent; d'autres tombent dans les fondrières que leur cache la neige amoncelée, et restent abandonnés à la rage des Cosaques. Sur tout notre parcours de légères et nombreuses éminences signalent les cadavres à l'insulte de l'ennemi. Quelle route! quel spectacle! de loin en loin des sapins et des cyprès aux lugubres feuillages, aux troncs noirs, jettent la tristesse de leur ombre sur cette nature sauvage et désolée. Au plus grand nombre cependant la vie tient au cœur ; on avance, on bivaque, on lutte avec l'ouragan du Nord, avec l'ennemi barbare qui l'accompagne. A peine des vivres, pas d'eau-de-vie, des vêtements en lambeaux ; il faut vaincre la détresse et le malheur à force de tenacité, de colère, et parfois de révolte contre Dieu. En pareille circonstance, la résignation c'est la

mort. Nous avions quitté la grande route près de Dorogobouje, et repris, pour nous diriger sur Vitespk, celle que nous avions suivie deux mois auparavant, en sortant de Smolensk. Nous arrivâmes sur les bords du Wop; c'était alors un ruisseau que nous traversâmes sans difficulté; c'est maintenant une rivière torrentueuse. Le vice-roi ordonna le passage. Ce fut une épouvantable confusion. La rivière charriait des glaçons énormes et tranchants; pas de ponts. Il s'agissait pour les soldats grelottants, de se plonger dans cette eau impitoyable. Des nuées de Cosaques voltigeaient autour de nous comme de sinistres et d'avides corbeaux. La mort était partout insatiable et guettant sa proie. Fallait-il mourir dans le fleuve, broyés entre deux glaçons, foudroyés par l'onde terrible, ou attendre la mort sur la grève déserte? Personne n'osait affronter le passage. Comment faire du feu pour se sécher si l'on était assez heureux pour atteindre la rive opposée? Un Italien, le colonel Delfanti, s'élance le premier; les soldats s'ébranlent et le suivent en grand nombre. Il en resta quelques-uns; ceux-ci, pâles d'effroi, affaiblis par leurs blessures, malades, démoralisés, regardèrent leurs camarades s'éloigner, disparaître à l'horizon, puis ils s'affaissèrent sur la neige et se couchèrent pour mourir. J'étais du nombre de ces hommes qui refusaient de disputer plus longtemps leur vie aux éléments en fureur, à un ennemi acharné.

Les heures s'écoulèrent. J'étais sans doute bien près de dormir du sommeil des trépassés, lorsque je sentis sur mes lèvres quelques gouttes d'une chaude liqueur ; puis l'engourdissement et l'insensibilité qui me terrassaient cessèrent peu à peu sous l'effet d'une main vigoureuse qui promenait sur mon corps demi-nu une cravate de laine imbibée de rhum. Des sons vagues retentissaient à mes oreilles comme les bruits d'un ouragan lointain. Des larmes tombaient sur mon visage de temps à autre et le réchauffaient.

» Enfin j'ouvris les yeux, et je vis un homme agenouillé près de moi, la figure penchée sur la mienne.

» —Milles tonnerres! s'écria l'ami qui me sauvait, le voilà enfin ressuscité.

» Je reconnus Gherardo.

» — Tu n'as donc pas passé la rivière avec les autres? murmurais-je.

» — Si fait, mordieu! mais je suis revenu te chercher, traînard. Allons, voyons, relève-toi et tâche de tenir un peu sur tes quilles. Tiens, avale cette fiole de nectar : ça te remettra un peu de sang dans les veines, et du cœur au ventre. Clampin, va! je croyais que tu suivais; c'est là-bas, au village que nous brûlons pour faire cuire nos pommes de terre et nos côtelettes de cheval, que je me suis aperçu que tu manquais à l'ordre. Milles bombes! que je me suis dit, il sera resté de l'autre côté du Wop; il craint l'eau comme

un veau, il n'aura pas osé se mettre à la nage, courrons le-chercher; je suis accouru comme tu vois, et j'ai refranchi le fleuve, et me voilà à ton service, mon vieux pays : compte sur moi et sois sûr que je te vas passer sur mon dos aussi mollement que dans une felouque. Ah çà! comment te trouves-tu à présent?

» Je ne répondis rien. Je ne me sentais bon à rien et je me jugeais fini.

» — Allons, suis-moi; ne perdons pas de temps; c'est miracle que les gamins de l'Hetman t'ont pas embroché! Heureusement que t'étais mort pour le quart d'heure; en route, maintenant, et ne perdons pas notre temps aux bagatelles de la porte.

» — Je ne puis. Je n'ai ni jambes, ni forces, ni énergie; laisse-moi me rendormir, j'aime mieux trépasser que de me plonger dans cette eau glaciale; son aspect seul me fait frémir.

» — Aie pas peur et frémis point, mon vieux; t'y tremperas pas, y aura guère qu'un peu tes quilles. Ça sera rien, ne fais pas attention; en avant, marche, et plus vite que ça.

» Il se baissa, me prit sur son dos, se releva, m'attacha fortement les bras sur sa poitrine, et, pour la troisième fois, il s'élança dans le fleuve. Nageant d'une main et repoussant de l'autre les glaçons, il parvint en quelques minutes sur la rive opposée. Il me mit alors sur mes pieds.

» J'essayai de marcher, mais en vain; je ne pouvais me soustraire à la somnolence qui m'accablait.

» J'étais atteint des symptômes singuliers et infaillibles qui, à cette funeste retraite, annonçaient la mort : abattement, torpeur, affaiblissement de l'organe de la vue et des forces musculaires, pâleur cadavéreuse du visage, commencement d'idiotisme, difficulté de parler, besoin et désir invincible de dormir.

» Gherardo me considérait d'un air morne. Cependant il essaya de me communiquer une partie de l'énergie qui le soutenait, et de me faire partager l'espérance que nos maux touchaient enfin à leur terme. Il me parla avec colère, avec indignation. Il voulait agir sur moi à la façon de la pile de Volta ou de la bouteille de Leyde, et me procurer un ébranlement salutaire.

» — Il y a, ajouta-t-il, un village à quelques kilomètres d'ici. Nous y sommes campés. Nous avons du feu, des vivres, du rhum, de l'eau-de-vie, tout.

» — Du feu! m'écriai-je, avec une exaltation qui me redonna un peu de force.

» — Oui, un feu superbe, un véritable incendie. Allons-y, les amis nous attendent; j'ai réservé une place pour toi tout près du brasier. Il n'y a plus d'ennemi, la paix est faite; les vivres nous arrivent en masse; nous n'avons plus froid; nous aurons des fourrures et du bois à profusion.

» L'espérance est une fille du ciel qui apporte avec elle le courage, la santé, la vie. J'arrivai au bivac; j'y passai la nuit, je m'y réchauffai; j'y dévorai un lambeau de cheval. Mais mes forces ne revenaient point; j'étais toujours dégoûté de la vie, et les terribles symptômes ne me quittaient pas. Il fallut bien se remettre en route cependant. Gherardo veillait sur moi comme une mère sur son enfant. Il se dépouillait pour me vêtir, il se privait pour me procurer quelque nourriture.

» Tantôt me soutenant dans ses bras, tantôt me portant sur ses épaules, toujours m'encourageant de sa rude et énergique parole, me relevant lorsque je m'affaissais sur moi-même, s'arrêtant lorsque je m'arrêtais, me protégeant de son corps et de son courage lorsque l'ennemi nous attaquait, il parvint, au prix de sacrifices, de privations et de peines inouïes à m'amener jusqu'à Smolensk. Une fois dans cette ville, je fus sauvé. Quelques jours de tranquillité, d'abri, de bons soins, me redonnèrent des forces. L'énergie me revint, l'amour de la vie, l'amour de la patrie surtout me ressaisirent. Gherardo m'avait procuré des vêtements, des chaussures; je demandai des armes et je repris mon rang parmi les braves que n'avaient encore atteints ni le désespoir, ni la démoralisation, ni l'indiscipline, groupe sacré qui sauva l'empereur et les débris de l'armée en maintes circonstances.

» A travers des périls et des souffrances sans nombre, nous atteignîmes enfin la Vistule, puis Dantzig, où nous trouvâmes le repos, des vivres et une température plus douce. Là, je remerciai Dieu de la vie qu'il avait daigné me conserver, et je l'offris à Gherardo, à qui elle appartient désormais.

Des larmes achevèrent le récit d'Ansano.

— Oh! c'est un grand cœur, vois-tu, Benjamine, et les amis de cette trempe-là sont rares. Aussi je lui suis dévoué comme un chien à son maître, et je l'honore presque à l'égal du Dieu sauveur.

Benjamine avait été émue, mais non ébranlée par le récit de son père. Aussi répondit-elle simplement :

— Cette action est belle, je l'admire ; mais je vous demanderai, mon père, si vous ne vous en fussiez pas honoré, les circonstances ayant interverti les rôles?

— N'en doute pas, Benjamine, répliqua Fortigiani avec enthousiasme.

— Dévouement pour dévouement, rien de moins, rien de plus, tel est le véritable héroïsme, reprit la jeune fille ; il ne doit entraîner après lui de conséquences d'aucune sorte. Celui auquel les circonstances donnent le beau rôle ne doit jamais s'en prévaloir; celui qui a dû recevoir le secours n'est obligé à rien : il reste ce qu'il était avant. La reconnaissance entendue comme vous l'entendez, mon père, ravale les hommes parce qu'elle les

prive de leur liberté d'intelligence et d'action; appliquée par un peuple, cette reconnaissance-là conduit à la servitude; que serait la vie d'un homme dont on aurait enchaîné les mains, l'esprit, la libre disposition de sa personnalité avant qu'il fût né? Voilà des engagements que je ne saurais admettre. Que chacun reste maître de soi en tout temps et en toute occasion. Le dévouement de Gherardo, tout sublime qu'il est, n'engage en rien votre liberté, la mienne pas davantage. Gherardo, dont la conduite envers vous, annonce une belle âme, ne saurait se prévaloir de son héroïsme pour vous influencer d'aucune manière, et tenter de m'arracher un consentement que je refuserai toujours avec énergie, même après ce que je viens d'entendre. Il deviendrait moins qu'un homme vulgaire, il serait indigne de la considération des honnêtes gens s'il voulait vous obliger à un acte quelconque en vous rappelant qu'il vous a sauvé la vie au milieu des steppes ensanglantés de la Russie.

Ces paroles indignèrent le vieux soldat.

Il se fût taxé de lâche et d'ingrat en partageant la manière de voir de Benjamine.

— Ne te flatte pas, s'écria-t-il, de m'imposer jamais tes idées; je les considère comme les folles rêveries d'un cerveau en démence; je croyais t'avoir élevée selon mes principes. Je t'avertis que tu tourneras mal si tu appliques jamais sérieusement ces fariboles-là. Je te préviens toutefois

que j'écrirai à Gherardo de venir dimanche prochain avec son fils : tu t'expliqueras avec eux; tu leur donneras tes raisons; s'ils les comprennent, très-bien; sinon, je saurai t'obliger à épouser Antonio, tu peux compter là-dessus.

— Laissez-les venir, mon père, répondit Benjamine avec assurance, et ils me comprendront, j'en suis sûre; si, malgré mon refus, ils persistaient, je ne pense pas que vous ayez l'intention de me faire violence et de me contraindre brutalement à épouser un homme que je n'aime pas.

— Ah! fillette entêtée, s'écria le vieillard en s'éloignant à grands pas pour ne pas céder à un nouveau mouvement de violence auquel le poussaient sa nature emportée et ses habitudes guerrières, ta mère valait mieux que toi; elle était douce, soumise, et n'eût jamais voulu me faire de peine; mais les enfants d'aujourd'hui, on ne sait plus de quelle pâte ils sont pétris.

Benjamine, au souvenir de sa mère évoqué d'une manière outrageante pour elle, fondit en larmes. Elle s'agenouilla sur la terre fécondée par ses labeurs, et, tirant de son sein le portrait de Dorothée :

— Mère chérie, dit-elle, je crois marcher dans la voie tracée par ma conscience, je ne pense pas mériter de blâme en me conduisant ainsi que je le fais. Le jour de la lutte est arrivé; je ne suis pas seule pour combattre, car je compte sur ton

appui. J'entre dans la grande phase des épreuves terrestres, j'y serai de pied ferme.

Puis, baisant le portrait vénéré, elle se releva, ramassa sa pioche, et ouvrant le sein de la terre à l'action fertilisante des agents atmosphériques, elle continua vaillamment la tâche commencée.

Je revis plusieurs fois Benjamine avant le jour où elle allait avoir affaire à son père, à son fiancé, à Gherardo. Rien dans sa contenance n'était changé. Ses traits respiraient le même calme, brillaient de la même beauté fière et recueillie; ses regards profonds et doux étaient empreints de leur limpidité accoutumée. C'était toujours le même naturel, le même charme de paroles, la même gaieté. Admirables effets d'un esprit réfléchi, d'une conscience sereine! De quelle force ne sont pas doués les êtres qui, comme la jeune montagnarde, sont inébranlables dans leurs idées parce qu'ils les croient justes et utiles. La jeune fille était préparée au combat décisif qu'elle allait livrer. Aucun argument ne pouvait la surprendre. Ou elle réussirait par la voix de la persuasion, ou elle triompherait par l'énergie de la résistance. Ni menaces, ni dures paroles, ni violences ne l'effrayaient; quoi qu'il pût advenir, elle demeurerait maîtresse d'elle-même, de ses actes, de sa volonté. Elle ferait toutes les avances de paix, tous les sacrifices compatibles avec ses devoirs, son honneur, mais rien au delà.

Elle ne me dit pas un mot de la scène qui allait décider de sa vie, de sa position, de son avenir.

Elle eût pu, en fille vulgaire, me conter ses luttes avec son père, le projet de Gherardo ; me demander aide et protection, se réfugier dans la tendresse que je lui avais vouée ; me prier de faire agir mon père. Je suis sûr qu'elle ne pensa pas à tout cela ; elle y eût pensé un seul instant qu'elle en eût rougi. Appeler au secours, quand elle pouvait se retirer seule de l'incendie, n'était pas le fait de son courage.

Seulement, le samedi au soir, lorsque je quittai la ferme, après un de ces entretiens avec Benjamine, où j'éclairais ma science profane aux flammes de ses paroles, au charme magique de ses révélations, elle me dit en me serrant la main :

— Édouard, allez demain à Milan voir votre père.

— Et quand veux-tu que je revienne?

— Le plus tôt possible, répondit-elle vivement.

XII

Le dimanche convenu, à l'heure où les vêpres finissent, Fortigiani allait et venait sur la terrasse, en proie à une agitation que, malgré ses efforts, il ne pouvait dominer.

Il attendait ses hôtes.

Gherardo et son fils Antonio arrivèrent à l'heure dite.

Benjamine avait tout préparé pour les bien recevoir. Elle mettait alors la dernière main au dîner. A l'appel d'Ansano, Benjamine s'empressa d'accourir. Elle tendit une main affectueuse à Gherardo et salua Antonio comme un ami que l'on revoit avec plaisir. Aucun trouble ne parut sur son visage; elle resta ferme et sut refouler son émotion.

Les deux Gherardo prirent place sur un banc à côté d'Ansano.

Benjamine, après quelques paroles échangées avec les visiteurs, rentra pour faire dresser la table.

— Sais-tu bien, mon vieux pays, que ta fille est une vraie perle! Quelle santé et quelles bonnes grâces! ou je me trompe fort, ou il y a là l'étoffe d'une bonne et intrépide ménagère, s'écria Gherardo, ravi de la bonne mine et de la gentillesse de Benvenuta.

— J'ai fait ce que j'ai pu pour l'élever dans les bons principes et dans la bonne pratique, répondit Ansano.

— Et nul doute que vous n'y ayez réussi, répliqua Antonio. Quand le plan est bon et sort d'une bonne souche, la culture est facile, et les produits excellents.

— J'ai travaillé pour le mieux; mais aujour-

d'hui, ce n'est plus comme autrefois : quand les pères parlent, les enfants répondent.

Antonio devint pensif.

— Eh mordieu! quel mal à cela, répondit aussitôt Gherardo. Penses-tu, vieux pays, que nous ayons toujours raison, parce que nous avons la tête chenue et dévastée comme une redoute après vingt-quatre heures de bombardement. Je suis d'avis qu'on laisse jaser les enfants, j'aime leur caquetage : c'est une musique qui me réjouit l'âme.

— Je ne pense pas comme toi. Au surplus, chacun son opinion ; la meilleure est celle qu'on se forme par soi-même. Si nos affaires tournent à bien, je vous dirai après dîner les arrangements que je compte prendre à l'égard de ma fille.

— Quant à moi, répliqua vivement Antonio, je ne vous demande rien. Dans la question qui s'agite entre nous, ce n'est pas l'intérêt qui me guide. Benjamine vaut seule un trésor, et je serai le plus riche des hommes si je l'obtiens.

— Ne t'inquiète pas d'argent ni d'autre chose. Je n'ai que mon garçon, je te le donne de bon cœur. Je sais que t'es plus riche que moi, ce qui ne signifie pas que tu sois millionnaire. Mais je te tiens quitte de tout. Ne te gêne pas. Antonio a gagné quelques mille ducats ; il veut en faire hommage à sa femme : c'est une bonne pensée ; avec ça la jeunesse et la santé, ils pourront

rouler carrosse : mais ils n'y tiennent pas... Ainsi ne te préoccupe point d'arrangements; l'essentiel, au contraire, est que ce mariage ne te dérange aucunement et ne change en rien la position où tu te trouves.

— Je vous remercie, mes amis, répondit Fortigiani d'une voix attendrie; vous êtes de braves et d'honnêtes gens; mais je ferai pour le mieux, soyez en sûrs, et je pense que vous ne vous opposerez pas à mes volontés. Il y a longtemps que je rêve à ce mariage, et je veux y consacrer des économies qui n'apporteront pas la gêne à ceux qui les recevront.

Tous se mirent à rire.

— Pourvu que Benjamine soit décidée, hasarda Antonio, obéissant à son caractère défiant.

— Elle le sera, fit Ansano d'un air qu'il essaya de rendre délibéré.

— Et pourquoi ne le serait-elle? pas ajouta Gherardo, qui ne voyait malice à rien. Un mariage est une chose simple et naturelle allant de soi et coulant de source, reprit-il, heureux de se souvenir à propos d'une facétie de bivac.

A ce moment, Benjamine parut.

— Le vin est tiré, dit-elle.

— Eh bien, mignonne, allons le boire, répondit aussitôt le vieux troupier, en offrant galamment son bras à sa future belle-fille.

On se mit à table.

Benjamine en fit les honneurs avec une grâce

charmante. Cependant la pâleur de ses joues et le léger tremblement de ses mains témoignaient que sa liberté d'esprit n'était qu'apparente et le résultat d'une grande lutte intérieure.

La conversation fut vive et enjouée.

Après quelques heures, lorsque le vin rouge d'Asti moussa dans les gobelets d'étain, Gherardo crut le moment arrivé de faire sa demande solennelle.

— Benjamine, tu sais pourquoi mon fils et moi nous sommes venus à la ferme?

— Je le sais, répondit gravement la jeune fille.

— Eh bien, ma fille, reprit Gherardo, j'espère que tu ne nous refuseras pas. Depuis longtemps nous avions arrangé ce mariage avec Ansano. Mets donc ta main dans celle d'Antonio en signe d'alliance; embrassez-vous sur les deux joues, et que dans quinze jours, vous soyez homme et femme, *in secula seculorum*, comme disait l'aumônier du régiment.

Antonio se leva et tendit sa main à Benjamine.

La jeune fille, qui avait courbé la tête aux premières paroles de Gherardo, leva lentement les yeux sur son père comme pour le prier de répondre.

Fortigiani garda le silence.

— Puisque mon père ne vous répond pas selon les intentions que je lui ai exprimées, je le ferai moi-même.

Antonio retomba anéanti sur sa chaise. Un

horrible pressentiment répandit sur son visage une pâleur livide.

— Benjamine, s'écria vivement Ansano, prends garde à ce que tu vas dire. Ne jette pas, par un caprice de jeune fille, un voile de deuil et de chagrin sur les quelques années que Dieu me réserve encore.

Gherardo regardait Benjamine, puis Ansano de l'air d'un homme qui ne comprend pas ce qui se passe autour de lui.

— L'honneur que vous me faites est grand, reprit la jeune fille; je vous en remercie. J'eusse voulu pouvoir répondre à vos désirs et à ceux de mon père; j'eusse voulu mettre ma main dans celle que vous me tendez, Antonio, parce que je la crois franche et loyale, mais je ne le puis.

— Vous refusez! s'écria Antonio, les dents serrées.

— Que signifie tout cela? exclama Gherardo; je ne comprends rien à cette comédie. Ah çà! mille tonnerres, est-ce que tu nous aurais invités à venir chez toi pour y recevoir un affront; mais, c'est pas possible, mordieu!

— Benjamine veut rire, essaya de répondre Fortigiani, frémissant de colère; elle fait la prude pour le quart d'heure : histoire d'avoir l'air de refuser ce qu'on désire. Cette scène-là est renouvelée des Grecs et des Romains : c'est très-vieux et très-connu, personne n'y croit plus.

Puis, lançant un regard chargé de menaces à sa fille, il lui dit d'une voix basse et stridente :

— Accepte tout bonnement ou tu t'en repentiras.

Benjamine baissa la tête et ne répondit rien.

— Tu connaissais les intentions de ta fille, reprit Gherardo, tu devais nous en prévenir. C'est une insulte que tu nous fais là. Il me semble que le passé méritait une autre récompense ; décidément tous les hommes sont des ingrats, même les meilleurs. C'est une pitié. C'est égal, je n'aurai jamais cru cela d'un ami, d'un vieux pays comme toi ; ah ! ça dégoûte.

Fortigiani, écrasé sous la honte, sous le remords, ne savait plus quelle contenance prendre. Il eût voulu être à cent pieds sous terre. Il se sentait devenir féroce, et il eût tué sa fille volontiers pour sortir d'embarras.

— J'espérais que cette folle n'oserait vous dire en face ce qu'elle m'a avoué à plusieurs reprises, balbutia-t-il ; je prenais son refus pour une acceptation : je croyais qu'elle se faisait prier pour mieux accepter. Son audace et son mauvais vouloir me confondent ; j'en perdrai la tête assurément.

— Benjamine, fit Antonio, j'en mourrai si vous me refusez. Tous les jours de ma vie, depuis que je vous connais, et il y a longtemps, avaient été consacrés à penser à vous ; j'attendais avec ivresse cette heure décisive. Tous mes plans d'a-

venir étaient formés en vue de vôtre bonheur. Voulez-vous les briser aujourd'hui et me jeter dans la désolation? Voyez, j'avais préparé denier par denier la petite fortune que je voulais vous offrir. J'aime la solitude tranquille des champs, j'aime à respirer et à me mouvoir à l'air libre; la vie du cultivateur me plaisait, sans doute parce que c'était la vôtre et que je pensais qu'il vous serait agréable de la continuer et d'en exercer le noble travail sur un fonds qui serait le vôtre. Eh bien, je me suis exilé : j'ai quitté les champs que j'aime pour vivre dans les villes que je déteste; j'ai parcouru beaucoup de pays, travaillant partout, offrant mes bras à toutes les peines. De tous ces voyages je recueillais toujours un peu d'argent que j'envoyais à mon père en lui disant : « Prends ta moitié et garde l'autre pour acheter un coin de terre à Benjamine; ce sera mon cadeau de noce. »

» J'ai suivi le chemin de l'honneur; et cependant j'ai vu bien des infamies, bien des débauches. J'ai échappé aux unes comme aux autres. Je suis sombre et je parle peu, mais je travaille rudement, croyez-le. On me dit défiant et sauvage, cela tient à ce que ma vie n'est pas partagée. Dans mon humble maison vous serez obéie comme une reine : vous ordonnerez, moi j'obéirai. Je serai aussi heureux d'un ordre de vous que d'une caresse, parce que tout ce qui me viendra de celle que j'aime me sera orgueil

et joie. Je suis rude et ferme aux mauvaises chances; rien ne me rebute et ne me lasse. Je n'ai rien demandé qu'à mes bras et à mon courage, remerciant Dieu de m'avoir envoyé la bonne volonté et le travail. Je me croyais arrivé au but. Une partie de mes vœux sont réalisés : je ne voulais pas demander votre main avant d'avoir quelque chose à vous offrir. Vous voyant refuser tous les partis, je me disais : « Elle m'aime, elle m'attend. »

» Et je redoublais d'ardeur. J'arrive, espérant en avoir fini avec la vie errante; j'ai gagné le trésor que je souhaitais pour vous; que voulez-vous? Des terres, une maison au milieu d'un enclos planté de vigne, dans le pays de Côme ou de Bergame? Un endroit fertile et solitaire où nous pourrons vivre de nos mains sans rien devoir à personne? Voulez-vous, au contraire, habiter la ville? Le commerce vous offre-t-il des charmes? J'irai où vous voudrez, je ferai ce que vous souhaiterez, je serai bien où vous serez.

Un sourire indéfinissable effleura de son aile rapide les lèvres de la Benvenuta, qui répondit de sa voix grave et calme au jeune homme :

— Lorsque vous avez dirigé vos regards et vos espérances sur moi, Antonio, vous n'avez obéi qu'à un instinct de jeunesse que vous avez pris pour une inclination sérieuse : mais, moi, je n'ai jamais vécu sous votre influence; jamais les palpitations de votre cœur n'ont

retenti dans le mien. Mon affection ne courait pas au-devant de la vôtre. Nous avons vécu ensemble comme deux frères, froidement, sans exaltation, sans enthousiasme. L'amour appelle l'amour. On a tort de proclamer que c'est un sentiment personnel, exclusif, concentré : il est, au contraire, le plus expansif des sentiments. J'ose vous dire que vous croyez seulement m'aimer. Votre passion est tout égoïste et ne se rapporte qu'à vous. Vous avez souhaité une compagne pour égayer votre vie, voilà tout. Vous voulez remplacer la solitude de votre foyer par les bruits de la famille. Ces vœux, qui oserait les blâmer? Je voudrais pouvoir y répondre. Ne soyez point blessé de mes paroles, Antonio : votre âme n'a point encore été formée à comprendre les mystérieuses profondeurs du véritable amour, et vos rêves ne sont que des rêves de félicité terrestre. L'importance que vous attachez à des plans seulement formés pour un monde où nos pas ne laissent nulle trace, est trop grande, trop exclusive : vous avez pensé à la fortune avant de penser au perfectionnement moral de votre être. Tous vos désirs ont été personnels. Je ne saurais, quant à moi, partager vos vues ni entrer dans vos ambitions. Il n'y a pas entre nous sympathie d'idées et de croyance. Notre union serait sans harmonie. Les affections du genre de celles que vous me portez trouvent facilement où se reposer. Cherchez, regardez

autour de vous, et vous trouverez plus d'une jeune fille qui sera heureuse et fière de devenir votre compagne.

— Ainsi, murmura Antonio d'une voix sourde, vous ne m'aimez pas, vous me dédaignez, vous m'avez joué.

— Mille bombes! ta fille est folle, s'écria Gherardo stupéfait. Je veux servir de gargousse à une pièce de seize allongée si j'ai saisi un seul mot de tout ce qu'elle vient de nous déclamer là avec un aplomb prodigieux.

— Folle à mettre à San Servolo, répondit Ansano. Ah! mon pauvre ami, j'ai le cœur désolé. Je voudrais être mort. Cette union que tu paraissais désirer si ardemment, que j'avais moi-même rêvée avec tant de joie, qui semblait promettre le bonheur à ton fils, je la considérais comme le seul moyen qui me permît de diminuer un peu la dette de reconnaissance que je ne pourrai jamais acquitter entièrement; je n'oublierai jamais ce que je te dois; ah! je suis désespéré! Parle, veux-tu que je la tue cette misérable créature qui ne craint pas d'outrager son père, de mépriser ses amis les plus chers?

— La tuer, interrompit flegmatiquement Gherardo, à quoi cela servirait-il? Ça ne la ferait pas, je pense, changer d'idées ni de sentiments.

— Mais après tout, reprit Ansano, n'ai-je pas assez d'autorité pour la contraindre à épouser ton fils?

— La contraindre à m'épouser, répliqua aussitôt Antonio d'un ton furieux, et en refoulant les larmes qui le suffoquaient, je ne le voudrais pour rien au monde; moi, devenir l'époux d'une femme malgré elle! non pas : c'est un rôle ridicule auquel je ne me soumettrai jamais. D'ailleurs, quelle garantie, quelle sécurité pour moi? Elle me tromperait au bout de vingt-quatre heures. Qui me répondrait maintenant que Benjamine n'a pas quelque galant?...

— Oh! quant à cela, tu te trompes fort, mon garçon, interrompit Ansano.

— Eh bien, si je me trompe, qu'elle le dise, répliqua Antonio avec une lueur d'espérance dans l'âme. Oui, je peux me tromper, j'en appelle à sa bonne foi. Oh! voyez-vous, si elle n'aimait personne, elle ne serait pas sourde à mes vœux, à la voix du devoir; elle verrait l'avenir d'un regard plus juste et plus clair.

Benjamine restait muette et pensive au milieu de tout ce bruit de paroles, de menaces et d'insultes qui retentissaient sur sa tête et l'entouraient comme une vague écumante; elle faisait la part des sentiments froissés, des espérances déçues, des colères, des injustices qui en résultent. Elle laissait mugir la tempête sans essayer de la calmer, sachant bien que toute surexcitation tombe d'elle-même, comme tout orage, lorsqu'elle est arrivée à son maximum d'emportement. Rien ne dure de ce qui est excessif. Elle

ne s'emportait donc jamais. Jamais l'injure ne sortait de sa bouche pour repousser l'injure. Elle répondait à la menace par le silence; loin d'irriter la colère, elle tendait sans cesse à l'adoucir. Toutes les fougues des petites fureurs humaines soufflaient et petillaient autour d'elle comme les flammes du foyer autour de la salamandre, sans l'atteindre et sans avoir prise sur elle.

— Vous m'accusez de vous outrager, dit-elle, mon père; vous dites que je méprise vos amis; tous les trois vous m'injuriez. Eh bien, vous aurez beau faire, vous ne provoquerez ni outrage, ni mépris, ni haine de ma part. Pourquoi vous cacherais-je mes sentiments? Oui, j'aime quelqu'un que je crois digne de mon amour.

— Qui? s'écria Fortigiani exaspéré, en serrant les poings.

— J'en étais sûr, fit Antonio, en baissant la tête avec désespoir.

— Allons! voilà qui est bon à savoir, dit Gherardo. Une fille est difficile à garder; je me suis laissé dire que M. le comte Édouard Castelmonte venait bien souvent s'asseoir à ton foyer. Il est certain que ce n'était pas pour le seul plaisir de contempler ta vieille face sillonnée de cicatrices ou pour régaler ses oreilles de tes rabâcheries rustiques ou guerrières. Tout m'est expliqué. L'aveu de ta fille simplifie les choses et justifie son refus. Tout s'accommode aisément quand tout

s'explique. Après comme avant, nous sommes toujours deux vieux pays. T'as pas su garder ta poulette, mon vieux coq, c'est pas étonnant : jeune plume et jeune bec aiment le grand air et l'herbe tendre; toi, tu aimes mieux ta pipe, ça se comprend; tu regardes les nuages bleus qui s'en échappent, et Benjamine regarde le soleil qui se lève et écoute les chansons qui arrivent des bois et des vignes, portées sur l'aile des brises amoureuses. Mordieu ! c'est tout de même fichetrement dommage que cette jolie brunette-là se soit amourachée de ce jeune muguet : ce comte-là ne fera jamais une bonne histoire. Il est probablement débauché comme toute cette clique d'aristocrates d'aujourd'hui, qui ne semblent être venus au monde que pour déshonorer leur nom et trousser les belles filles qui se laissent prendre à leurs bonnes manières et à leurs grands airs, comme les alouettes au miroir du chasseur. Enfin, tant mieux, tant pis, voilà l'histoire du monde. Ce que je vois là dedans, c'est bien des embêtements et des chagrins pour toi, mon pauvre vieux ; j'en suis fâché, car enfin si les romans sont gais au commencement, ils sont presque toujours tristes à la fin. C'est dangereux de regarder plus haut que soi ; mais, après tout, il y a remède à toute maladie, et il ne convient point de désespérer trop tôt.

Antonio resta muet.

Sa figure, affreusement bouleversée, ses re-

gards repliés en lui-même, trahissaient une douleur prête à se convertir en haine et en vengeance.

Sous les sarcasmes grossiers de Gherardo, Benjamine avait pâli.

Ansano se leva hideux de fureur.

— Quoi! Benjamine, tu te serais laissée prendre aux paroles dorées de ce beau fils. Cela ne peut être. Je t'ai tenue jusque-là pour une honnête fille; je crois M. Édouard un jeune homme loyal. Il n'aurait pas voulu perdre la fille du vieil ami de son père. Voyons, explique-toi?

Benjamine se recueillit; puis, d'une voix lente et solennelle :

— Oui, je le jure devant Dieu, j'aime Édouard Castelmonte.

Ansano, menaçant, bondit sur sa fille.

Antonio se déchirait la peau de ses ongles crispés.

— Ah! fit Gherardo, en retenant son ami, voilà de la franchise; c'est un signe de courage: ça ne me déplaît pas.

— Tu t'es déshonorée, malheureuse, reprit Ansano en sanglotant.

— Déshonorée! répéta Benjamine; ah! mon père, vous me traitez bassement.

— Penses-tu qu'il t'épousera, pauvre niaise?

— Il ne le doit pas, répondit Benjamine.

— Comment! il ne le doit pas? demanda Gherardo ébahi. Qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie, répondit Ansano, que ma fille

s'est vendue à cet infâme, à ce misérable, qui n'a pas craint de manquer à la confiance que j'avais en lui en le laissant aussi libre à la ferme que moi-même.

— Voilà qui est certain, murmura Antonio.

— Édouard Castelmonte n'a pas abusé de votre confiance, répliqua Benjamine; c'est mon amour pour lui qui a éveillé son cœur. Nos fiançailles, formulées ici-bas, ne doivent s'accomplir que dans d'autres sphères. Il n'oubliera pas ses devoirs pas plus que je n'oublierai les miens; il sait que nous devons marcher selon les lois de la morale éternelle; il ne s'en écartera jamais, pas plus que je ne m'en écarterai. La pureté de nos sentiments mutuels est encore ennoblie par notre communauté d'idées et de pensées à l'endroit de l'avenir des êtres disséminés sur la surface de notre globe. J'aime le beau éternel en lui; j'aime le désintéressement, la grandeur, l'élévation, l'intelligence. Nos deux âmes n'en font plus qu'une. Je ne lui laisse ignorer ni les secrets de mon esprit, ni les battements de mon cœur. Pour rester digne de son respect et de sa tendresse, je souffrirais toute douleur humaine. Il m'a noblement demandé d'être sa femme, j'ai refusé; je sais que son père a des vues sur son avenir, je ne veux pas être un obstacle à sa grandeur, à sa position dans le monde. Je lutterais en vain contre la force d'attraction qui m'entraîne vers lui. Cependant je ne veux gêner en rien sa liberté d'ac-

tion, ni entraver l'exercice complet de son indépendance personnelle et de son libre arbitre. J'agirai de façon que l'amour qu'il m'a voué se change en amitié, si l'occasion l'exige. Il ne doit rien y avoir de terrestre entre nous. Je le verrai au bras de la femme que son père lui aura choisie, sans amertume et sans envie. Mon affection pour lui est tellement empreinte d'idéal, que tous les bonheurs d'ici-bas, je les lui sacrifie. Je suis sûre que mon souvenir vivra toujours en son âme, cela me suffit. L'amour véritable n'est ici-bas qu'un long dévouement, qu'une immolation de soi-même : il n'a en lui rien d'égoïste, rien d'intéressé. S'il est égoïste, intéressé, ce n'est plus qu'un instinct, un désir grossier; aimer ici-bas n'est que le premier éveil d'un sentiment dont les destinées sont immortelles et qui se réalise un jour dans les quartiers de l'univers, dans les résidences supérieures que nous traverserons tous. Mon opinion est formelle là-dessus; mon espérance y est fixée avec délices. Séparés en ce monde par des distances momentanées, que la loi du progrès tend chaque jour à faire disparaître et à jeter dans le néant, nous serons réunis dans des sphères meilleures, là où il n'y a plus d'obstacles à l'union des tendresses mutuelles, où toute loi est amour, tout désir bonheur, toute sensation pureté. Lorsque je fixe les yeux sur nos destinées futures, j'échappe aux misères de ce monde et je forme le souhait ardent que chaque être éprouve

une fois au moins avant la séparation du corps et de l'âme, un pareil enthousiasme, une pareille extase, une si sublime vision!...

Les yeux de la jeune fille, projetés dans l'infini de ses rêves et de ses méditations, exprimaient un mystique ravissement; sa figure s'était colorée; son sein, obéissant à l'émotion intérieure qui l'agitait, se soulevait par bonds réguliers et harmonieux. Tout entière dans les champs radieux de l'idéalisme, elle avait oublié la misérable querelle déchaînée à ses pieds. Elle était reine alors et jouissait d'un empire sans bornes. Mais la rude voix de Gherardo la fit promptement descendre de son empyrée.

— Voilà des phrases et des mots qui ne sont pas alignés aussi régulièrement que des soldats à la parade. Il n'y a pas d'ordre là dedans; ça ressemble à la retraite de Russie, où chacun tirait de son côté, et où les chefs n'étaient plus obéis. C'est confusion et pêle-mêle; c'est bruit et cliquetis, je n'y vois que cela. Il faut convenir, Benjamine, que t'as une drôle de tête; quant à ta voix, elle est charmante et mélodieuse; nonobstant, tu parles, que je crois, comme la fauvette chante : c'est joli, agréable, mais ça ne signifie rien; enfin, n'importe! c'est égal, mon vieux, t'auras du fil à retordre avec cette raisonneuse-là. Elle vous décoche ses arguments comme un boulet : ça siffle, on n'y voit rien, et si on se trouve devant, bonsoir, les amis.

— Ainsi tout est terminé entre nous, demanda Antonio d'une voix anxieuse, et il n'y a plus à revenir sur votre détermination, elle est irrévocable ?

— Irrévocable, répondit la jeune fille.

— Oh ! je me vengerai ! s'écria Antonio avec rage.

— De qui? fit Benjamine, et sur qui?

— De vous, et sur vous.

Ansano était retombé sur son siége; il semblait chercher quelque grand parti. Il voulait relever sa fierté aux yeux de son compagnon d'armes; regagner dans son estime ce que lui avaient fait perdre, pensait-il, l'opiniâtreté, la démence de Benjamine.

Il y eut alors un moment de silence.

Tout à coup Fortigiani se leva.

— Suivez-moi tous, s'écria-t-il.

— Où veux-tu donc nous mener, mon brave? t'as l'air de vouloir te lancer sur des retranchements, fit Gherardo, qui avait conservé l'humeur facétieuse du bivac et qui ne s'en départait en aucune circonstance.

— Il y a là-haut une chambre où mourut Dorothée, et que consacre une madone de *fra Angelico de Fiesole*, qui fut bénie par le souverain pontife. Je n'entre dans cette chambre que pour prier Dieu et penser à ma femme bien-aimée. Tout y est saint, recueilli, sacré. Dans les grands jours de fête, nous nous réunissons tous dans

cette chambre, maîtres et serviteurs, afin de réciter le *rosaire* en commun. Nous y montons encore lorsque des chauves sommets de la Mandellasca apparaissent des nuages menaçants ; et aussi lorsque, du Val-Mara et du val de Caslino, le vent souffle par raffales, portant la grêle et la dévastation dans ses flancs noirs ; nous nous agenouillons devant l'image de la reine des anges, et nous prions cette consolatrice de toutes les souffrances de préserver nos récoltes des fléaux destructeurs.

Benjamine, sur un signe de son père, saisit une lampe et se dirigea vers la chambre de la madone.

Les trois hommes la suivirent.

Elle s'arrêta sur le seuil et sembla attendre, pour le franchir, les ordres de son père ; celui-ci ouvrit la porte, entra, et, prenant la lampe des mains de sa fille, il la suspendit au plafond de manière à diriger toute la lumière sur la figure séraphique de la madone d'Angelico.

Puis il appela sa fille et ses amis.

— Benvenuta, dit-il, oseras-tu persister dans ta cruelle désobéissance, sous le regard de la madone, en présence de ta mère, que tout ici rappelle à ta tendresse, à ton respect. Là, tu reçus sa première caresse ; là aussi son dernier baiser. Renonce aux futilités d'une ambition aveugle et écoute la voix impérieuse du devoir. Sois toujours ma bonne et douce Benjamine d'autrefois.

Je t'en adjure, épouse Antonio; ne flétris pas ma vieillesse; fais-moi cette joie suprême.

Benjamine garda le silence.

— Eh bien, reprit Fortigiani, tu consens?

— Je voudrais qu'il me fût possible de me soumettre à vos vœux; mais je verrais la mort, la torture face à face, que je dirais encore : « Non, cela est impossible. »

— Alors tu cesses d'être ma fille; tu n'es plus digne de ma tendresse; tu prépares la désolation de mes vieux jours; tu jettes mon nom à l'opprobre et au mépris. Je te maudis et je te chasse, cria-t-il d'une voix retentissante; anathème sur toi, fille ingrate et coupable.

Benjamine tomba aux genoux de son père.

Ansano saisit une chaise et la leva menaçante sur la tête de la jeune fille.

Gherardo se jeta sur lui et parvint à le désarmer.

Antonio regardait faire Ansano avec une joie sinistre; il avait conçu, en quelques minutes, pour Benvenuta une haine atroce et invétérée.

— Calme-toi, mon vieux, ajouta Gherardo; si la pauvrette pèche, elle sera punie par où elle aura péché; la faute retombera sur elle. C'est ainsi que ça se passe dans le monde. A quoi bon la maltraiter; laisse-la réfléchir sur tout cela. Nous attendrons. Sa faute n'est encore que dans son imagination; éloigne Édouard. Si elle l'oublie, tout ira bien. Nous savons ce que c'est

qu'un caprice de jeune fille. Ça se guérira si c'est bien traité. Une fois guérie, Antonio l'épousera, et tout ira au mieux.

— Moi, l'épouser, jamais! mon parti est pris. C'est une affaire finie, répondit Antonio blême de colère et de douleur.

— Ah! bah! interrompit Gherardo, ne vas-tu pas te mettre martel en tête, toi, à présent?

— Tu as raison, mon garçon, répliqua Fortigiani. Cette fille-là n'est pas ce qu'il te faut. Je me suis abusé jusque-là. Elle aurait un million en dot, que je n'oserais pas te l'offrir maintenant que je la connais. Elle est entêtée; elle n'a pas d'entrailles, pas de respect pour ses parents. Elle a dans la cervelle un tas d'idées absurdes qu'elle trouve magnifiques, et qu'elle dit arrêtées et irrévocables, en conséquence desquelles elle pense agir de la bonne manière et qui la jetteront dans le ridicule et dans le mépris. La voûte du firmament lui tomberait sur la tête qu'elle ne changerait pas une virgule à sa manière de voir et de juger des choses les plus sérieuses. Tout cela ne présage rien de bon : une fille de bon sens fait ce que le bon sens lui prescrit; et toute fille qui s'éloigne du droit chemin, qui dédaigne les exemples et les traditions de sa famille, est une fille qui tournera mal et qui portera la désolation partout où elle passera.

Puis, sous l'étreinte de la honte et du désespoir, il prononça ces paroles en pleurant :

— Malheureuse, je ne suis plus ton père.

Et, s'approchant d'elle, il lui arracha le petit médaillon qui renfermait le portrait de Dorothée.

— Tu n'es plus digne de cette image sainte, ajouta-t-il, tu la déshonorerais.

Benjamine poussa un cri ; elle essaya de parler, des sanglots étranglèrent sa voix, des sons vagues et confus sortirent de sa bouche. Des larmes brûlantes sillonnèrent ses joues, et un tremblement convulsif agita son corps. L'insulte était horriblement poignante.

Le portrait de sa mère avait consacré tous ses devoirs, tous ses labeurs, tous ses souvenirs. C'était le témoin qui animait sa solitude. C'était le soutien de son courage, l'inspiration de sa vie, de ses actions, de ses bonnes pensées, de ses bonnes œuvres. Ces traits chéris la rappelaient sans cesse aux obligations, aux efforts, aux luttes de chaque jour. Au milieu des champs, à la ferme, sur la colline ou dans la plaine ; pendant les grondements de la tempête, et sous les splendeurs des belles journées d'été, elle l'avait toujours sur son cœur : elle sentait les battements du sien, elle entendait sa parole encourageante, elle voyait ses regards briller d'espérance et trembler de crainte selon que la récolte croissait féconde ou se courbait menacée sous la grêle et la pluie inclémentes. Enfin, elle avait dit à cette mère, en présence de ce portrait tant de fois béni,

les secrets de son amour; elle l'avait vu applaudir par son sourire, par les caresses de son regard.

Le cri d'angoisse que la jeune fille poussa et la contraction musculaire qui décomposa sa noble physionomie, effrayèrent et émurent Gherardo. Il se précipita au secours de Benvenuta et la reçut chancelante et éperdue dans ses bras.

Antonio ne bougea pas. Une lueur sinistre brillait dans ses yeux.

Ansano étouffait. Il ouvrit la fenêtre et s'y accouda.

L'horizon était en feu. Les grondements du tonnerre ébranlaient les échos de la montagne. Des nuages chargés de pluie et de grêle se poursuivaient et s'amoncelaient au-dessus de la Brianza.

— Pauvre Benjamine, dit Gherardo, tu payes bien cher ta résistance aux volontés de ton père. Il est souvent dangereux d'avoir trop d'imagination. Les rêves sont bons pour les longues nuits d'hiver; essayer de les transporter dans la réalité, de les mêler au positivisme de l'existence quotidienne, attire plus de désagréments que de plaisirs. L'amourette et les soupirs sont permis à ton âge, à condition, toutefois, de rester dans les bornes permises par les us et coutumes de la classe à laquelle tu appartiens. Regardons seulement ce qui est à notre portée; à chacun sa coquille, c'est bien. L'aigle fixe le

soleil; le passereau regarde les grains de froment; le duc, la duchesse; le paysan, la villageoise; voilà qui est rationnel. Quoi qu'il en soit, tu aurais bien fait de me prévenir de tes intentions : je n'eusse jamais essayé de les contrarier; si tu m'avais tout avoué, nous aurions pu arranger cela ensemble, et pour le mieux, je m'en flatte; cette scène-là eût été évitée. Je crains bien que la colère de mon vieux pays ne s'éteigne pas aussi vite que nos feux de la Saint-Jean; mais je vais toujours essayer de vous remettre en bons termes.

Il vint alors près d'Ansano et, lui frappant sur l'épaule :

— A quoi penses-tu là, dit-il? te voilà immobile comme une bûche; tu ne sens donc pas la pluie qui te mouille comme un simple barbet; referme cette fenêtre, viens un peu par ici que je t'entretienne; vois-tu, à cette heure, la guerre est finie, et il importe de conclure la paix.

Ansano ne bougea pas.

— Voyons, mon vieux, reprit Gherardo sans se décourager, la colère est mauvaise conseillère. Après tout, je ne vois pas quel mal il y a à ce que Benvenuta ne soit point pour le moment décidée à se marier. Elle est heureuse avec toi et elle veut y rester encore. Pardonne-lui; qu'elle reprenne le portrait de sa mère; embrassez-vous, descendons boire un coup et que ça finisse.

— Jamais, répliqua Ansano frémissant, elle

n'aura plus ce portrait, elle ne remettra plus les pieds ici, elle ne couchera même pas cette nuit sous mon toit.

— Bah! bah! fit Gherardo, tu vas trop loin.

— Il n'y a plus rien de commun entre nous; je lui ferme mon cœur, je lui défends l'entrée de ma maison, que sa présence souillerait, répliqua Ansano d'un ton menaçant.

— Fortigiani, dit d'une voix stridente Antonio en se levant, je vous jure qu'il n'est pas un honnête garçon dans le pays qui voulût devenir le mari d'une fille qui adore un muguet d'aristocrate, à qui elle n'a probablement plus rien à refuser. Vous ferez ce que vous pourrez de votre fille; quant à moi je renonce à elle pour toujours, et si j'étais son père, elle ne repasserait jamais le seuil de ma maison.

Il sortit sur ces mots.

Benjamine pleurait silencieuse.

Gherardo, touché de la résignation et de la dignité de Benjamine, intercéda de nouveau pour elle.

— Rien, dit Ansano, qu'elle parte.

— O mon père, balbutia la jeune fille, je partirai puisque vous le voulez, mais ne me chassez pas avec colère. Nous allons nous séparer pour toujours peut être! que ce soit sans haine et sans mépris. Vous croyez faire un acte de justice en me bannissant de votre présence, eh bien, n'ayez seulement en vous que le sentiment de cet acte;

cela doit suffire à tout juge qui condamne : la sentence ne doit pas découler d'une bouche indignée, mais d'un cœur persuadé. Il n'est pas un juge qui refuse à un coupable, dont une sentence sévère menace l'honneur et la vie, une grâce qui peut lui être accordée, si elle n'est pas incompatible avec les exigences de la loi, et si elle est ordonnée par la voix de la compassion et de la sympathie qui ne se refusent jamais, même au plus grand criminel. Vous me croyez coupable, en votre conscience : vous m'infligez un rude châtiment, je l'accepte avec résignation, mais avec une grande douleur. Accordez-moi une grâce, cependant, oh! une seule, elle est bien chère à mon cœur : rendez-moi le portrait de ma mère.

— Non, répliqua Fortigiani.

Benjamine se jeta aux genoux de son père, qu'elle couvrit de baisers.

— Par pitié, continua-t-elle, épargnez-moi cette torture ; aux yeux même de tout homme qui aura vos idées, je n'ai pas démérité au point d'être dépouillée de l'image de la noble et sainte femme qui, si elle vivait, m'ouvrirait ses bras pour me défendre contre vos menaces, vos injures et vos duretés. Cette nuit est une nuit de deuil et de cruelle souffrance pour moi; dans quelle âme voulez-vous donc que je verse mes angoisses? dans quel sein voulez-vous que je cache la douleur, la honte que vous m'infligez?

Le vieux soldat, irrité et humilié de voir ses

plans brisés, regardait sa fille avec des yeux injectés de sang. Toute pitié et toute compassion étaient loin de son cœur.

Il ne répondit rien.

Cependant l'orage s'était rapproché et éclatait terrible et menaçant sur la ferme du Belvédère; des éclairs fréquents remplissaient la chambre de lueurs bleuâtres. Le tonnerre multipliait ses grondements sinistres.

— Mon père, reprit la Benjamine, pour une dernière fois, je vous en conjure, rendez-moi ce portrait...

Chancelante, agonisante, elle s'avança, la main tendue, pour recevoir l'image sacrée.

Ansano arrêta Benjamine d'un geste rude, et d'une voix haletante il lui dit dit :

— Je ne veux pas que tu traînes Dorothée dans la honte et la débauche où tu t'abîmeras infailliblement; va-t'en ou je te chasse de force : ta vue m'est odieuse.

Gherardo voulut encore s'interposer.

Ansano n'entendit rien.

A ce moment, des nuages déchirés par la foudre, la pluie tombait par torrents mêlés de grêle.

Benjamine rappela toutes ses forces, jeta un long regard sur la madone comme pour lui demander un conseil ou en recevoir une inspiration, puis d'un pas qu'elle tenta d'affermir, elle gagna la porte.

Gherardo s'efforça de la faire rester; elle s'y refusa.

— Où irez-vous par ce temps affreux?

— Je ne sais, répondit-elle d'une voix faible; si les hommes me refusent un asile, j'en trouverai toujours un dans le sein de la mort.

Gherardo se mit en devoir de la suivre; Ansano s'attacha à lui et l'obligea à demeurer.

Ils causèrent encore une heure, puis ils se séparèrent.

XIII

D'épaisses ténèbres, fréquemment interrompues par des éclairs, enveloppaient la Brianza. La pluie continuait à tomber. Onze heures sonnaient à l'église de Sainte-Marie-Nouvelle.

Benjamine se jeta dans la montagne. Elle erra longtemps dans les sentiers convertis en torrents, dans les bois où mugissait la tempête, dans les vignes, dans les champs détrempés. Elle s'était arrêtée à un grand parti; mais, avant de le mettre à exécution, elle voulut faire une dernière tentative. Avant de rompre solennellement avec son père, elle désirait lui fournir un moyen de revenir sur sa brutale détermination.

Quand elle jugea la colère du vieillard apaisée, elle s'achemina vers la ferme. Une lumière bril-

lait encore dans la chambre du rez-de-chaussée où couchait Fortigiani. Elle s'approcha de la petite fenêtre qui donnait sur la cour, s'éleva sur la pointe des pieds, regarda et vit son père assis au coin de l'âtre où flambaient encore quelques branches de châtaignier. Il avait la tête penchée sur sa poitrine, dans l'attitude d'un homme qui souffre ou qui réfléchit.

— Le voilà sans doute dans de meilleures dispositions, pensa-t-elle.

Elle frappa.

— Qui est là? et que veut-on? s'écria Ansano sans se déranger,

— C'est votre Benjamine! elle veut votre amitié d'autrefois; elle veut un asile pour cette nuit.

—Je n'ai plus de fille, répondit Ansano; qu'elle aille frapper à une autre porte et chercher un asile où elle voudra. Ma porte ne s'ouvrira plus pour elle, et mon toit ne l'abritera plus.

— Qu'il soit fait selon votre volonté, mon père; que Dieu vous garde, répondit Benjamine.

Elle s'éloigna lentement; elle semblait attendre que son père sortît, courût à sa rencontre et l'autorisât à rentrer.

Elle attendit en vain.

Jugeant alors toute espérance perdue, elle se dirigea d'un pas rapide vers le sentier qui conduisait de la ferme à la villa Castelmonte. Elle arriva bientôt à la grille principale et sonna à plusieurs reprises.

Le jour commençait à poindre.

J'étais rentré la nuit même, inquiet de l'empressement avec lequel la Benjamine m'avait dit de revenir au plus tôt. J'avais le vague pressentiment de quelque malheur, de quelque disgrâce; mon sommeil avait été court et agité; j'étais éveillé depuis longtemps, je me levai à la hâte; je craignais que les domestiques n'eussent entendu et ne me devançassent; je voulais aller ouvrir moi-même.

Je ne saurais, même aujourd'hui, définir cet empressement. Ce que je puis dire, c'est que la passion, qui m'avait envahi tout entier, rendait continuellement Benjamine présente à ma pensée, à mon souvenir, l'offrait sans cesse venant à ma rencontre, me cherchant comme je la cherchais. Je l'attendais et je courais constamment au-devant d'elle; j'espérais ainsi la trouver à la grille. Néanmoins lorsque j'eus ouvert, ma surprise fut grande d'apercevoir la Benjamine accroupie sur une pierre, dans l'attitude de la douleur, toute grelottante et horriblement mouillée, la figure meurtrie et les pieds en sang. Ses vêtements étaient déchirés et ses longs cheveux tombaient en boucles mêlées sur ses épaules. Son visage, éclairé par les pâles lueurs de l'aube, accusait cette blancheur transparente qu'affectionnèrent quelques peintres de l'école de Giotto et de fra Angelico pour leurs saintes femmes au pied de la croix. Tout en elle annonçait la fati-

gue et l'abattement, à l'exception toutefois de son regard ferme et puissant; c'est surtout chez les natures d'élite que les yeux sont les organes de l'âme.

— Toi! Benjamine, m'écriai-je, à pareille heure, dans cet état. Mon Dieu! mon enfant, que s'est-il donc passé?

— Je viens vous demander un asile, Édouard, voulez-vous me l'accorder? répondit-elle simplement.

— Si je le veux! entre vite, et viens te réchauffer.

— Vous êtes grand et bon, je vous avais bien jugé.

Elle entra.

Sans prononcer une parole, je la pris dans mes bras et je la portai dans ma chambre; je rallumai le feu et je préparai du thé, où je mêlai quelques gouttes de rhum. Je l'entourai de soins; puis, arrêtant sur elle des regards anxieux, j'attendis qu'elle pût s'expliquer.

Elle me comprit :

— Je veux tout vous dire, fit-elle.

— Repose-toi d'abord.

— Non, répondit-elle, il faut que vous sachiez tout; que vous jugiez ma conduite et que vous voyiez si je mérite l'hospitalité que vous m'avez si loyalement accordée.

— Est-ce que je doute de toi? Est-ce que je ne te connais pas bien à présent? Ne sais-je pas ce

que tu vaux, ce que tu mérites? Puis-je mettre en question une seule de tes vertus, une seule de tes qualités? Tu me dirais que tu as commis un crime que je me refuserais à te croire.

— Écoutez-moi et jugez-moi. Si j'ai forfait à l'honneur, à la délicatesse, aux lois imposées par la morale la plus pure, condamnez-moi, rejetez-moi de votre maison comme une misérable aventurière. Si, au contraire, je n'ai pas forfait aux sentiments qui doivent diriger les êtres vers le bien, tendez-moi la main; j'accepterai votre appui sans honte, parce que vous m'en aurez trouvée digne.

Alors elle me fit le récit de ce qui s'était passé à la ferme.

Je laissai éclater mon indignation.

— Oh! je vous en prie, Édouard, pas de colère, pas de menace! Laissez la violence aux méchants.

— J'essayerai de calmer ton père.

— Il sera bon de le tenter, répondit la jeune fille, bien que la démarche doive être inutile. Je tremble que tout lien d'amitié ne soit rompu entre nous. Pour moi, je l'aime et le vénère toujours. S'il lui venait la bonne pensée de me rappeler à lui sans m'imposer une condition odieuse, je retournerais au Belvédère sans hésitation et sans amertume.

— Et s'il persiste dans sa colère, que feras-tu?

— J'irai dans quelque ferme des environs offrir mes services et mon courage; si peu que je

gagne, je vivrai toujours. Pour nous autres, filles des champs, le grand air est le principal aliment.

— Ton idée est mauvaise, ma pauvre enfant; j'en ai une meilleure dont je te ferai part si j'échoue dans mes tentatives de réconciliation. Maintenant, tu as besoin de repos, suis-moi.

Elle s'appuya sur mon bras avec un confiant abandon.

— Où me conduisez-vous? me demanda-t-elle d'une voix douce.

— Dans la chambre qui attend ma mère, répondis-je.

— Oh! merci, dit-elle.

Puis, arrivé sur le seuil que je n'osai franchir, je me retirai après lui avoir donné un baiser aussi chaste que nos pensées du moment.

— Dors bien, mon bel ange, et sois sans inquiétude sur ton avenir.

— Après Dieu, d'où vient tout amour, c'est toi que j'adore et à qui j'ai élevé un autel en mon cœur, à côté du sien; ô mon maître bien-aimé, soyez mille fois béni!

XIV

En quittant Benjamine, je me dirigeai en toute hâte vers la ferme. J'y rencontrai Fortigiani qui

venait de constater les dégâts causés par la tempête de la nuit. Ses traits me parurent affaissés et pâlis, son regard plus enfoncé et plus sombre que d'habitude. Il appuyait sa marche fatiguée sur un vieux bâton de houx qu'il serrait convulsivement. J'allai franchement à sa rencontre et lui tendis la main :

— Bonjour, Ansano, lui dis-je, d'un ton de voix que je m'efforçai de rendre amical et gai ; eh bien, les vignes ont-elles beaucoup souffert de la grêle, cette nuit?

— Beaucoup, répondit-il en tressaillant et sans avancer la main pour serrer la mienne. Ah! c'est une triste année, reprit-il, elle avait bien commencé, elle finira mal.

— Il ne faut jamais perdre l'espoir ; à tout mal, remède; à tout péché, miséricorde, répliquai-je.

— Vous parlez sans expérience, jeune homme; il est des maux sans remède ; il est des péchés que l'Église est impuissante à remettre.

— Vous êtes funèbre aujourd'hui. Les mauvaises années passent comme les bonnes. En toutes choses, la patience et la résignation nous apportent d'utiles secours. La vie est une longue patience.

Voyait-il où je voulais en arriver? je le crois; cependant, il ne vint pas au-devant de mes avances. Je fus donc forcé d'attaquer franchement la question, et d'obliger le vieillard à dévoiler sa pensée et à m'ouvrir son cœur.

L'entretien que j'eus avec lui m'attrista profondément.

Il était affligé au fond de son cœur de la résolution qu'il avait prise de bannir sa fille; mais il se montra décidé à ne jamais lui pardonner ce qu'il appelait son obstination et son entêtement. Toute espérance de réconciliation entre eux me parut éteinte.

Il ne craignit pas de m'adresser des reproches amers; prétendit que je l'avais déshonoré, et m'offrit la résiliation de son bail, que je refusai énergiquement. Fidèle aux conseils de Benjamine, je ne lui répondis aucune parole qui eût pu le froisser ou l'irriter. Je n'essayai pas davantage de l'éclairer sur la conduite de sa fille, qu'il traita comme une fille perdue.

Je rompis alors un entretien qui, malgré la patience et le calme que je m'étais promis de garder, aurait pu avoir des suites violentes et funestes.

Je revins à la villa, je fis seller un cheval, et sans me présenter à Benjamine dont je ne voulais pas troubler le repos et pour laquelle je laissai un mot, je galopai vers Milan.

Je racontai à mon père une partie de ce qui s'était passé. Je lui expliquai ma situation vis-à-vis de Benvenuta, et je fus assez heureux pour qu'il ne blâmât pas ma conduite; il ne vit là qu'une amourette, un passe-temps de jeune homme, auquel il n'accorda qu'une très-faible importance.

— Je suis fâché, néanmoins, de cet événement pour Fortigiani, dit-il ; sa fille m'a toujours paru un peu romanesque. L'éclat de ses yeux, qui semblent se porter vers des horizons vagues et lointains, m'a toujours frappé ; aussi, ce qui arrive me surprend médiocrement. Il faudra tâcher de la ramener à des idées plus saines et plus vulgaires. Surtout, ne va pas te compromettre avec elle ; fais en sorte que les choses s'arrangent d'une manière ou d'une autre, un peu plus tôt, un peu plus tard. Je ne voudrais pas voir la paix des dernières années d'Ansano troublée par cette incartade. J'ai confiance en toi, agis habilement ; je te permets les folies, mais je t'interdis les bêtises.

J'étais loin de juger ma situation et celle de Benjamine aussi légèrement que le faisait mon père.

Je laissai le général à ses idées et à ses méditations politiques. La sourde fermentation de la Péninsule l'occupait alors entièrement.

Mon premier soin fut de chercher une maison simple et modeste dans un quartier tranquille ; une retraite poétique à l'abri des rumeurs importunes. J'en ordonnai l'ameublement, et trois jours après j'étais de retour à la villa ; Benjamine m'attendait avec impatience.

Je la trouvai tout à fait remise des émotions violentes qu'elle avait subies. Elle avait envisagé d'un œil sûr la nouvelle phase de sa vie, et n'en avait été ni épouvantée, ni troublée.

Elle accourut à ma rencontre :

— Vous venez de vous occuper de moi ? demanda-t-elle en souriant.

— Oui.

— Contez-moi vite cela.

— Es-tu décidée à subir ma direction avec docilité?

— Tout à fait.

— Voilà ce que je rêve pour toi.

— Voyons.

— Tu as une voix ravissante.

— Bah! vraiment ?

— Tu le sais aussi bien que moi.

— En voilà la première nouvelle.

— Il faudra la cultiver, l'étendre, la développer.

— Comment cela?

— En apprenant la musique.

— Où ?

— A Milan.

— Ce sera long, et pour vivre jusque-là?...

— Je te ferai les avances nécessaires.

— Pourrai-je vous les rendre quand je saurai la musique?

— Facilement.

— J'accepte, alors.

— Je suppose que tu as de grandes dispositions.

— Ne pourriez-vous pas vous tromper?

— Non, ton intelligence n'est pas ordinaire. D'ailleurs, posséder l'instrument, c'est le principal. Nous avons maintenant des méthodes expé-

ditives, des professeurs habiles et distingués. Dans un an, dix-huit mois au plus, tu en sauras assez pour pouvoir débuter à la *Scala*.

— Ainsi, vous voulez faire de moi une cantatrice?

— Précisément.

— Vous pensez y réussir?

— Oui! N'as-tu pas la chaleur, le sentiment? Tu comprendras à ravir nos grands maîtres.

— Mais la science du théâtre?

— Elle obéit à des règles très-simples, qui ne sont pas même une difficulté pour les intelligences les plus ordinaires. Quant à l'action théâtrale proprement dite, elle dépend tout entière de l'inspiration individuelle, il n'y a pas de maître pour l'enseigner: elle vient du cœur; aussi les grandes actrices sont-elles celles qui sont le mieux douées sous le rapport du sentiment, de la sensibilité; c'est une affaire d'organisation, voilà tout.

— Que de grandes choses, de grands projets, de grands mots pour une pauvre fille de la montagne!

— On a vu des métamorphoses plus étranges.

— C'est donc vraiment une belle chose que la musique?

— C'est la vraie poésie du cœur; c'est la consolation, l'enthousiasme; c'est la confidente des secrets les plus cachés, l'inspiratrice des pensées les plus suaves, la révélatrice des sentiments les

plus nobles. Elle berce les douleurs; elle enchante l'esprit; elle repose le corps; elle donne le courage; conseille la résignation; elle sèche les larmes; provoque les sourires. Oh! tu es faite pour la comprendre. Sous tes regards inspirés, tu verras les regards s'attendrir et s'enflammer. Aux palpitations de ton âme, tu entendras les âmes palpiter. Tes larmes feront pleurer; tes sourires appelleront les sourires; ton enthousiasme se communiquera comme une étincelle électrique; quand tu maudiras, tu effrayeras; quand tu béniras, tu enchanteras. Une grande chanteuse rapproche le ciel de la terre; elle divinise nos sensations, épure nos cœurs. Aussi puissante peut-être que l'éloquence, la musique persuade, entraîne; c'est la langue universelle; il n'est pas un peuple qui ne l'aime et ne la comprenne. La grande gloire de notre Italie, c'est la musique. C'est elle qui nous soutient, nous console dans notre abattement. Aux jours d'espérance, de lutte et de triomphe, elle s'associe à nos joies, à nos bonheurs. Nous retrouvons dans une belle œuvre musicale notre histoire passée; nous y voyons souvent aussi nos destinées futures. La scène s'agrandit: le théâtre disparaît; c'est le monde, c'est la réalité. Ah! c'est une noble mission que celle que je te destine, surtout aux temps où nous sommes. Tu es belle et forte, tu personnifies en toi l'Italie. Quand tu apparaîtras sous le costume de la reine ou de la prophétesse, on

battra des mains; quand tu chanteras un chant de victoire, tout le monde se lèvera saisi d'enthousiasme et croira voir l'Ausonie, ressuscitée, entrer enfin dans le grand concert des nations européennes. On te jettera des fleurs, on te portera en triomphe. Acceptes-tu?

— Quand partirons-nous? répondit simplement la jeune fille.

— Ce soir même.

— Quand commencerai-je mes études?

— Demain.

— Le but que vous donnez à ma vie est sublime; je m'y dévouerai tout entière, je vous le jure.

Nous montâmes en voiture, vers dix heures, par une de ces belles nuits étoilées qu'elle aimait tant. La route se fit silencieusement. Pour la première fois de sa vie Benjamine quittait ses montagnes, et elle partait sous le coup de la malédiction paternelle. Malgré l'enthousiasme que j'avais éveillé en son âme, malgré les perspectives nouvelles et brillantes que j'avais ouvertes sur son avenir, elle paraissait accablée de tristesse, d'inquiétude. A ce moment, c'était plus à son père qu'à elle-même que ses pensées se reportaient. Parfois des larmes sillonnaient lentement sa figure, et venaient mouiller ses mains croisées sur ses genoux. Il n'y avait cependant ni désespoir ni abattement dans son maintien; c'était un recueillement empreint de mélancolie, et de

vagues reflets d'une émotion à laquelle aucune femme n'aurait pu se soustraire en pareille circonstance.

Quant à moi, j'aspirais le bonheur par tous les pores. Je voyais déjà les triomphes de Benjamine; j'étais fier d'avoir cette belle âme à diriger, cette noble intelligence à développer. A mon tour, j'allais être initiateur. L'horizon s'élargissait à mon regard. A force d'élever mon idole, j'espérais briser tous les obstacles qui nous séparaient. Si je ne pouvais, sans ridicule, épouser une simple fille des champs, je pourrais, sans froisser l'opinion ni étonner le monde où ma position de naissance et de fortune m'obligeait à vivre, devenir le mari de la première chanteuse de l'époque. Les exemples de mariages semblables ne sont-ils pas fréquents de nos jours, où le génie est salué comme la vraie noblesse, la vraie grandeur!

La voiture s'arrêta.

Je descendis le premier; je sonnai : un domestique parut avec des flambeaux.

— Précédez votre maîtresse à son appartement, lui dis-je.

Benjamine me regardait d'un air étonné. Je lui présentai la main; elle me suivit machinalement. Au haut de l'escalier, une jeune fille vint saluer Benjamine et ouvrit une porte à deux battants.

— Où suis-je? demanda Benvenuta stupéfaite.

— Madame est dans son salon, répliqua la soubrette.

— Qui êtes-vous donc?

— Antonine, la femme de chambre de madame.

Ce salon était meublé simplement; quelques meubles en chêne sculpté, des laques de Chine; quelques toiles d'après de grands maîtres; une tenture en soie blanche, rayée d'un jaune tendre; des glaces de Venise. Le principal ornement de cette pièce était un magnifique piano carré d'Érard, en bois de rose, rehaussé d'ornements en bronze, travaillés avec un soin et un goût exquis.

Benjamine, éblouie par ce luxe bourgeois, me regardait d'un air étonné qui semblait me demander :

— Est-ce un conte de fée? est-ce un rêve? Pourquoi tant de magnificences?

Je la conduisis dans une pièce contiguë au salon et que j'avais réservée pour sa chambre à coucher. Tout y était modeste : un lit de fer, des rideaux blancs, une bibliothèque en noyer remplie de livres, et un prie-Dieu.

— A la bonne heure! voilà qui me convient mieux! s'écria-t-elle avec joie.

— Benjamine, lui dis-je lorsque nous fûmes seuls, es-tu contente du nid que je t'ai choisi?

— Médiocrement, monseigneur; ma maison ressemble fort à un palais, et me voilà élevée au rang de grande dame : j'ai des gens. Je pense que vous avez voulu rire et vous amuser de la

figure que je ferais au milieu de toutes ces choses nouvelles à mes yeux.

— Tu n'as pas encore tout vu.

— Quoi donc encore?

Je sonnai.

Antonine se présenta.

— Dis à Marguerite que nous attendons le souper.

Antonine sortit.

— Qu'est-ce que Marguerite?

— La cuisinière de madame, répondis-je en souriant.

— J'espère qu'après que nous aurons soupé, vous me conduirez enfin à la chambre que vous m'avez choisie dans quelque rue bien déserte et dans quelque maison d'humble apparence.

— Je te répète que tu es ici chez toi. A table; j'avoue que l'air de la nuit m'a creusé l'estomac.

Elle jeta des yeux indifférents sur l'acajou prodigué dans la salle à manger; mais le service, quoique simplement en vermeil, alarma de nouveau son puritanisme; il fallut une grande discussion pour l'amener à en faire usage.

Benjamine mangea peu; elle fut sérieuse et pensive.

Vers trois heures du matin, je lui demandai la permission de me retirer.

— Je vous reverrai bientôt, n'est-ce pas, mon Édouard? Je vous attendrai toujours, lorsque

vous me quitterez. D'ailleurs, vous êtes ici le maître.

— Tu es ici dans ton empire: commande, ordonne à ta fantaisie; je ne suis qu'un de tes sujets : à moi donc de recevoir ta loi.

Je me disposais à la quitter; elle me retint.

— Édouard, j'aurai demain bien des questions à vous faire, bien des problèmes à vous poser, dont vous me devez la solution : venez de bonne heure.

— J'ai moi-même plusieurs instructions à te donner; j'ai un peu à façonner ton inexpérience. Te voilà désormais transportée sur un terrain qui t'est totalement étranger; il importera, pour ne pas tomber dans les fondrières dont il est parsemé, d'y marcher à l'aide d'un balancier dont je t'apprendrai l'usage. Tu commences une vie toute nouvelle. Il faut que je dirige tes premiers pas, que je guide tes premières pensées, tes premiers gestes. Mes conseils te seront très-utiles dans l'existence où tu te trouves maintenant engagée. Il s'agit de vivre au milieu d'une grande ville, où il y a beaucoup d'oisifs, beaucoup de méchants; où tout se cherche, tout se découvre, tout s'apprend. Tout ce qui est nouveau frappe les regards. La position où tu es maintenant est exceptionnelle; il ne faut pas qu'elle le paraisse. Pour cela, tu devras marcher le front haut, t'appuyer sur ta conscience, avoir le sentiment de tes forces, de ta dignité, ne pas

chanceler, ne pas hésiter. Présente-toi avec fermeté : on admire la vigueur, la netteté dans la conduite; on jette au contraire la raillerie et le dédain à l'indécision, à la faiblesse. Tu sauras bientôt qu'il est plus facile de conserver sa fierté dans la solitude des champs qu'au milieu d'une cité populeuse. Enfin, pénètre-toi du rôle que tu as à jouer à l'avenir, et sache fouler les épines du présent sans te blesser. Lorsque ta personne sera bien appréciée, ton esprit, ton cœur bien jugés, l'opinion publique t'appartiendra et te sera un aide, un appui. Elle marchera avec toi, mais elle sera longue à te venir. On t'analysera d'abord, on te critiquera, on te dévorera; reste digne de toi, même sous les coups de l'envie et de la médisance, même devant les lâchetés de la calomnie.

— Merci de vos paroles, ami, merci de votre confiance.

— A midi ton maître de chant se présentera; il se mettra à tes ordres. Vous prendrez ensemble les dispositions que vous jugerez les plus convenables. Si cette première journée te semble longue, fouille dans la bibliothèque, tu y trouveras des chefs-d'œuvre : poëtes, savants, historiens; cette compagnie te plaira.

— Oh! que j'aurai à faire pour me rendre digne de vos soins, mon cher seigneur!

— Aime-moi toujours, et c'est moi qui te devrai de la reconnaissance.

DEUXIÈME PARTIE

LA PRIMA DONNA

I

Benjamine accepta franchement, sans arrière-pensée, la situation exceptionnelle où l'entraînaient des circonstances qu'elle n'avait ni provoquées ni désirées, mais en présence desquelles son esprit ferme et décidé ne devait pas reculer. Elle raya donc le passé de sa mémoire, ne vit que le présent, et ne se soucia plus que de l'avenir. L'enthousiasme avec lequel elle s'adonna à ses études musicales lui permit de faire des progrès rapides, et la conduisit en peu de temps à des résultats réellement prodigieux. Le travail intellectuel, quoique nouveau pour la jeune fille

dans l'application qu'elle en faisait alors, la trouva cependant sans ennui, sans fatigue, sans découragement. Son esprit vraiment supérieur voulait arriver en dépit de tous les obstacles au but éloigné et pénible que je lui avais posé. Elle marchait donc en avant, impassible et brisant tous les obstacles. L'art immense qu'elle étudiait avec cette ardeur soutenue et persévérante, et dont les difficultés et les complications fléchissaient devant les vivacités de son intelligence, ne l'absorbait pas tellement, qu'elle ne ménageât encore de longues heures pour la lecture des poëtes, la méditation des savants, des philosophes et des historiens.

En musique, elle n'avait pas d'opinions exclusives; seulement ses préférences étaient pour les œuvres des maîtres italiens; et parmi ceux-ci, elle distinguait surtout Bellini. Elle aimait les tendresses de son inspiration, sa mélancolie, l'infini, le vague de ses motifs. Elle pensait que la musique ne doit pas être trop emprisonnée dans un cadre donné, et que ses chants sont faits pour retentir dans l'âme comme les mélodies du rossignol au milieu de l'atmosphère. Si elle est trop précise, trop imitative, elle est moins sympathique, et, au lieu de s'adresser à tous, elle n'est plus comprise et appréciée que par un petit nombre : son but est manqué.

Elle reculait de jour en jour ses débuts, voulant ne paraître sur la scène que bien sûre de sa

méthode, de ses moyens et de ses forces. Elle aimait son art comme un saint aime son Dieu : c'était pour elle un sacerdoce dont elle ne voulait revêtir les habits qu'au moment où elle se sentirait tout à fait digne d'en remplir les fonctions.

Je ne cessais de la voir assidûment. A mon amour pour elle était venu se joindre un sentiment d'orgueil que je jugeais légitime en considérant ce que j'avais fait de Benjamine, et de quelle gloire j'allais doter mon pays. En elle, je voyais un peu mon œuvre. Elle se plaisait, du reste, à me faire hommage de ses progrès, de sa transformation. Pour moi, elle voulait toujours rester l'humble et modeste fille de la Brianza, la fermière du Belvédère. Nos relations étaient demeurées aussi pures, aussi chastes, aussi craintives qu'à la première heure où l'amour avait illuminé son âme et transfiguré la mienne. Les grâces, la poésie, les prestiges divins qui s'exhalaient de tout son être avaient jusque-là satisfait mon cœur, et refoulé ou éteint mes désirs.

II

Benjamine, cédant à mes conseils, avait acheté une maison de campagne à Legnano, sur la rive gauche de l'Olone, près de la route de Milan au

lac Majeur. Elle y passait l'été, et se plaisait à embellir les jardins et les vignes qui l'entouraient. J'allais lui faire de fréquentes visites; j'avais abandonné sans regret, comme vous le pensez bien, mon ami, les collines de la Brianza pour les rives de l'Olone et les plaines de Legnano. Nous passions des nuits délicieuses à courir les champs, à contempler les étoiles, à admirer la nature parfois recueillie, mais dont la vigilance et l'activité ne s'arrêtent jamais.

Nous étions alors en 1846.

Une nuit du mois de juin j'étais avec Benjamine dans ses jardins.

L'air, chargé de senteurs enivrantes, nous enveloppait de sa chaude haleine. A certaines heures de l'été, et sous certaines influences, il se dégage des êtres, comme des végétaux, de subtiles effluves qui agissent sur les organes de diverses manières, et selon les dispositions du moment. Ce sont parfois des sensations pénibles qui en résultent; ce sont aussi des excitations puissantes qu'ils provoquent. Autour de moi, sous mes pas, au-dessus de ma tête, la nature aimait et chantait ses amours; la vie, partout active, produisait partout la vie. Aussi, lorsque la Benjamine me parlait, il me semblait voir des étincelles jaillir de sa bouche; je chancelais comme si j'eusse été ivre, et mes yeux se fixaient avec avidité sur la jeune fille, comme ceux d'un homme altéré sur une eau limpide et pure. Des voix bourdonnaient

à mes oreilles des refrains étranges ; mon imagination, ordinairement froide et retenue, évoquait les fêtes que le paganisme offrait aux sens à ses jours de délire. Je me trouvais à l'un de ces moments terribles où le sang, trop riche et trop ardent, charrie des traînées de phosphore qui peuvent prendre feu sous un regard, sous le plus léger attouchement. L'âme est saisie, à ces moments de fougue insensée, d'un trouble mystérieux qui altère sa sérénité accoutumée, et l'organisme tout entier devient la proie d'une surexcitation dangereuse. C'est l'instant des délices suprêmes, mais aussi des grands crimes et des dérangements cérébraux, si la passion qui flamboie dans les artères ne trouve pas une satisfaction complète ou un dérivatif nécessaire.

Je subissais l'influence de cette belle nuit de fête, de rayonnement, d'harmonie dans les forces productives et fécondantes de la nature ; une soif ardente de plaisirs me brûlait.

Jusqu'alors j'avais contemplé la Benjamine avec respect, avec timidité même ; tout en elle était si élevé, si idéal, si pur, si naïf ; il y avait tant d'abandon et de confiance d'elle à moi, que j'eusse craint de la froisser en lui laissant entrevoir, même de loin, le désir d'une fantaisie entachée de matérialité. Je m'observais en toute chose pour lui épargner une offense, une douleur. A ce point de vue, je la jugeais vulgairement ; je la considérais comme une jeune fille un

peu farouche, fière de sa pudeur, veillant sur sa chasteté avec le soin sévère d'une méthodiste anglaise, s'alarmant et se blessant d'un regard, d'une parole, d'une intention. Que je connaissais mal encore l'étrange jeune fille!

Un ruisseau serpentait dans les bosquets d'orangers, sur un fond de sable semé de paillettes d'or. Le long des rives gazonnées fleurissaient de belles plantes aquatiques.

Appuyé à un arbre, les bras croisés, je contemplais la Benjamine, à demi couchée sur la berge. Elle était vêtue de l'antique costume grec, qu'elle affectionnait pour sa simplicité et son naturel. Cette nuit-là, elle portait une longue tunique dorienne, qu'une ceinture relevait sur les hanches; elle avait jeté par-dessus un péplum en soie blanche d'Alep, sans manches, et retenu sur les épaules par deux agrafes en bronze d'un merveilleux travail, provenant des fouilles d'Herculanum. Ce vêtement, léger et gracieux, bordé de franges d'argent, tombait jusqu'aux genoux en formant une chute de plis harmonieux et abondants. La blancheur et l'élégance de ses pieds brillaient à travers les réseaux d'or et de pourpre de ses sandales. Quant à sa coiffure, elle rappelait celle de la Vénus du Capitole; ses cheveux, noués sur le devant du front, retombaient en tresses derrière la tête, et venaient jouer avec les perles orientales qui formaient son collier. De ses mains de reine, elle effeuillait de jolies

scilles campanulées aux fleurs d'azur; sa tête, ornée d'une couronne de roses, reposait au milieu de plusieurs touffes de nigelles et de tubéreuses; elle avait les yeux fixés à la voûte étoilée.

Je m'agenouillai à ses côtés, j'inclinai ma tête sur la sienne; son cœur frappait des pulsations irrégulières. J'en entendais distinctement le bruit dans le calme profond qui nous entourait. Ses lèvres entr'ouvertes laissaient apparaître ses petites dents, d'un émail éclatant et d'une ordonnance admirable : on eût dit deux lignes d'écume déposées par les caprices de la vague sur un banc de corail; elle avait la joue pâle comme aux grandes heures de passion où la nature se révèle dans toute sa puissance. A voir ses narines dilatées outre mesure, agitées d'un frisson fébrile, on devinait qu'elle se repaissait avec transport des mille senteurs dont l'atmosphère était surchargée. Je la crus sous l'empire des splendeurs de la création, et aspirant à toutes les joies de l'amour. J'approchai mes lèvres altérées des siennes; tout son être frémit et s'agita comme une fleur au moment mystérieux où elle reçoit la poussière fécondante des étamines. Interdite un moment, elle se leva, légère comme le daim au bruit inaccoutumé qui trouble les profondeurs de la forêt.

Elle s'éloigna de quelques pas, et se retira tout effrayée sous l'ombre épaisse d'un saphora.

— Ah! mon cher seigneur, fit-elle, prenez garde... Que voulez-vous donc?

— Ce que je veux! m'écriai-je, emporté par un immense désir de la posséder, ce que je veux?... C'est toi, c'est confondre ma vie avec la tienne, c'est mourir sous tes baisers, c'est le bonheur, enfin!...

Je la vis pâlir et s'émouvoir sous mes regards embrasés; puis, me retenant du geste, elle dit d'une voix qu'elle s'efforça de rendre calme et froide :

— Le bonheur, hélas! vous le comprenez ainsi?

— Oui, lui dis-je, en brûlant ses bras et ses épaules de mes lèvres ardentes.

— Quant à moi, répondit-elle, je le place ailleurs...

— Où donc? interrompis-je avec un mouvement d'impatience nerveuse que je ne pus réprimer, et dont elle n'eut pas l'air de s'apercevoir.

— Dans le devoir accompli avec un courage indomptable, avec une conscience que rien ne séduit; dans le culte de la plus sévère et de la plus indépendante justice, dans le triomphe des idées profitables à l'humanité, dans l'amour inébranlable de la liberté et de la dignité humaine, dans le dévouement à la cause sociale, et jusque dans le martyre.

— Mais, Benjamine, m'écriai-je vivement, tu ne me refuseras pas qu'il n'y ait des aspira-

tions moins transcendantes, et très-impérieuses néanmoins, dont la réalisation nous jette dans des extases au delà desquelles le plus grand nombre ne voit et ne désire rien.

— Vous avez peut-être raison, répondit Benvenuta après quelques minutes de silence.

Puis, appuyant ses mains à mon épaule :

— Marchons un peu, dit-elle, j'étouffe.

Il y avait, dans l'endroit le plus touffu et le plus recueilli de ses vergers, une charmante retraite où elle venait étudier, lire et méditer. Une magnifique porte, bâtie à peu près dans le goût du style ogival tertiaire, y donnait accès. Un fronton pyramidal, dont les courbes élégantes étaient ornées de guirlandes de feuilles et de fleurs exotiques, s'élançait en flamboyant au-dessus de la principale arcade. Sur le piédestal du sommet resplendissait un admirable buste en marbre de Carare, représentant le célèbre philosophe d'Amsterdam, Bénédict Spinosa, dont elle estimait le caractère à l'égal de la doctrine.

Nous entrâmes dans le sanctuaire.

Le long des parvis, il y avait des siéges recouverts de peaux d'antilopes, comme dans l'asrama d'un anachorète hindou.

Benjamine me fit asseoir sur l'un d'eux, puis elle s'approcha de sa harpe :

— Je veux vous chanter ce que j'ai appris ce matin, si toutefois vous pensez y trouver quelque intérêt.

— Qu'est-ce donc ?

— Une chose toute simple, mais gracieuse, fraîche, mélodieuse, embaumée comme la première fleur du printemps, limpide, pure et charmante comme la première émotion d'une âme dans sa quinzième année : la cavatine d'Elena, sur le lac.

— Du Rossini : *la Donna del Lago* ; c'est une œuvre chérie, vivante, émue. Il aimait, quand il l'a composée ! Chante, chère enfant : l'amour interprétant l'amour, voilà un spectacle ravissant auquel je te remercie de m'avoir convié.

Elle se pencha sur sa harpe, et, à la suite d'un prélude brillant, elle attaqua d'une voix sûre cette délicieuse cavatine, qui ouvre la seconde scène du premier acte de *la Donna del Lago* :

Oh mattutini albori !
Vi ha preceduti amor ;

Elle la rendit avec un brio, une émotion, une grâce à émouvoir l'homme le plus froid. Les notes sortaient de son gosier avec une aisance, une richesse d'intonation véritablement merveilleuses. Sa méthode claire, son intelligence des moindres nuances, l'étendue, le moelleux, l'ampleur de sa voix produisaient des effets inattendus ; je l'écoutais le cœur et l'esprit en extase.

Lorsqu'elle eut fini, je l'attirai dans mes bras, et je la couvris de baisers auxquels elle s'abandonna, mais sans y répondre.

— Je suis à vous tout entière, vous le savez,

murmura-t-elle d'une voix caressante; seulement, je vous en supplie, mon cher bien-aimé, gardez-vous de perdre vos illusions; prolongez-les autant que possible, car en elles résident les vraies joies de ce monde. Quand vous n'aurez plus rien à ambitionner de mon être, la satiété vous prendra de moi, et peut-être l'ennui de la vie vous saisira-t-il en même temps. De quelque séduisant prestige qu'il plaise à votre imagination de m'entourer, je ne suis qu'une femme, et, comme telle, je ne puis vous donner physiquement que ce que vous pouvez obtenir d'une courtisane quelconque. Sous ce rapport, la vertu et la débauche se ressemblent de point en point. Les sensations physiques sont vives ou émoussées, selon que l'imagination leur vient en aide ou n'y entre pour rien.

Je voulus l'interrompre, mais elle, plaçant une de ses mains sur ma bouche, continua ainsi le développement d'une idée qui lui était favorite et qu'elle tenait beaucoup à me voir partager :

— Le christianisme, en tant que philosophie morale, a eu cela d'admirable, qu'il a dématérialisé l'amour; il l'a épuré, il l'a élevé à la hauteur d'un sentiment. C'est un progrès magnifique sur les peuples anciens, qui ne connaissaient et ne recherchaient que la sensualité grossière. Pour eux, en effet, le corps seul, l'organisme extérieur avait des fêtes. Vénus, sous toutes les formes et sous tous les costumes, était

la divinité qui recevait le plus d'encens et de sacrifices. Ils n'étaient pas initiés à la sainte communion des âmes. S'ils ont connu la volupté, ils ont, jusqu'à l'époque des empereurs convertis à la foi nouvelle, ignoré la passion et la poésie qui en émanent.

Je prêtais plus d'attention à la figure de Benjamine, qui rayonnait alors d'une beauté splendide et provocante, qu'aux arguments qu'elle amoncelait pour soutenir sa thèse.

— Il me semble, répliquai-je, que l'amour, si grand qu'il soit, est incomplet si le corps n'y a pas la juste part qui lui est due.

Elle se dégagea de mes bras par un mouvement d'une grâce enfantine, puis, après m'avoir considéré d'un regard investigateur, elle répondit :

— Vous désirez ardemment, à l'heure où nous sommes, que de votre amie dévouée je devienne votre maîtresse soumise?

— Ardemment.

— Eh bien, reprit-elle avec quelque émotion dans la voix; écoutez bien mes dernières paroles; si elles ne vous ramènent pas à vous-même, je deviendrai votre esclave et je me ferai une loi de vos désirs. Et puis, ajouta-t-elle tristement, lorsque vous aurez changé votre passion, si belle, si vraie jusque-là, contre une heure d'oubli, qui vous laissera mécontent et qui sera suivie de repentir, je tomberai à vos genoux pour vous demander pardon de ne pas vous avoir résisté;

je solliciterai humblement la permission de déposer un dernier baiser sur votre front; je vous serrerai la main comme à un ami bien cher... ensuite, je reprendrai mes habits de montagnarde et je vous dirai adieu pour toujours.

— Quelles paroles insensées me débites-tu là? m'écriai-je épouvanté; où irais-tu?

— A la Brianza.

— Chez ton père?

— Oui.

— Que lui dirais-tu pour motiver ton retour?

— La vérité.

— Qu'en résulterait-il pour toi?

— La mort.

— Et voilà pourquoi tu retournerais là-bas?

— Tout simplement.

— Allons, tu veux rire.

— Non, je vous jure.

— Et tes débuts?

— Serais-je encore digne de l'art? Le croyez-vous?

— Certes.

— Je suis d'opinion contraire, répondit-elle. L'art est aussi une religion qui a ses dogmes; chassez les vestales du temple, et le feu sacré s'éteindra bientôt ou ne jettera plus que des flammes ternes et sans chaleur... Et puis, ajouta-t-elle d'une voix grave et lente, céder à l'ivresse des sens en dehors de l'union consacrée par les

lois civiles ou religieuses m'est toujours apparu comme un crime.

— Comme un crime!... Y penses-tu? Que serait donc l'amour?

— Oui, comme un crime, continua-t-elle sans s'arrêter à mon observation, puisque c'est la violation d'un devoir social plus encore qu'un acte de lâche faiblesse.

Elle resta un instant silencieuse, les yeux dans les miens, dans une contemplation troublée et émue.

— Il y a, je le sais, reprit-elle, des heures enchantées où la nature verse sur le corps qui frémit et palpite ses langueurs et ses enivrements. Il est des minutes terribles et fatales, où l'immolation complète de soi deviendrait possible, où toute résistance serait vaine, où l'on tomberait altérée de plaisirs, éperdue de sensualité, dans les bras qui vous sollicitent et qui s'ouvrent pour vous recevoir.

— Eh bien? murmurai-je en l'étreignant.

Elle se dégagea lentement, et, après avoir essuyé les sueurs brûlantes qui lui venaient aux tempes et les moiteurs voluptueuses qui perlaient entre ses doigts, elle dit d'un ton ferme et résolu :

— Eh bien, alors, il resterait le suicide.

— Y penses-tu ? m'écriai-je épouvanté.

— J'admets le suicide dans ce cas seulement, répondit-elle avec conviction.

— Pourquoi cela ?

— La loi est l'ennemie du bâtard ; si la loi a raison, mieux vaut mourir que de mettre au monde un être voué, dès les premières heures de sa vie, à mille tortures, à des souffrances qu'aucune compensation ne viendra jamais atténuer.

— Et si la loi a tort ?

— La loi existe, répondit-elle simplement.

L'émotion avec laquelle elle prononça ces derniers mots me gagna ; je sentis ma poitrine se gonfler, et des larmes tombèrent sur mes joues. Je la voyais prête au sacrifice, mais prête aussi à l'expiation.

Je baissai les yeux et je gardai le silence.

Elle vit sa cause gagnée.

— Et maintenant, que voulez-vous de moi ? mon âme ou mon corps ?

— Ton âme, répondis-je avec enthousiasme.

Elle m'entoura de ses bras et s'écria :

— Mille fois merci, noble ami, tu me rends heureuse d'un bonheur ineffable. Il est des joies séraphiques auprès desquelles toutes les félicités qui nous viennent de la terre sont froides et surtout bien incomplètes. Nous sommes dans un temps de féroce égoïsme auquel il serait méritoire d'opposer une barrière. A cette époque sombre et décourageante, où les tendances de la vie, de l'art, des sciences, de la philosophie sont toutes au positivisme le plus grossier, au réalisme le plus bestial, au matérialisme le plus

abrutissant; il importe, avant toute chose, de fêter l'âme, c'est-à-dire la poésie, le sentiment, l'inspiration; de lui élever un temple immense, de lui chercher des prêtres, de lui réunir des fidèles, de l'entourer de tant d'éclat, d'hymnes, de myrrhe et d'encens, que les hommes en reconnaissant de nouveau la sublimité, la vérité, en adorent la grandeur et la sainteté. Si on laisse monter la vague de ce nouvel Océan, qui roule dans son sein des amas d'argile et des débris immondes, trois fois malheur! tout sera submergé de ce qui aurait dû vivre éternellement dans le respect des enfants des hommes: la génération actuelle mourra étouffée dans la vase. Le temps est venu, je vous l'assure, de protester contre l'athéisme des idées, contre le culte de la matière, contre l'apothéose des instincts grossiers.

III

Benjamine débuta à la *Scala* dans l'hiver de 1846. Elle choisit la *Norma*, de Vincenzo Bellini, son auteur préféré.

Son succès fut un succès d'enthousiasme. Chacun se regardait surpris, émerveillé, ravi. Cette jeune fille superbe, qui alliait une voix

d'une étendue, d'une suavité, d'une sonorité inaccoutumées à un talent profond, à une méthode habile et sûre, apparaissait comme la muse du chant, comme une radieuse et splendide personnification de la musique. Ce ne furent pas seulement des bravos qui l'acclamèrent, mais des cris, des trépignements, des larmes, des élans de bonheur, des transports d'amour. De longtemps on n'avait vu chez nous tant de beauté, d'inspiration, d'émotion, tant d'âme et d'intelligence dans une cantatrice. Elle rayonnait sur la scène de tous les feux du génie, de tous les éclats d'une nature supérieure.

Il y eut certains passages où elle atteignit au sublime de la passion. Ainsi, à la première scène du deuxième acte, dans ce terrible monologue, que Bomani, l'auteur du libretto, a su empreindre d'une large et belle poésie; lorsque la Norma veut tuer ses deux fils pour les soustraire à la honte, au despotisme d'une marâtre, et aussi afin d'empoisonner la vie de l'ingrat Pollion, leur père, et de lui faire ressentir le remords du trépas de ses enfants jusque dans les bras de sa nouvelle amante : après bien des combats intérieurs, après de pénibles hésitations, on la voit s'avancer, pâle, les cheveux en désordre, le poignard à la main, prête à immoler ses fils dans leur sommeil. Soudain, elle est saisie d'horreur, et, revenant tout entière au sentiment maternel, elle s'écrie :

Ah! no... son figli miei...! miei figli...

L'effet fut si vrai, si puissant; il y eut tant de naturel, tant d'entrailles dans le jeu de la prêtresse, que la salle, haletante, oppressée jusque-là, éclata en sanglots mêlés de sourires, battit des mains, jeta des fleurs, se leva, saisie de respect et d'admiration, et témoigna une sympathie idôlâtre pour l'artiste dont la carrière s'ouvrait avec tant de gloire et d'éclat.

La pièce s'acheva dans un silence religieux, et on trouva, ce soir-là, dans l'œuvre du compositeur sicilien, des beautés nouvelles, des grâces jusqu'alors cachées, des richesses et des charmes dont les plus fins connaisseurs n'avaient jamais soupçonné l'existence.

Ce fut un triomphe égal, une intelligence pareille, un génie semblable pour toutes les œuvres interprétées par la nouvelle prima donna.

Elle ne consentait à paraître dans un rôle, même le plus simple, le plus facile, le plus élémentaire, qu'après s'y être longuement, consciencieusement préparée. Elle l'étudiait sous toutes ses formes; voulait en saisir les secrets, les nuances, les intentions; c'était un joyau qu'elle taillait à facettes et enchâssait dans l'or le plus pur. Elle voulait qu'il brillât de tous ses feux et qu'aucun ne restât dans l'ombre.

Benjamine devint bientôt une reine; elle eut une cour, et fut contrainte de laisser l'humble maison où je l'avais installée de mon mieux et selon ses goûts pour acheter un palais dans la

rue de Borgo Nuovo. Chaque fois qu'elle jouait, le théâtre de la Scala était entièrement éclairé aux bougies. Cette *illuminazione a giorno* ne se pratique ordinairement qu'à certaines grandes solennités; les Milanais, enthousiasmés pour leur cantatrice, considéraient comme une solennité à nulle autre pareille les soirées, ardemment désirées, où elle venait emplir la Scala d'harmonie, d'émotion, de beauté et de jeunesse.

Les compositeurs les plus renommés travaillèrent pour elle, la sollicitèrent de jouer leurs œuvres, lui demandèrent des conseils, des inspirations.

Dès lors son existence fut celle d'une actrice chérie, admirée. Malgré son amour de l'ombre, du calme et du recueillement, elle fut contrainte de vivre au grand jour, parmi la foule; d'étendre ses relations. Elle eut bientôt des amis nombreux et sincères, des adorateurs fanatiques, des ennemis, des jaloux, des envieux. La tête ne lui tourna pas au milieu de ses grandeurs. Elle sut demeurer simple, bonne et humble avec ses intimes, pour lesquels elle avait exclusivement réservé deux ou trois jours par semaine. Je puis dire alors que Benjamine parcourut les plus belles années de sa vie terrestre. Envisageant l'art d'un point de vue élevé, elle avait la conviction intime de le faire servir, non-seulement à la jouissance de la foule, mais encore à son bien-être, à son perfectionnement.

— Les émotions, pensait-elle, qui viennent des belles œuvres, ne peuvent être que bonnes et profitables.

Quant à moi, j'avais atteint mon but, et je marchais dans la gloire de Benjamine comme dans un rayon de soleil; j'en étais illuminé. Tous les hommes sont plus ou moins vains et égoïstes. Je m'attribuais donc la meilleure part des triomphes de mon amie; elle, noble et exempte d'orgueil, me faisait hommage de toutes ses couronnes. Jamais je ne la vis si belle, si inspirée; jamais je n'éprouvai tant d'amour, de respect, de vénération, d'idolâtrie pour elle. Oh! j'étais heureux!... Hélas! quand la félicité humaine est arrivée à ce degré de puissance, elle ne peut plus croître, et, comme l'immuabilité n'est pas son essence, elle languit bientôt et meurt.

IV

Mon père avait renoué des relations de tendre amitié avec un de ses parents, le vieux prince de Nostende, veuf depuis longtemps, et qui, par affection pour ses enfants, n'avait pas voulu se remarier. C'était un bonhomme dans toute la force du mot : obligeant, charitable, mais d'une faiblesse déplorable.

Son fils, Julien de Nostende, avait étrangement abusé de la débonnaireté paternelle ; obéissant à tous ses caprices, caressant ses moindres fantaisies, se livrant à tous les plaisirs, il avait appliqué la liberté d'action et de pensée que lui laissait son père, à la satisfaction pleine et entière de ses instincts sensuels et épicuriens. Comme don Juan, il consentait parfois à écouter avec patience les sages et verbeuses réprimandes de la vieillesse, mais il ne se rappelait pas avoir jamais obéi à une seule. Du reste, son père, qui appartenait à la secte sceptique et frivole des philosophes du dernier siècle, riait volontiers des folies de Julien et disait en les lui entendant raconter :

— Parbleu, voilà un bon tour! Ah! mon gaillard!...

Il mourut deux ans après le retour en Lombardie du général Castelmonte, et le nomma tuteur de sa fille Alice qui entrait à peine dans son dixième printemps. C'était une charmante et mignonne enfant, pleine d'esprit, de malice et d'espièglerie. Mon père s'y attacha et veilla sur elle avec un soin tout particulier. L'enfant le paya de sa tendresse par une affection que les années fortifièrent.

A quinze ans, la signorina Alice sortit du couvent, où elle avait reçu une éducation brillante, mais basée sur des principes assez mal définis. C'était à l'époque des débuts de Benjamine

qu'Alice fit son apparition dans la haute société milanaise. Elle y fit sensation et y obtint des succès qui flattèrent son amour-propre. Elle manifesta dès lors un goût prononcé pour les plaisirs du monde, pour ses fêtes, ses élégances, ses triomphes et ses futilités.

Mon père essaya d'abord de diriger les caprices de sa charmante pupille; mais il finit bientôt par les subir.

Julien, qui idolâtrait sa sœur, la laissait entièrement libre de ses actions, et se fût reproché de la contrarier jamais, de lui causer la moindre mauvaise humeur.

Le général, comme je viens de vous le dire, s'était pris de la plus belle affection pour sa pupille, aussi avait-il résolu, dès son entrée dans le monde, de me la présenter comme une jeune fille accomplie dont un galant homme devrait être fier de devenir l'époux. Il désirait me marier avec Alice pour mille raisons; cette idée le réjouissait. Un jour, il s'était ouvert de ce projet à Julien, qui lui avait répondu insoucieusement :

— Hé! que diable! mon cher général, j'approuve fort votre idée; mais c'est Alice que cela regarde; dites à Édouard de se faire aimer; s'il est aimé, je serai enchanté de l'avoir pour beau-frère; c'est un bon garçon, quoiqu'il soit d'une crasse ignorance en hippiatrique; il est juste d'avouer qu'en revanche c'est un beau discoureur; on ne peut avoir tous les

dons; il y a une chanson sur cet air-là, je crois.

— Alors, vous m'autorisez à parler de mon projet à votre sœur?

— Hé, oui! que diable! est-ce que votre famille ne vaut pas la nôtre! Allez votre train, général, ouvrez la brèche et qu'Édouard l'escalade s'il peut ou s'il veut.

Alice, tout enivrée de sa liberté, des adorations qui l'entouraient, des hommages plus ou moins intéressés qui la saluaient, avait demandé deux ans pour réfléchir à la proposition du général.

— Mon cher tuteur, nous reparlerons de cela dans deux ans, lui avait-elle répondu; jusque-là ne m'en ouvre pas la bouche... ou je me sauve chez les Patagons. J'admets Édouard à ma cour. Recommande-lui de m'envoyer des bouquets et de m'adresser des vers. Si, ce terme écoulé, je suis lasse de la vie que je mène, et embarrassée de ma liberté et si... mais c'est un chapitre qui ne te regarde pas. Alors, en admettant que monsieur ton fils veuille bien m'accepter pour son humble servante, je pourrai peut-être dire oui; car je t'aime, toi, mon vieux mentor, et je veux par quelque sacrifice te prouver mon affection, ajouta-t-elle en riant.

Ce ne fut qu'après avoir ainsi reconnu le terrain que le général démasqua ses projets. D'abord, j'en demeurai atterré; puis, en voyant leur réalisation remise à long terme, je me rassurai, comptant sur les éventualités de l'avenir pour

modifier ou démolir de fond en comble les plans de mon père. D'ailleurs, je me figurais Alice trop fière et trop heureuse de sa liberté pour consentir facilement à m'en faire l'immolation. Il me semblait découvrir en elle une antipathie marquée pour les liens conjugaux, et je m'en applaudissais.

J'eus l'air d'abonder dans le sens des idées paternelles, et je devins l'un des intimes du cercle de mademoiselle de Nostende. Nous vivions ensemble dans les meilleures formes, sans échanger jamais un mot de galanterie, ni rien qui eût trait à l'avenir. Nous semblions nous être dit mutuellement *in petto* :

— Le temps arrangera ou dérangera nos affaires. Laissons-le agir, et ne nous occupons, quant à présent, que de choses agréables ou indifférentes.

J'avoue que je me plaisais à sa conversation, vive, hardie, pétulante, originale, parfois bizarre, mais toujours séduisante. Elle savait qu'elle avait de l'esprit, s'efforçait surtout de captiver par là, et y réussissait.

Tels furent les soins, les soucis et les joies qui m'occupèrent jusqu'à l'hiver de 1847.

Vers ce temps-là arrivèrent deux événements qui eurent pour moi des conséquences capitales.

Le premier se passa entre le prince Julien et la Benvenuta, et s'il ne détermina pas le second, du moins il l'activa très-puissamment.

Le prince pouvait avoir, à cette époque, de trente à trente-cinq ans. Il était cassé, usé, flétri comme un sexagénaire. Tout ce qu'il y avait de frais et d'encore jeune dans sa personne était factice. Ainsi, quand il riait, il montrait des dents blanches, bien ordonnées, dont la pose faisait honneur au premier dentiste de la ville. Ses joues vermeilles décelaient la main habile de son valet de chambre, très-versé dans l'art de se servir des poudres et des couleurs. Les tresses ondoyantes de son épaisse chevelure venaient en droite ligne de Paris. Un corset à lames d'acier contenait les déviations de sa colonne vertébrale et égalisait autant que possible les inégalités de ses épaules voûtées par les excès. L'esprit même dont il faisait parade n'était pas le sien. Un jeune écrivain de talent, que la misère réduisait aux abois, était chargé de lui remplir tous les matins la cervelle de bons ou de mauvais mots, de phrases toutes préparées sur les sujets de conversation alors à la mode, de reparties fines et spontanées sur les questions prétendues sérieuses qui s'agitaient dans le grand monde, qu'il fréquentait assidûment, et dont il était l'une des lumières et l'un des oracles les mieux écoutés. Du reste, il possédait une fortune immense, et la gloire de ses aïeux était couchée dans l'histoire. Il donnait des fêtes somptueuses, recevait largement, dépensait sans compter et se conduisait enfin comme un vrai grand seigneur du temps

où il y en avait. Il protégeait les arts, les chevaux et les femmes qu'il jugeait jolies et qui voulaient être aimables. Son intendant avait reçu ordre de ne pas lui faire d'économies. Son opinion était que, lorsqu'on a reçu des destins propices, une fortune considérable, il faut s'en contenter et savoir s'en servir. Je dois dire, pour être sincère, qu'il s'en servait beaucoup, mais exclusivement pour son usage particulier. Quant à faire des bonnes œuvres officielles, il ne s'y refusait pas. Cela constituait une des charges de son rang. Il avait quelques pauvres qui pouvaient se passer de lui, mais ils étaient en évidence, et il les secourait pour cette raison. Plusieurs sociétés de secours plus ou moins mutuels, plusieurs congrégations plus ou moins charitables recevaient son patronage et sa direction. Un *impresario* dans l'embarras, pourvu qu'il eût un escadron volant, jeune, gracieux, éveillé, trouvait toujours dans sa bourse des avances qui lui permettaient de franchir sans obstacle une saison malheureuse. Enfin Son Excellence était bien posée dans le monde, considérée selon des mérites qui lui coûtaient peu de toute manière, ne commettant que des écarts sans gravité, fuyant l'esclandre, se débauchant sans tapage et ne faisant tort en aucune façon à son crédit, à sa bonne réputation, à sa dignité. Tout se permettre, mais en sauvant les apparences, constituait une règle de conduite dont il ne s'écartait ja-

mais. De sorte qu'il restait propre à tous les emplois dans le cas où il deviendrait ambitieux sur ses vieux jours.

Il avait arrangé sa vie avec un flegme britannique. Naturellement indolent comme les hommes Nord, dont il avait du sang par sa mère, il ne recherchait pas l'action, il ne provoquait pas la lutte. Le repos lui plaisait. Cependant, à une heure donnée, on l'eût vu sur le champ de bataille, un fusil à la main, et combattant sans peur et sans tressaillement, avec la même nonchalance, le même épicurisme qu'il apportait dans sa manière d'être ordinaire.

Son cœur avait été noble et bon primitivement; mais l'orgie et la débauche l'avaient frappé dans ses fibres les plus vives et l'avaient rendu insensible. Il aimait les femmes; cependant il ne mettait ni amour, ni sensibilité dans ses relations. Il les recherchait parce qu'il croyait y trouver des distractions nouvelles. Ce qu'il réclamait d'elles, c'était la sensation physique, rien de plus. Il ignorait tout le reste. Il connaissait à fond les coulisses des principaux théâtres de la Péninsule, et était, depuis dix ans, l'hôte assidu et familier de celles de la Scala. On l'y considérait comme l'ami de la maison. Ses sourires et ses soupirs y étaient toujours les bienvenus. Les cœurs en vacance ou en disponibilité forcée pouvaient frapper à sa porte en toute confiance. Ils étaient les bien accueillis. Il n'y mettait pas de

façons, ne voulait pas qu'on jouât au fin avec lui, allait franchement au fait, présentait ses offres, et demandait un oui ou un non.

La Benjamine, après sa brillante intronisation au théâtre de la Scala, avait naturellement fixé l'attention de cet homme très-aimable, très-débauché et très-blasé. Julien s'attachait de préférence aux débutantes qu'il jugeait dignes de ses soins.

— Il se plaisait à les *déformer*, disaient en plaisantant ses amis.

— Messieurs, leur répondait-il, si vous me rendiez meilleure justice, vous jugeriez que je m'applique à diriger de mon expérience les pas toujours mal assurés d'une débutante dans la carrière difficile du chant et des amours...

Il se proposait donc d'être utile à la nouvelle prima donna.

Grand connaisseur en musique, appréciateur éclairé du jeu dramatique, il avait des aperçus qui pouvaient être utiles au début d'une carrière si vaste et si hérissée de difficultés que l'est celle d'une cantatrice. Il aborda sans façons Benvenuta et lui fit ses offres de service, d'abord à mots couverts. Il lui parla beaucoup de son art. Benjamine trouva sa conversation intéressante. Elle s'y montra soumise. Il lui demanda l'entrée de son salon; elle s'empressa de la lui accorder. Au bout d'un mois, ils étaient les meilleurs amis du monde. Benjamine était à cent lieues de

se douter des intentions ultérieures du prince.

Un jour, il les lui découvrit. Elle en rit et n'y attacha aucune importance. Le prince pensa que le moment solennel n'était pas encore venu, et il se promit d'attendre. Ils reprirent comme auparavant leur conversation esthétique sur la musique, le théâtre, la tragédie lyrique. Enfin, lorsque le prince eut récité tout son répertoire, débité toutes ses notions sur l'art, il devint plus pressant à l'endroit du but principal qu'il se proposait d'atteindre. Il s'ouvrit franchement. Il n'avait pas deviné Benjamine, et il la traitait comme il traitait d'habitude la cantatrice célèbre ou la jeune *ballerina* la plus libertine. La jeune fille le regarda un instant pour interroger ses intentions et fouiller dans son cœur.

— Ah çà! cher prince, vous voulez à toute force une maîtresse de plus dans votre harem? Vous en avez déjà à foison, à quoi ce troupeau vous sert-il?

— Parbleu! ma chère belle, il me sert à me désennuyer et à manger mes revenus. Que voulez-vous que je fasse de mon temps et de mon argent? Je prends des distractions où j'en trouve. Elles ne sont pas fréquentes aux temps ingrats où nous vivons. Nous n'avons guère, nous autres Italiens, que le jeu, les chevaux, la musique et les femmes.

— Il y aurait eu de la politesse à commencer votre nomenclature par les femmes.

— Non, du tout; j'ai mon système, et j'y tiens.

Je nomme les objets par leur rang d'importance dans l'histoire journalière des sensations agréables qu'ils me font éprouver. C'est, du reste, le code adopté dans le monde. Il n'y a plus soulèvement à cet égard-là; les femmes y répondent en nous plaçant, nous autres porte-moustachés, comme dit Homère, sur le même rang que leur petit chien de race anglaise... C'est convenu entre nous, et tout est pour le mieux.

— Est-ce possible que votre vie se passe en de pareilles futilités? reprit Benjamine.

— Comment, futilités! est-ce que vous vous placeriez dans la liste des choses futiles? Ah! plaisante que vous êtes!...

— Quoi! votre immense fortune est absorbée par les dépenses énormes qu'exige l'entretien des chevaux, du jeu, des femmes?

— Oui, parbleu! Que voulez-vous que j'en fasse? Je suis très-heureux qu'il y ait des animaux rongeurs sur la terre. S'il n'y en avait pas, j'en inventerais, comme dit M. de Voltaire. Voudriez-vous que je fusse avare? Cela ne serait pas conforme à mon rang. Il n'y a que les courtauts de boutique ou les portiers qui aient le droit d'être ladres; en fait d'argent, la noblesse n'a qu'un devoir, c'est de le dépenser largement. Ne faut-il pas qu'il rentre dans la circulation. Si on le garde en coffre-fort, il ne profite à personne. C'est un principe très-clair qui fait honneur aux économistes de l'école africaine qui l'ont trouvé, dit-on, écrit

sur une feuille de palmier conservée dans une mine de sable en exploitation dans le Sahara.

— Mais il est d'autres issues par lesquelles votre argent pourrait rentrer dans le mouvement général et utile des capitaux.

— Lesquelles ?

— Les bonnes œuvres, par exemple.

— Les bonnes œuvres ! Eh ! parbleu ! j'en fais ! J'ai fondé... des projets d'hôpitaux civils ! j'ai creusé... des plans de maisons de retraite pour les infirmes de tous les sexes ! J'y ai même annexé un projet d'écurie modèle, chauffée à la vapeur, pour les chevaux et les juments perclus des jambes. Je patronne un grand nombre de sociétés philanthropiques, dont le but principal est de nourrir les commis qu'elles emploient, et de mettre en évidence dans l'opinon publique les grands noms qui sont à la tête du conseil de surveillance. Je dirige même plusieurs congrégations qui se proposent l'extinction de la mendicité. C'est une jolie idée, que je crois tirée des œuvres d'Antoine Escobar y Mendoza, le célèbre casuiste de Valladolid, qu'un certain capucin français, nommé Pascal, attaqua très-spirituellement dans un livre qui s'appelle, je crois, *les Provinciales*. A force de mendier, les pauvres s'enrichiront; une fois enrichis, ils ne mendieront plus ; c'est net et logique comme un problème d'Euclide. Je dépense annuellement, pour faire vivre ces bonnes œuvres-là, et pour édifier...

de bons projets destinés au bonheur de l'humanité tout entière, trois ou quatre mille francs environ.

— Autant que cela? interrompit Benjamine avec un sourire moqueur.

— Vous trouvez que c'est beaucoup. Mais aussi, à ce prix, ma conscience est en repos, et si quelque malheureux meurt d'inanition, je m'en lave les mains. Quand tous mes plans seront réalisés, je veux, comme disait un empereur de la Chine dont je ne me rappelle pas le nom compliqué, que tout le monde mette la poule au pot.

— Vous avez, chère Excellence, des vues grandioses.

— Ma foi, oui! Cependant, je n'en fais pas le fier, cela m'est naturel; cela pousse dans ma tête comme les cerises sur un cerisier.

— Il ne manque qu'une chose à vos bonnes intentions.

— Laquelle?

— Un petit bout de trône pour les réaliser.

— Si je régnais sur des peuples, ou simplement sur quelques peuplades privées ou sauvages, je ne m'occuperais plus de ces misérables petites choses-là.

— Pourquoi donc?

— Ce serait aux bourgeois notables à s'en occuper eux-mêmes. Connaissez-vous l'Alighieri, *De monarchiâ?* Samuel Pufendorf, *De jure naturæ et gentium;* Hugues Grotius, *De jure belli et pacis?*

— Assez peu. Eh bien, que disent-ils ces savants hommes?

— Ils disent, dans leurs conseils aux têtes couronnées, qu'il importe surtout que le souverain laisse aux classes riches le soin de prendre l'initiative des œuvres charitables, afin qu'elles aient l'air de compatir aux souffrances et aux misères des classes déshéritées, pour que celles-ci, dupes de l'intention, vivent avec celles-là en bonne intelligence, ne troublent pas la tranquillité du royaume et laissent le souverain gouverner paternellement, à l'aide des revenus publics, qui lui profiteront d'autant plus qu'il les appliquera à son usage personnel. Si le monarque prenait l'initiative des bonnes œuvres, ce serait provoquer la guerre des classes entre elles. Ce serait exciter la haine des pauvres contre les riches, et dire aux premiers que les seconds ne pensent pas à eux, les exploitent, les méprisent, veulent tout pour leur personne et rien pour celle des autres. Ce qui serait faire massacrer tous les riches par les pauvres; or, un État composé de pauvres est un pauvre État, comme dit Salomon dans son recueil de proverbes.

— Vous avez réponse à toute objection.

— Je me suis beaucoup occupé des questions d'économie politique et sociale. Je suis même très-fort là-dessus; cependant, je n'en fais pas le fier.

— Vous êtes la modestie même.

— Pas précisément.

— A quel chiffre se monte votre fortune?

— Pourquoi cette question?

— Pure curiosité. Si j'ai été indiscrète, restez-en là.

— A croire mon intendant je posséderais, pour ma part, sept à huit millions.

— C'est assez joli.

— Vous serait-il agréable de détacher quelques fruits de cet arbre aux pommes d'or?

— Mais... peut-être, dit Benjamine, en feignant une hésitation provoquante.

— Eh bien, cueillez à votre aise; voici la clef du jardin des Hespérides, entrez, dit le prince radieux, en remettant à la cantatrice un portefeuille chargé de valeurs.

Benjamine ouvrit le portefeuille et manifesta une joie cupide.

— Les beaux fruits que voilà! s'écria-t-elle avec un regard brillant de convoitise.

— Choisissez les plus gros, ce sont les meilleurs, disent les pomologistes.

Benjamine prit une liasse de papiers.

— Combien cela vaut-il?

Le prince y jeta un coup d'œil.

— Ça? pas grand'chose, vingt-cinq mille francs.

— Pas plus! et ça?

— Cinquante mille.

— A la bonne heure. Voudriez-vous me confier

cette misère-ci et cette misère-là, mon cher Crésus? dit-elle, en lançant à Julien un regard chargé de tendresse, dont celui-ci escompta sur-le-champ les bénéfices.

— Très-volontiers! s'écria-t-il; en voulez-vous le double?

— Non; merci. C'est un emprunt que je vous fais, entendez-vous?

— Remboursable en baisers, avec intérêts à trois cents pour cent.

— Quel usurier!

— A quand le remboursement?

— Je ne sais trop, répondit-elle, avec un embarras simulé.

— Bah! aujourd'hui tout le monde sait; qui n'a pas été à l'école?

— Eh bien... venez...

— Demain?

— Oh! cher prince, vous ne prêtez pas à long terme.

— Voyez-vous, diva, les longueurs sont perfides, c'est comme l'onde; ainsi vous m'attendrez?

— Probablement.

— A quelle heure?

— A minuit.

— Entre la veille et le lendemain; j'ai toujours adoré ces minutes délicieuses autant que mystérieuses.

— Je vous donnerai alors la clef de l'énigme, ajouta Benjamine en riant.

— Ah! oui, très-joli, très-joli, répondit le prince, voulant laisser croire qu'il comprenait parfaitement les derniers mots de la cantatrice. Au revoir, diva, au revoir; vous êtes adorable, adorable, en vérité... J'aime les bonnes payeuses.

— Ah! fi! vous sentez l'étal et le comptoir.

— Ah! ah! charmant! charmant! riposta le prince ivre de joie, en baisant la main que lui tendit Benvenuta en le congédiant.

A l'heure indiquée, Julien se présenta, le sourire sur les lèvres et l'espoir dans le cœur. La femme de chambre, prévenue, accourut aussitôt à son coup de sonnette. Elle introduisit Son Excellence dans le boudoir de la prima donna, sans dire une parole et comme obéissant à des ordres précis et discrets. Le prince augura favorablement de l'empressement mis à le recevoir, du lieu choisi pour l'entrevue. Il lisait en gros caractères, dans les charmants détails de l'ameublement, dans la porte entre-bâillée qui donnait issue sur la chambre à coucher, mille promesses de bonheur, toutes plus alléchantes les unes que les autres. Une heure se passa sans qu'il s'en aperçût. Il se livrait à un monologue intérieur, qui le berçait sur les ailes de la passion, telle que la comprenaient les roués de la Régence et les fats du Directoire. Son esprit et son corps, surexcités, déliraient. La fièvre de la sensualité lui brûlait le sang lorsque la Benjamine parut.

Julien se précipita à sa rencontre, saisit l'une de ses mains et la couvrit de baisers.

— Je suis tout à vous, ô ma reine de beauté! s'écria-t-il.

— Bonsoir, prince, répondit la diva de sa voix froide et grave.

— Qu'avez-vous donc, ma belle enfant? reprit Julien, qui frissonna sous le regard imposant et fier de la cantatrice.

Pour la première fois de sa vie, en semblable rencontre, il éprouva un embarras mêlé de confusion.

— La partie que nous avons jouée hier ne doit pas se renouveler, commença la Benjamine avec un calme glacial; l'heure de parler raison est arrivée; si vous voulez m'entendre sur ce terrain-là, restez, monsieur.

Le prince pensa partir. Mais il n'avait pas perdu toute espérance.

— Bah! se dit-il, qui mal commence, bien finit.

— Vos principes ne seront jamais les miens, continua la jeune fille; vous ne voyez dans la vie que le côté frivole et passager; je suis accoutumée à en prendre le côté sérieux et éternel. L'abîme qui nous sépare est profond. Vous recherchez des sensations qui comblent le vide de vos journées par quelques minutes de fièvre et d'enivrement. Comme les débauchés de la Rome impériale, vous déliez les cordons de votre bourse en même temps que vous dénouez la ceinture de

votre tunique. Vous ne marchandez pas ; c'est très-beau par le temps où nous sommes. Seulement, vous devriez savoir qu'il est des femmes qui ne se vendent pas et qui ont oublié de tarifer leurs faveurs ou leurs bonnes grâces. J'aimerais mieux manger de la terre, comme une louve affamée, que de manquer de respect à mon corps. Ignorez-vous qu'il recèle l'âme immortelle dans toutes ses parties? Mais un corps flétri attriste Dieu, qui l'a créé d'un pur rayon de son amour. L'âme est dès lors atteinte dans ses aspirations d'immortalité, de beauté, de félicité parfaite. N'avez-vous jamais suivi de l'œil, durant votre carrière galante, les folles créatures qui se sont livrées à vos embrassements homicides? Elles ont perdu toute lumière et toute inspiration. Artistes, le feu sacré les a fuies ; jeunes filles, elles ont reçu en retour de leurs faiblesses des hontes et des misères sans nombre ; grandes dames, elles ont recueilli, en échange de quelques jours de délices, l'abandon, les regrets, les remords. C'est quand sonne l'heure où la beauté s'évanouit, où l'impuissance arrive, qu'il est bon de s'envelopper du manteau d'hermine de ses souvenirs ! Lorsque, dans la solitude que trace la vieillesse autour d'une femme, on se trouve face à face avec le mépris d'autrui et les reproches de la conscience outragée, ah ! les tortures qu'on souffre alors font amèrement regretter les heures données à la folie des sens, à l'oubli de soi-

même! Et vous-même, cher prince, vous croyez-vous à l'abri des chagrins et des tristesses? Quand vous aurez atteint les limites de l'âge où l'homme revient au pays de sagesse, parce qu'il ne peut plus voyager ailleurs, vous interrogerez l'histoire de votre jeunesse, vous fouillerez les annales de votre âge mûr; eh bien, je vous le demande, qu'y trouverez-vous? L'ombre presque effacée de plaisirs décevants, la figure grimaçante, le rire sardonique de la volupté vénale. Charmant spectacle pour reposer vos yeux fatigués, pour rafraîchir vos sens brûlés par la vieillesse! Pas une bonne pensée, pas une noble action qui puisse servir de moelleux oreiller à votre tête alourdie! Derrière vous, et en vous, le néant! Vous végéterez sans soleil et sans atmosphère, comme sous une machine pneumatique. A quoi aurez-vous servi en ce monde, où chaque être, comme chaque chose, a un rôle utile à remplir dans le grand concert de l'harmonie universelle? Vous aurez, dans les années de la décrépitude, des regrets douloureux; vous ne serez entouré ni d'affection, ni d'estime; vous mourrez, et des héritiers qui ne vous auront jamais aimé vous porteront en terre en chantant des hymnes de joie. Quelques femmes débauchées seront peut-être les seules à vous regretter, et pour oraison funèbre vous aurez ces paroles :

« Il est mort, comme il a vécu, sans savoir ce qu'il faisait : *finis coronat opus.* »

— *Amen!* répondit le prince en riant de bon

cœur. Parbleu, chère reine, vous étiez bien faite pour porter les lunettes de l'orateur. Vous auriez lu, comme moi, l'illustre Tacite en son *Traité de l'art de parler pour ne rien dire*, que vous n'eussiez pas mieux réussi à en trouver le secret. Peste! quel harangueur! Vous êtes plus habile que les orateurs antiques; vous n'avez pas besoin d'un joueur de flûte pour trouver le ton. Vous réunissez la faconde au sarcasme, Démosthène à Aristophane : c'est complet. Mais voilà qui suffit; je ne suis pas venu précisément pour entendre un prône à mon adresse. Je me connais, je sais ce que je vaux; je connais l'humanité et ne l'estime guère. La conduite que je mène me plaît fort parce qu'elle m'égaye, et vous permettrez que j'y persévère.

— A votre aise, mon beau prince, répliqua la diva; seulement, je vous avertis d'une chose, c'est que je persévererai dans mes principes.

— Quels principes? Je connais des princes dans le monde, mais des principes, point.

— Voilà un mot de fort mauvais goût, mon cher Julien.

— Décidément vous êtes mal disposée ce soir, diva; quand voulez-vous que je revienne?

Il se leva pour partir.

— Un instant, Excellence, j'ai des comptes à vous faire.

— Sont-ce des contes drôlatiques? répliqua le prince qui se rassit aussitôt.

Benjamine parut insensible à cette saillie; ce ne qui manqua pas d'étonner Julien.

— Je trouve, reprit-elle, qu'il y a un courage sublime à engager une lutte corps à corps, sans grâce ni merci, avec l'obscurité et la misère, et de leur dire en face : Vous m'entourez de ténèbres et d'épines qui m'empêchent les chemins de l'avenir, eh bien, en dépit des obstacles que vous m'opposez, j'arriverai à une position honorable; je donnerai à mon nom un éclat qui fera l'orgueil et la joie de mes enfants. Comme Moïse, je frapperai la pierre aride et j'en ferai jaillir une eau fécondante. Je connais un homme à Milan qui s'est dit cela, et qui, s'étant imposé cette tâche difficile, l'a réalisée par son travail opiniâtre et sa forte volonté. Parti des rangs infimes du peuple, il s'est élevé au faîte de la société. N'ayant pour tout capital que son courage et son intelligence, il a d'abord acquis une fortune considérable. Ses enfants, ses gendres l'ont secondé, ont agrandi le cercle de ses affaires, étendu ses relations jusqu'en Afrique et dans les Indes. Ils ont établi dans la Lombardie des fabriques et des usines importantes. Les ouvriers qu'ils emploient en grand nombre sont traités en frères; mais si parfois les bonheurs se suivent, les malheurs aussi s'attirent; et cette famille, que tout le monde croit encore dans la prospérité, est en ce moment au bord d'un abîme. Des revers inouïs, des calamités inexplicables, des contre-temps;

des opérations désastreuses, malgré leur habileté, sont tombés sur cette maison. La ruine est à sa porte, le désespoir dans son sein ; tous les moyens ont été épuisés pour vaincre les destins néfastes. Pour la première fois, le succès n'a pu être ressaisi. Le vieux patriarche est venu m'exprimer toute l'horreur de sa position. Il est une chose, prince, que je n'ai jamais pu contempler sans éprouver une impression profonde : c'est, dans nos campagnes, le chêne séculaire sillonné par la foudre, et, parmi les hommes, le vieillard injustement frappé par l'adversité. Aussi ai-je été prise d'une grande pitié en écoutant le vétéran de l'industrie, en regardant ses paupières brûlantes qui n'ont plus de larmes pour les rafraîchir. Puis, lorsqu'il m'a confié que s'il avait seulement trois cent mille francs, dans quinze jours il se considérerait comme sauvé, je lui ai donné une espérance qui ne sera pas déçue, car je viens de compléter cette somme avec les soixante-quinze mille francs que vous destiniez si généreusement à faire rougir une femme. Il doit venir les prendre tout à l'heure. Êtes-vous satisfait de votre placement?

— Est-ce que tout cela est sérieux?

— Vraiment oui.

— Mais mon argent est perdu. Les gens qui n'osent s'adresser au crédit public et qui ont recours à des emprunts secrets, sont des fripons, ou se trouvent du moins si mal dans leurs af-

faires, que, ne pensant plus pouvoir s'en sortir avec gloire, ils tentent de s'en tirer avec profit.

— Vous n'eussiez pas considéré votre argent comme perdu si je l'eusse gardé?

— Non; car alors, comme je vous suppose une âme probe et loyale, vous m'eussiez très-certainement indemnisé au delà de mes espérances.

— Votre cœur est donc bien desséché! Vous tenez pour argent perdu celui qui est destiné à soutenir la probité sur le penchant de sa ruine, à étayer l'honneur d'un homme dont toutes les années ont été vouées au travail, qui n'a jamais reculé devant la tâche, qui, seul, a franchi la haute montagne où siége le succès dans son temple d'airain. Solder la débauche vous semble un meilleur placement de vos deniers!

— Oh! oh! s'écria le prince, un peu déconcerté par la vibration énergique des paroles de Benvenuta et par ses regards indignés, vous ressemblez à Débora prophétisant les malheurs du peuple juif. Que diable! arrêtez-vous là, ou vous allez me rendre fou de terreur. Parbleu! je ne suis pas accoutumé à ces coups de boutoir, et je me sens frissonner. Par grâce, changeons le cours de la conversation.

A ce moment, une des femmes de la cantatrice entra et prévint Benvenuta que la personne qu'elle attendait venait d'arriver.

— Faites entrer, dit Benjamine.

Bientôt parut un vieillard de haute stature que

l'âge n'avait pas courbé. Sa figure était rude, son regard ferme et assuré. Après avoir salué Benjamine, il s'avança vers le prince de Nostende et lui dit avec chaleur :

— Vous avez contribué à me sauver du déshonneur et de la ruine; mes enfants, mes ouvriers, leur famille pourront donc échapper à la misère. Les circonstances mystérieuses et exceptionnelles qui me frappent exigeaient de ma part une conduite en apparence incompatible avec la notoriété, la considération et le crédit dont jouit ma maison à des titres mérités. Si j'eusse donné le moindre éveil de la catastrophe qui planait sur ma tête, j'en aurais précipité la chute. Je devais donc m'adresser en secret à des amis sûrs et généreux. Je me regarde comme sauvé. Grâce à Benvenuta, grâce à vous, monsieur, mes affaires ont repris la bonne route, et je vois à des indices certains que la fortune me sera de nouveau favorable. Que Votre Excellence soit bénie comme une seconde Providence.

— Mon cher Torlonia, repartit le prince avec émotion, j'étais loin de me douter que la Benjamine voulût me parler de vous; j'étais loin de vous croire dans l'embarras. Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé directement à moi? J'eusse été heureux de mettre ma fortune à la disposition d'un homme de votre étoffe. Puisque vous avez bien voulu me dévoiler le secret de votre gêne momentanée, comptez sur ma discrétion absolue,

et venez frapper à ma porte quand vous voudrez et pour quoi que ce soit, vous serez toujours le bienvenu. J'espère que vous sortirez promptement de l'ennui où vous vous trouvez. Au plaisir de vous revoir.

Puis, s'adressant à la cantatrice, il ajouta :

— Benjamine, je viendrai déjeuner avec vous jeudi. J'ai à vous parler sérieusement.

— Sérieusement. Ah ! mon Dieu, s'écria la diva, qui ne put retenir un éclat de rire, sérieusement?

— Ma foi oui, répondit le prince, une fois n'est pas coutume.

Après avoir échangé une cordiale poignée de main avec Torlonia, il se retira.

Benjamine et Torlonia commencèrent alors une causerie pleine d'intimité et d'abandon. L'amitié de Torlonia pour Benjamine était née de l'admiration qu'il avait ressentie pour son merveilleux talent. Il l'avait invitée à ses fêtes, à ses réunions les plus intimes. Le caractère rude et un peu sauvage du négociant n'avait point effrayé la diva. Elle s'était prise d'une grande affection pour cette famille de travailleurs, de hardis traficants, d'infatigables industriels, et ressentait pour son chef une profonde vénération. Torlonia, qui se connaissait en caractères, eut bien vite jugé à sa haute valeur celui de la Benjamine, aussi la rangea-t-il au nombre de ses plus solides amis ; et quand les jours sombres arrivèrent, il s'adressa à elle sans hésiter et avec

une espérance qu'il ne déguisa point. Benjamine, touchée de cette marque de confiance, y répondit comme je viens de vous le raconter.

Ils passèrent quelques heures à s'entretenir d'un sujet cher à leur cœur : l'indépendance italienne.

— Les temps approchent, ajouta Torlonia ; le signal sera donné en France, où une révolution est imminente. Louis-Philippe n'a plus la confiance de ses peuples.

— Ainsi il faut croire?

— Oui, répondit le banquier, croire et se préparer.

— Vienne donc bientôt l'heure, s'écria Benjamine avec enthousiasme, qu'elle vienne donc, tandis que je suis forte et jeune, car je veux être la première dans la lutte sacrée contre l'oppression étrangère.

— Toutes les belles âmes y seront avec vous, répondit le vieillard, qui prit congé en baisant respectueusement les deux mains de la diva.

Le soir, il y avait théâtre ; la Benjamine chanta. Enthousiasmée par la bonne nouvelle que le jour de la liberté approchait, la célèbre cantatrice fut sublime ; dans un rôle qui prêtait à ces allusions patriotiques toujours si avidement saisies par le public italien, si faibles et si lointaines qu'elles fussent, elle alluma la guerre sainte dans tous les esprits. Ses yeux resplendissaient de tous les feux d'un grand génie en pleine pos-

session de lui-même, inspiré par un grand cœur.

Spectacle divin !

L'amour et la reconnaissance des spectateurs pour leur prima donna atteignirent ce soir-là leur suprême degré. Parée d'une robe blanche étincelante de pierreries, couronnée de fleurs, entourée de la grandesse lombarde, la Benjamine fut portée en triomphe jusqu'au palais ducal de la famille ***, au milieu d'une foule en délire, criant et battant des mains, agitant des flambeaux et sonnant des fanfares d'allégresse. Là, un banquet splendide lui fut donné, et mille ovations, d'autant plus flatteuses qu'elles étaient sincères, lui furent faites. On parla cette fois à haute voix, à cœur ouvert, des humiliations de la patrie italienne, des triomphes de la justice, des joies de la bataille, ardemment désirée, qui laverait dans le sang de l'oppresseur le sol national souillé par sa présence. On s'exalta, on s'émut, on pleura, on cria vie et liberté pour la patrie, mort pour l'étranger. La Benjamine eût pu, d'un mot, donner le signal de la révolution.

— Marchez, lui disait-on, et nous vous suivrons; soyez notre porte-étendard, notre tribun, notre général.

— Courageux amis, répondait la diva, je n'ai ni assez de valeur ni assez de force pour diriger une si vaste et si glorieuse entreprise. Je vous y suivrai, mais je ne saurais vous y guider ; d'ailleurs, gardez-vous d'une précipitation irréfléchie,

attendez le moment, soyez attentifs à l'occasion, tenez-vous sur le qui-vive, et, quand le temps arrivera, soyez prêts. Le signal et le secours viendront peut-être de la France, terre généreuse et dévouée aux peuples qui souffrent lorsqu'elle est libre d'obéir à ses instincts. Ayez les yeux et l'esprit tournés du côté de cette héroïque nation.

Le lendemain, vers midi, Torlonia se présenta chez la diva. Il avait les traits bouleversés et très-pâles. Une tristesse profonde, un chagrin immense se révélaient dans ses regards, dans sa contenance tour à tour fiévreuse et affaissée.

— Qu'avez-vous donc, mon vieil ami? s'écria la Benjamine en se jetant au cou de Torlonia. La fortune ne se lassera donc pas de vous persécuter?

— Benjamine, répondit le vieillard, c'est de vous qu'il s'agit aujourd'hui, et non pas de moi.

— Et de quoi s'agit-il? demanda la jeune fille sans s'émouvoir.

— Votre gloire est trop belle, répliqua le banquier, on la craint, et sans doute on veut l'obscurcir.

— Comment cela? s'écria la diva, jusqu'ici plus intriguée qu'effrayée par ce qu'elle venait d'entendre.

— Ah! si vous n'étiez qu'une très-sublime artiste! Mais vous êtes plus qu'une chanteuse, vous, vous êtes une patriote; vous exaltez à tout propos l'amour de la liberté et de l'indépen-

dance; comme Tyrtée, vous êtes le poëte de l'enthousiasme et de la bataille; vos yeux promettent le triomphe à l'Italie, la défaite aux tyrans insatiables qui la pillent et la déshonorent.

— Eh bien?

— Eh bien, je le crois, personne de ceux qui ont intérêt à le savoir, n'ignore les scènes et les discours de la nuit passée au palais ducal de l'illustre famille ***.

— Il n'y avait cependant, je l'espère, que de vrais amis, seulement des cœurs italiens, des esprits sincères, des âmes vaillantes.

— Que sais-je?

— Veuillez vous expliquer, mon cher Torlonia, et soyez assuré que si je suis seule en cause, je ne crains rien des hommes; je n'ai d'inquiétude réelle que pour mes amis.

— Ce matin, de très-bonne heure, reprit le banquier, j'ai reçu une visite que je puis, sans emphase comme sans faiblesse, qualifier d'apparition. J'étais seul dans mon cabinet, où je travaillais avec ardeur à combattre les destins contraires qui, depuis plus d'une année, me poursuivent avec tant d'acharnement, et dont les coups partent de très-haut, je le sais maintenant, car ma fortune et mes opinions blessent nos maîtres, lorsque, en levant les yeux, j'aperçus devant moi un officier supérieur autrichien en grand uniforme. Il était debout, immobile, la tête couverte et les bras croisés sur sa poitrine. Pour la taille et la mau-

vaise mine, il égalait certainement le Philistin Goliath. Il me fixait opiniâtrément d'une prunelle fauve, ardente, presque fascinatrice, et paraissait attendre que je lui adressasse la parole.

— Qui êtes-vous, et qui vous a introduit? J'avais défendu ma porte à tout le monde jusqu'à midi, lui dis-je d'un ton dur et sans lui témoigner la moindre politesse.

— Peu vous importe, répondit l'étranger, qui resta dans sa pose immobile, et dont les lèvres restèrent aussi immobiles que la pose; peut-être le saurez-vous plus tard, si cela est nécessaire pour nous, pour vous et pour d'autres. Personne ne m'a introduit en votre présence.

— Comment y êtes-vous donc venu? m'écriai-je en saisissant mes pistolets. Je pensais avoir affaire à un audacieux espion, et la suite de cette singulière entrevue vint me le confirmer. S'il eût voulu m'arrêter, je le tuais comme un chien.

— Voilà une chose dont vous ne devez pas vous occuper, répondit flegmatiquement cet hercule du Nord, dont la figure resta semblable à un masque d'argile séché au soleil; pas un mouvement ne vint indiquer qu'il comprît ce que signifiaient mes armes et mon attitude.

— Alors, que désirez-vous?

— Ce n'est pas un désir que je vais exprimer, c'est une volonté, un ordre sans réplique.

Je me levai furieux.

Le colosse me lança un regard devant la puis-

sance duquel ma colère s'apaisa soudain comme par enchantement.

— Parlez, lui dis-je d'un ton résigné.

— Vous irez, dans un bref délai, trouver la cantatrice célèbre dont l'inépuisable bonté vous a préservé d'une ruine imminente et totale...

Je commençai un terrible juron, qu'un nouveau regard de cet homme diabolique arrêta sur mes lèvres.

— Et vous lui ordonnerez, de la part d'un homme tout-puissant dans ce pays, qui dispose de forces ouvertes et cachées, qui peut tuer ou sauver, selon son bon plaisir, donner la joie ou les larmes, la fortune ou la misère aux peuples qu'il tient sous sa main; vous lui ordonnerez, dis-je, de la part de ce très-haut et très-redoutable personnage, de se rendre, le troisième dimanche du mois prochain, une heure avant le soleil levant, à la cathédrale. Elle arrivera devant la façade où brillent en lettres de bronze ces deux mots : *Mariæ nascenti;* elle comptera les portes par la droite, et viendra frapper à la cinquième en prononçant trois fois, à haute et intelligible voix, les mots : « *Empereur et roi.* » Alors la porte s'ouvrira. La cantatrice pénétrera, pleine de recueillement, dans le sanctuaire; elle se dirigera vers la cuve de porphyre, qui appartenait jadis aux thermes de Maximin et qui sert maintenant aux baptêmes par immersion du rit ambroisien. Non loin de là, la jeune fille remarquera une pyra-

mide de forme triangulaire en marbre noir, élevée sur trois degrés; une urne cinéraire, ceinte de cyprès et de lauriers, reposera au sommet; à la lueur des lampes sépulcrales, et sur un linceul étendu au pied du cénotaphe, elle pourra lire son nom et celui d'un homme qui lui est cher, tracés en lettres rouges encadrées dans ces paroles de l'évangéliste :

« *Oportet illum crescere, me autem minui*, il faut qu'il croisse et que je diminue. »

Ce linceul sera couvert de blanches corbeilles remplies de fleurs séparées de leurs tiges; autour, elle verra cette légende : « *Flores, cinis; honores, pulvis.* »

Elle s'agenouillera, et, les yeux fixés sur l'urne cinéraire, elle dira :

« Me voici : apprenez-moi ce que je dois savoir, enseignez-moi ce qu'il faut que j'exécute; je vous offre le sacrifice de ma vie, si elle doit sauver la vie ou l'honneur des êtres qui me sont chers. »

Alors les orgues joueront des hymnes de deuil, des chants funèbres retentiront, et la jeune fille saura ce qu'elle doit savoir.

Torlonia s'arrêta et pencha tristement la tête.

— Et voilà tout? interrogea la Benjamine, qui, malgré son courage et son sang-froid, avait légèrement pâli.

— Oui, répondit Torlonia.

— Et que pensez-vous de l'aventure? ajouta la diva.

— Rien de bon, répondit le vieillard; la main de l'Autriche est là, j'en donnerais ma tête à couper.

— Mais tout cela tient de la fantasmagorie ou du charlatanisme.

— Pourquoi a-t-on recours à ces moyens, plus odieux que ridicules, le savez-vous?

— Je ne sais que supposer.

— Eh bien, je vais vous le dire, moi, répondit Torlonia.

— Parlez, mon ami.

— On les emploie contre vous, parce que l'on n'ose vous menacer ou vous frapper ouvertement. Des moyens à peu près semblables, sinon pareils, n'ont-ils pas été employés contre les comtes de***, les frères***, la princesse***, enfin, contre toutes les grandeurs de naissance, de fortune, de talent d'influence politique ou sociale; contre tous ceux qui aiment la patrie italienne et rêvent son affranchissement. C'est la tactique du despotisme, qui fait patte de velours au grand soleil et qui montre dents et ongles dans les ténèbres; la foule n'y voit rien, et la tyrannie s'affermit sans que la masse de la nation, qui n'en est que légèrement atteinte, crie mort et haro sur elle. J'éprouve une horreur mêlée d'une crainte superstitieuse pour ces gens qui marchent dans l'ombre et sans bruit à la manière des reptiles. N'allez pas au Dôme, vous tomberiez à coup sûr dans un piége infâme, dans un horrible guet-

apens. Les bras qui me frappent si lâchement dans mes affaires, et que j'ai devinés aujourd'hui, sont les mêmes que ceux qui veulent vous frapper, parce que vous aimez votre pays comme je l'aime moi-même, et que cela est, encore aujourd'hui, le plus grand et le plus condamnable des crimes.

La Benjamine resta silencieuse.

— N'y allez pas, vous dis-je, j'ai tout préparé pour que vous puissiez, sans le moindre danger, passer en Piémont. C'est une terre hospitalière, vous y attendrez des jours meilleurs, lesquels, je vous le répète, sont proches, et vous reviendrez avec eux.

Benjamine porta la main de Torlonia à ses lèvres, et resta quelques minutes encore sans répondre.

— J'avoue, reprit-elle, que ma curiosité et mon intérêt sont vivement sollicités par ce que vous venez de me dire, mon cher ami. Mais, peut-être pourriez-vous vous tromper dans vos conjectures, dans vos craintes, sans doute exagérées par la tendresse vraiment paternelle que vous avez pour moi. Idée romanesque, supposition de femme, allez-vous dire, cela est possible ; cependant, il me semble entrevoir là des forces immenses qui s'agitent en dehors de la société et qui tendent sans doute à un but mystérieux, bon ou funeste. Puisque, sans le vouloir, nous y sommes entraînés, voyons, s'il est possible, de

quoi il s'agit. Qu'y pouvons-nous perdre? La vie; cette considération ne saurait nous arrêter. Si nous avons affaire à des méchants, à des êtres bas et pervers, nous nous efforcerons de sortir de leurs griffes, et nous dévoilerons à nos amis leurs intrigues, afin de les arrêter à temps. Si, au contraire, nous tombons dans une association dont les intentions sont nobles et le but généreux, nous y donnerons les mains et nous l'aiderons de tout notre pouvoir. Avant tout, il faut voir par nous-mêmes.

— Ainsi vous irez à ce rendez-vous lugubre?

— Oui.

— N'y allez pas sans prendre de grandes précautions. Disposez de moi pour cela.

— Je n'en veux prendre aucune. Merci, mon cher père, répondit la Benjamine, qui accompagna le vieillard jusqu'à sa voiture.

Quand Torlonia l'eut quittée, Benjamine se mit à son piano pour échapper aux sombres préoccupations qui, en dépit de tous ses efforts, envahissaient son esprit. Un voile de mélancolie descendait sur son âme, et pour la première fois l'inspiration lui fit défaut; la solitude l'effrayait. Elle se décida à envoyer un mot au prince de Nostende, pour le prier de venir passer cette journée à Legnano.

Puis elle sortit de Milan à cheval, espérant que le grand air et une course rapide lui rendraient son calme et sa sérénité accoutumés.

VI

Le prince se rendit avec empressement à l'invitation de la prima donna.

— C'est aux champs, dit-elle avec un sourire à Julien, que les philosophes grecs et romains se retiraient avec leurs disciples pour traiter de choses sérieuses.

— Merci de l'attention, répliqua Julien. Les philosophes de tous les temps ont toujours su faire grasse route dans ce maigre monde; et, pour ne citer qu'Épicure...

— Mon cher prince, dit Benjamine, qui craignait une de ces interminables digressions auxquelles Julien était sujet, permettez-moi de vous interrompre et de vous ramener à vos moutons.

— Quels moutons? répliqua Julien.

— Mais les choses sérieuses, dont vous m'avez menacée l'autre jour d'un ton si solennel.

— Ah! ah! fit Nostende, qui ne savait par où commencer.

— Eh bien?

— Eh bien, ma toute belle, je suis fort embarrassé pour vous débiter mon baume.

— Allons, ne craignez rien; débitez-le toujours.

Je suis bonne fille, et je m'étonne et me fâche difficilement.

— Dieu me garde de vous fâcher en quoi que ce soit. Mais j'ai à traiter céans un point délicat. Avec vous je ne sais comment m'y prendre.

— Suis-je si redoutable que cela!

— Vous êtes trop charmante pour être redoutable; cependant, je ne puis vous avouer cela *ex abrupto.*

— Allons, je vous passe l'exorde; avouez tout court.

— Eh bien, ma belle diva, je suis à la veille d'avoir un beau-frère.

— Qui donc?

— Édouard Castelmonte.

— Sur votre honneur, dites-vous vrai? s'écria la diva d'une voix stridente.

— Sur mon honneur, répliqua Julien.

La Benjamine se leva, et sans ajouter un mot, elle s'appuya au bras de Nostende et l'entraîna dans ses jardins. Ils y firent plusieurs tours. Peu à peu le courage et le sang-froid lui revinrent.

— Je devais bien m'y attendre, dit-elle, avec un sourire que Julien interpréta dans un sens tout à fait philosophique.

— Oh! certainement, répondit-il.

— Elle pleurera aujourd'hui, pensa-t-il, et demain il n'en paraîtra plus rien. — Ainsi, votre parti est pris, hein? Ah! vous avez du caractère, vous.

— Et dites-moi, les choses sont-elles déjà si avancées?

— Elles avancent tous les jours, Alice et le général aidant.

— Pensez-vous qu'Édouard soit très-décidé à épouser votre sœur?

— Pas trop, et je compte sur votre éloquence pour le décider tout à fait. Le bonheur de Castelmonte dépend de ce qu'il vous plaira de décider, ajouta le prince d'un ton de voix qu'il rendit très-ému.

— Vous venez de prononcer là un grand mot, répondit la jeune fille; êtes-vous sincère?

Le prince prit la main de Benvenuta et la porta respectueusement à ses lèvres.

— Je vous aime et vous respecte trop, dit-il, pour ne pas agir franchement et loyalement avec vous.

Des larmes vinrent mouiller les longs cils de la prima donna.

— Laissez-le-moi encore quelques jours, soupira-t-elle.

— Ma chère belle, s'écria le prince dans un élan de reconnaissance, vous venez de m'arracher une grande épine du pied. Je craignais quelque coup d'État de la part de ma sœur, qui a une tête charmante, mais mauvaise au possible. Elle m'a chargé de veiller sur Édouard, qui est son fiancé depuis deux ans, et de le délivrer de la tentation au jour désigné par son caprice pour l'épouser. Je croyais d'abord qu'elle

voulait plaisanter et qu'elle ne se marierait pas avant une bonne dizaine d'années. Mais elle est devenue grave de bonne heure, et elle fixe cette année pour enterrer sa vie de garçon.

Benjamine n'écoutait plus Julien. L'horizon, jusqu'ici lumineux pour elle, s'assombrissait et se chargeait de nuages. De tristes pressentiments troublèrent la sérénité de son cœur, et lui présagèrent de mauvais jours.

— Voici l'heure, pensait-elle, où je vais souffrir. Si c'est pour la gloire, pour le bonheur de mon bien-aimé, je suis résignée d'avance. Faites, ô mon Dieu! que je sois utile à sa vie, à son avenir; disposez de moi en sa faveur, je suis prête à tout pour lui. J'immolerai mon affection pour le libre développement de ses forces, de son intelligence. Si vous le destinez à quelque rôle actif parmi ses semblables, si vous l'avez choisi pour préparer ou accomplir quelque événement majeur, ne me comptez pas, et faites-moi disparaître de sa voie ainsi qu'un grain de poussière. Vienne donc l'instant du sacrifice, et je n'y ferai pas défaut.

Le prince remarqua l'abattement de la diva, mais sans trop le comprendre.

— Il est impossible, se disait-il, qu'elle pleure sincèrement un amant que je lui propose si avantageusement de remplacer. Cette grande tristesse est causée sans doute par l'atmosphère, très-lourde aujourd'hui.

Il essaya de la distraire à sa façon, en lui racontant quelques chapitres inédits de la chronique scandaleuse de Milan, et partit très-satisfait de lui-même.

— J'ai bien mené les choses, s'avoua-t-il ingénûment. En avançant le mariage de Castelmonte, je me débarrasse d'un rival dangereux; quand une place n'a plus de garnison, on y pénètre facilement. Il m'a cependant fallu faire la cour à Alice pour ce scélérat de Castelmonte. Ma sœur a donné dans le panneau; elle se croit aimée à la folie, et elle n'aura plus de cesse qu'elle ne soit épousée. J'ai parlé au général, et j'espère que les affaires vont aller comme sur des roulettes. La ruse est bonne en guerre comme en amour; elle ne saurait être défendue quand on en use avec art. Ou je me trompe fort, ou Édouard n'osera pas résister à son père. D'ailleurs, quand le général a une chose en tête, il faudrait que la fortune fût bien puissante pour l'empêcher de la réaliser. J'aurais cependant cru que la prima donna aurait mis plus de façons pour céder son Édouard. Elle paraissait l'aimer furieusement; mais qui pourra jamais déchiffrer ce délicieux grimoire qui forme les trois quarts de cette substance molle et peu résistante qui est le cœur de la femme? Il faudrait se connaître en hiéroglyphes; et quel homme assez présomptueux oserait s'en vanter, Champollion excepté?

VII

Quant à moi, je vivais dans une sécurité profonde.

Le présent m'était favorable, et je considérais l'avenir le moins possible de peur d'y voir les fêtes nuptiales dont le général m'avait donné le pressentiment. Il ne m'en parlait plus, et je me gardais bien d'éveiller le chat que je croyais endormi. Ma familiarité avec Alice continuait sur le pied d'une franche et cordiale amitié de ma part; je pensais que de la sienne il en était de même.

Benjamine se gardait avec soin, lorsque nous nous trouvions ensemble, de rien laisser percer de la confidence intéressée que Julien, qui n'abandonnait aucune de ses espérances sur la Benjamine, avait jugé de bonne politique de lui faire. Elle se montrait gaie, spirituelle comme toujours; jamais une ombre de tristesse, de mélancolie n'altérait l'éclat de sa beauté, la grâce et la sérénité de son sourire. La céleste créature craignait de troubler ma joie, d'inquiéter ma sécurité. Elle gardait pour elle les sombres prévisions, les présages fâcheux. D'ardents soucis la dévoraient; elle eût pu en diminuer les rigueurs

en me les confiant, mais elle eût terni ma gaieté, diminué mon bonheur : elle se taisait donc. Pour elle, toute peine ; pour moi, elle ne voulait rien de sombre ni d'alarmant.

Le jour était venu où Benjamine devait aller au rendez-vous dont Torlonia avait été l'intermédiaire forcé.

Benjamine me pria de venir la prendre quelques instants avant l'heure fixée, et de l'accompagner jusque sur la place du Dôme. Elle ne me parla pas de ce qu'elle allait faire à la cathédrale ; je ne lui avais jamais demandé compte de ses actions. D'ailleurs, elle se plaisait à me confier, avec un abandon charmant, ses pensées, ses projets ; à me faire le détail de ses journées, de ses impressions, de ses études.

Je supposai qu'elle était amenée au Dôme vers cette heure matinale par quelque idée poétique, par quelque rêverie mystique qui rendait nécessaires, aux aspirations religieuses de son âme, les pompes du catholicisme, le recueillement des vieilles églises, la prière et la méditation sous les grandes nefs aux voûtes d'azur, dans les chapelles où les vitraux historiés laissent descendre un jour mystérieux.

Il pouvait être trois heures du matin.

Une lune d'opale brillait au firmament. Arrivés sur la place, nous nous arrêtâmes pour contempler la magnifique basilique dédiée à *Mariæ nascenti*, par Jean Galeazzo Visconti, duc de Mi-

lan, qui en posa la première pierre le 13 mars 1386. Elle nous apparaissait toute brillante de son prestigieux éclat, dans le charme de sa poésie, le rayonnement de sa grâce et de sa majesté. La ville, couchée à son ombre, dormait confiante sous sa protection.

— Édouard, me dit Benjamine d'une voix pleine de mélancolie et en se dégageant de mes bras, voulez-vous m'attendre ici?

— Où vas-tu donc?

— Là, fit-elle, en me désignant la cathédrale du doigt.

— Ne puis-je t'y accompagner?

— Oh! non, impossible! répondit-elle précipitamment.

— Seras-tu longtemps?

— Je ne sais, prenez patience; bien sûr je reviendrai, ajouta-t-elle en me jetant un regard qui ressemblait à un adieu.

— Je l'espère bien, répondis-je en souriant.

Elle semblait ne pouvoir me quitter.

Elle avait pris une de mes mains et la serrait avec force. Je remarquai sur ses lèvres ce tremblement convulsif qui lui était familier lorsque de grandes émotions l'agitaient. J'eus envie de la retenir, mais elle, devinant mon intention, s'éloigna rapidement après m'avoir jeté un dernier regard rempli d'une indéfinissable tristesse.

VIII

Le jour commençait à poindre, lorsque Benjamine revint à moi.

Les instants m'avaient semblé longs, et vingt fois j'avais voulu pénétrer dans l'église. Dominé de craintes vagues, je longeais la façade du monument; mais je remarquai que les portes étaient closes hermétiquement. Je prêtai l'oreille; aucune voix, aucun bruit, nulle harmonie ne me parvint; le silence était complet à l'intérieur comme au dehors.

Je considérai Benjamine; elle était horriblement pâle; ses yeux avaient cette sécheresse ardente, cette animation du regard des personnes atteintes de fièvres terribles. Lorsqu'elle passa son bras sous le mien, je sentis que son pouls était violent et pressé. Sa respiration était haletante, oppressée, difficile; elle frissonnait, et j'avais quelque difficulté à diriger sa marche chancelante.

— Qu'as-tu? lui dis-je, inquiet.

— Oh! rien, s'efforça-t-elle de me répondre d'une voix éteinte; il fait froid dans ces vieilles églises gothiques. Je m'y suis oubliée trop long-

temps, et j'en suis sortie toute grelottante. Voilà tout le mystère.

Je feignis de la croire. Les réponses qu'elle eût faites à mes questions l'eussent accablée à ce moment. Elle arriva chez elle à bout de forces, me témoigna le désir d'être seule et me pria de revenir la voir seulement dans deux ou trois jours.

— Non, lui répondis-je, il faut que je revienne ce soir, demain au plus tard, savoir de tes nouvelles. Je vais t'envoyer mon médecin.

— Je vous en prie, Édouard, pas de médecin. Ce n'est qu'un malaise passager. La nature me guérira d'elle-même. Je vous attendrai jeudi; j'ai besoin de solitude jusque-là; voulez-vous me le permettre?

Je la quittai avec le pressentiment que je ne devais plus la revoir. Une tristesse profonde m'accabla.

Je ne savais comment passer mon temps. Les heures ne finissaient plus.

J'envoyai plusieurs fois prendre des nouvelles de Benjamine; elle me fit constamment répondre qu'elle allait bien, que je n'eusse aucune crainte.

Pourquoi ce besoin de solitude? pourquoi m'imposer ce terrible supplice de vivre loin d'elle! Je la savais malade et elle me refusait de veiller à son chevet! Que comprendre? qu'imaginer? Je me creusais la tête; j'inventais mille suppositions. Je cherchais des causes, des rai-

sons. Je n'arrivais à rien qui me satisfît, à rien qui me consolât.

Ce que je voyais là surtout, c'était quelque perfide machination de la police autrichienne qui, à cette époque néfaste, jouait tous les rôles et ne reculait devant aucun moyen, pour effrayer ou pour perdre les gens qu'elle jugeait suspects de patriotisme. Je sus longtemps après ce qui s'était passé au dôme; et je vais vous rapporter en peu de mots cette scène étrange, où vous verrez, avec indignation, combien la tyrannie étrangère se soucie peu de la justice, et de quelle manière atrocement dédaigneuse elle joue avec la vie humaine.

Au moment où Benjamine pénétra dans l'église, un homme, qu'elle ne connaissait pas, la saisit brutalement par la main et la conduisit de force à la sacristie.

Rien de ce qui avait été annoncé à Torlonia ne s'exécuta. Ce stratagème singulier et presque fantastique avait été supposé pour agir puissamment sur l'imagination de la jeune fille, avide du merveilleux et de l'inconnu, afin de l'amener de bon gré à une entrevue à laquelle elle n'eût jamais consenti si on l'en eût sollicitée à l'aide des moyens ordinaires, et en lui en dévoilant le mystère. Quant à employer la force ouverte contre elle, on ne l'eût pas osé dans ces heures de sourd mécontentement et d'agitation croissante. La cantatrice était, en effet, le drapeau sacré, inviolable de la patrie italienne, anxieuse et

frémissante; y toucher ouvertement c'eût été, certainement, provoquer une émeute, peut-être même une révolution.

Aux lueurs éparses que projetaient quelques cierges allumés dans la sacristie, Benjamine reconnut Antonio Gherardo, qui, debout au milieu de la salle, les bras croisés sur sa poitrine, et le visage penché, semblait perdu dans de sombres et dévorantes pensées.

En apercevant Benjamine, il fit quelques pas au-devant d'elle, et la salua avec une politesse froide et grave; puis il dirigea vers elle un regard incertain.

Sur un geste, le muet personnage qui avait introduit la diva, s'éloigna.

— Que me voulez-vous? demanda Benjamine à Antonio, lorsqu'ils furent seuls.

— Vous sauver, Benvenuta! Votre main...

La jeune fille, sans hésiter, lui abandonna sa main; Antonio la porta à ses lèvres.

— Quel danger me menace? interrogea Benjamine.

— Un danger terrible, répliqua Antonio d'une voix lente et triste; mais tu pourras l'éloigner si tu le veux, ajouta-t-il après une pause et en gardant toujours la main de Benjamine dans la sienne.

— Je le ferai, répondit tranquillement la jeune fille, s'il n'en doit rien coûter à mon honneur ni à ma dignité.

— Rien.

— Alors, parle, Antonio.

— Ah! tu me connais donc toujours, fit Antonio avec un sourire dont les joies passagères illuminèrent la dure physionomie.

— Toujours; je n'ai rien fait pour t'oublier, bien que tu m'aies, un jour, menacée de ta colère...

— Ah! Benjamine, j'ai bien souffert!... mais à présent c'est fini...

— Pourquoi ne t'ai-je pas vu? tu es à Milan, je le sais, depuis plusieurs années; je t'aurais reçu avec plaisir, comme mon ami d'enfance, comme mon compagnon de jeunesse, comme le fils de l'ami chéri de mon père?

— Cela est devenu impossible, répliqua Antonio.

— Pourquoi? demanda la diva.

— Pourquoi?...

Antonio hésita; puis il dit :

— Parce que bien des événements se sont passés depuis que nous nous sommes dit adieu à la ferme du Belvédère; et puis, d'ailleurs, tu appartiens au parti de l'indépendance nationale, toi; moi, je méprise tous les hommes et je les voudrais voir tous esclaves; j'ai le cœur mort, et c'est toi qui l'as tué, Benvenuta... Peut-être un jour en seras-tu responsable devant Dieu!...

— Antonio, s'écria Benjamine avec des larmes dans la voix, Dieu m'est témoin que j'eusse voulu

t'épargner toute amertume, toute souffrance, tout chagrin!

Antonio, qui paraissait en proie à une poignante émotion, garda le silence. Il fit asseoir la diva et resta debout à ses côtés.

— Je sers l'Autriche, ajouta-t-il d'une voix calme, je la sers avec dévouement, parce que cette puissance sans entrailles représente pour moi le génie du mal... Cependant je n'ai pas oublié ceux que j'ai aimés...

— Mais de quoi s'agit-il donc? interrogea Benjamine que l'attitude pleine de mystères d'Antonio commençait à troubler.

— Il y a que cette nuit même, à l'heure où je te parle, le directeur général de la police voulait te faire assassiner par ses sbires, et que j'ai dû te ménager ce rendez-vous dans un lieu où personne ne viendra te chercher, afin de te sauver.

— Que dis-tu? s'écria Benjamine, me faire assassiner!... et la raison?

— La raison!... mais pauvre enfant! quand on veut se débarrasser de quelqu'un, on a toujours mille raisons... et si l'on n'en a pas, il est facile d'en inventer... Pour ce qui te regarde, les motifs ne manquent pas.

— De quoi suis-je coupable?

— D'aimer ton pays.

— Est-ce un crime?

— Oui.

— Je m'en glorifie.

— Tu groupes autour de toi un certain nombre d'hommes dévoués à la cause nationale; tu les soutiens, tu les exaltes par des paroles entraînantes et pleines de foi en un avenir meilleur, avenir que tu leur montres comme prochain; ceux-là, c'est la phalange sacrée. Il en est d'autres que tu instruis, que tu diriges dans les difficiles sentiers de la science et de la philosophie; or, toi qui sais tant de belles choses, il en est quelques-unes de très-utiles que tu ignores, ou que tu as eu grand tort d'oublier, si tu les as une fois sues; les voici: d'abord une maxime du prince de Metternich, qui sert de base à sa politique: « La philosophie et l'histoire sont les plus dangereuses ennemies des trônes. » Puis ce mot de l'empereur François: « Je veux des sujets fidèles, non des savants. » Ce mot-là fait autorité à Vienne, et Vienne, jusqu'à nouvel ordre, fait autorité à Milan. Autres griefs: tu refuses de chanter la musique allemande; tu ne figures à aucune messe célébrée en l'honneur de l'anniversaire de la naissance de notre gracieux souverain; enfin, et voici les péchés mortels: ta gloire offusque et fait horriblement souffrir la vanité de deux célèbres courtisanes: la Giovanina Meregalli, concubine du vieux feld-maréchal Radetzki; et l'Annetta Olivari, la belle gantière, prostituée chérie des états-majors. On ne parle plus que de ta gloire, de ton génie, de ta rayonnante beauté, même au café *del Mazza*, en face duquel demeure cette Olivari, même au

Corso et au jardin public où parade la Meregalli. Ces deux femmes-là t'abhorrent; elles sont puissantes; elles protégent le directeur général de la police, qui, de son côté, leur rend la pareille. Ton dernier triomphe a servi de prétexte à une manifestation politique, qui a été assez prononcée pour avoir inquiété le vice-roi; cet événement a donc déterminé les chefs du pouvoir, poussés en avant par les intrigues de ces deux catins, à te sacrifier à leur repos, qu'ils appellent le repos public. On devait procéder sans bruit, sans esclandre : deux coups de stylet bien appliqués, et voilà tout. Quelques-uns avaient proposé, pour toi, l'exil; d'autres te voulaient faire arrêter et mettre en jugement. — « Mauvais moyen, a répondu le directeur général de la police; évitons le tapage; laissez-moi agir et bientôt vous n'entendrez plus parler de la diva. » J'ai obtenu de cet homme, vraiment admirable, de choisir les sbires qui devaient t'assassiner; je me suis chargé, moi, de leur faciliter les moyens de diriger leurs coups; j'ai juré de te frapper dans l'ombre, sans que l'on sût jamais d'où le coup pouvait être parti!...

Benjamine se leva avec horreur et fit machinalement quelques pas vers la porte, comme si elle eût voulu fuir des assassins cachés dans la nuit.

Antonio vint à elle et la reconduisit à son fauteuil.

— Oh! ne crains rien, il n'y a ici qu'Antonio Gherardo, ton ami d'enfance, reprit-il d'une voix où il sut mettre de la tendresse; j'ai été assez habile, assez puissant, car il fallait de l'habileté et de la puissance, pour te sauver; mais, à présent, il faudra m'aider un peu et te garder aussi toi-même.

— Et de quelle manière? demanda froidement la Benjamine.

— Rechercher l'ombre, te tenir à l'écart, paraître moins souvent à la Scala, étudier la langue allemande, et, si par hasard il venait à t'être proposé de chanter à Vienne, au palais impérial même, promettre et tenir s'il le fallait; pour le moment, ce qu'il importe, c'est de rompre avec quelques-uns de tes amis politiques les plus signalés à l'opinion, et de jeter un voile sur ta gloire...

— Mentir avec ma conscience, jamais! s'écria la diva avec un geste de reine.

— Pense à ceux que tu aimes, ajouta Antonio d'un ton persuasif.

Benjamine tressaillit.

— La main qui aurait pu te frapper, si je ne l'eusse arrêtée à temps, pourrait bien facilement l'atteindre, *lui*, que personne ne protége.

— Tu as raison, Antonio, répondit la Benjamine pâle d'effroi; merci, je suivrai tes conseils.

Elle prit la main d'Antonio et la serra dans les siennes; mais cette main resta froide et inanimée.

— Maintenant, est-ce tout? demanda-t-elle.

— Tout.

— Dois-je te dire adieu ou au revoir?

— Dis-moi au revoir, répondit Antonio, en baissant la tête pour dissimuler un sourire sardonique qui, malgré ses efforts, vint contracter ses lèvres minces et blêmes.

Il offrit son bras à la Benjamine, et ils traversèrent comme deux ombres, les ténèbres déjà transparentes du somptueux édifice.

Lorsque la diva eut franchi le seuil, Antonio tint la porte légèrement entre-bâillée, et suivit d'un œil plein d'éclairs la marche chancelante de la jeune fille. Lorsqu'il l'eut vue se pendre à mon bras :

— Joli couple! murmura-t-il; ah! c'eût été dommage de les séparer sitôt! Comme ils s'aiment! quelle belle passion! Laissons-la croître et s'enraciner de plus en plus, et puis après...

Il s'arrêta un instant sur une pensée qu'il n'osait énoncer; il s'écria ensuite avec un rire hideusement féroce :

— Oh! ils voulaient m'arracher ma vengeance, ces imbéciles de *Tedeschi*... Halte-là, mes maîtres!... je suis quelque chose ici, moi, aujourd'hui... et il faut que le plus puissant d'entre vous compte avec moi... Stupides mangeurs de choucroute, bélîtres d'Allemands, ils l'auraient tout bêtement assassinée... la belle affaire, vraiment!... Cette fille-là m'appartient, messieurs,

retirez vos griffes... c'est un morceau trop fin pour vos lourdes vengeances! C'est ma proie, ma chère proie!...

Puis, voyant la rue déserte, il sortit, et se dirigea vers la Porta Romana, où se réunissaient alors plusieurs sociétés secrètes, présidées par les plus énergiques sectateurs de Mazzini.

IX

Je touchais enfin au jeudi si impatiemment attendu où j'allais revoir Benjamine; où j'allais lui faire mille questions sur l'étrange détermination qu'elle avait prise de se dérober à ma tendresse, à ma sollicitude, dans un moment où elle semblait en avoir un si impérieux besoin. Pour agir ainsi, il est certain qu'elle n'avait pas obéi à un caprice, à une simple fantaisie. Je me promettais donc de pénétrer dans un secret dont les premières conséquences tombaient pesamment sur mes joies les plus pures, sur mes affections les plus vives, et menaçaient de les altérer et de les détruire.

Ce jour-là, mon père vint me trouver de bon matin. Je n'étais pas encore levé.

— Mon cher Édouard, dit-il, tu me pardonneras cette visite matinale, mais j'ai hâte de te

faire part d'un entretien sérieux que j'ai eu hier avec la Benvenuta. Elle m'a prié, elle-même, de t'en rapporter fidèlement le résultat et la substance. C'est, de plus, sur le désir qu'elle m'en a exprimé que cette entrevue a eu lieu.

— Vous êtes toujours le bienvenu chez moi, mon père, à quelque heure que vous vous y présentiez, et je suis prêt à vous entendre, répondis-je, singulièrement intrigué de ce début. Veuillez vous asseoir.

Le général prit une chaise et l'approcha de mon lit.

— Je suis arrivé chez elle avec des dispositions passablement belliqueuses et avec une attitude cavalière : je l'ai quittée attendri, émerveillé. Je croyais avoir affaire à quelque jeune baladine, plus célèbre par sa beauté que par sa vertu, de celles dont les poëtes chinois disent qu'elles vivent insoucieuses des sévères prescriptions de l'honneur et du devoir, au sein de la musique qui les berce. Je la supposais, certes bien gratuitement, hautaine, avide et corrompue. Tu comprends que je devais l'aborder en conséquence; je m'étais étrangement trompé. Au lieu d'une reine de théâtre dont la vanité encensée outre mesure a mis la cervelle sens dessus dessous, et dont le passe-temps consiste à tirer profit de ses... mérites comme de ses triomphes, je trouvai une jeune fille simple, pleine de modestie, de bon sens et de retenue.

— Ah! mon père, c'est une belle âme, une rare intelligence.

— Je le crois. Ses idées et son langage révèlent une intelligence sérieuse et réfléchie. Elle est originale, elle attache et captive forcément. J'abordai la question à la baïonnette, et je la priai tout franchement de changer de protecteur. Je mis ma bourse à sa disposition et j'essayai de lui faire comprendre, à la façon spartiate, que l'âge des folies était passé pour toi; je lui annonçai tout crûment que tu devais te marier dans quelques mois, et que la décence exigeait que vous renonçassiez de part et d'autre à toute relation; que je comptais sur elle pour briser une chaîne que l'habitude et les charmes de sa personne t'avaient rendue chère, parce qu'en pareille occurrence les femmes ont plus de courage que les hommes.

— Vous avez traité la Benvenuta avec dureté, murmurai-je profondément endolori.

— Et avec maladresse, reprit le général. Mais je croyais devoir ne pas me gêner avec une chanteuse. Si j'avais connu la délicatesse et la fierté de sa nature, j'eusse mis en l'abordant les mêmes attentions qu'en la quittant. J'ai cependant réparé ma faute le mieux possible.

Je remerciai mon père d'un sourire.

— La prima donna m'écoutait avec douleur, continua-t-il, mais sans essayer de m'interrompre; je la voyais pâlir et rougir alternativement,

L'admirable éclat de ses yeux était voilé et terni par des larmes qu'elle retenait à peine. Je me repentis de la brutalité et de la verte franchise de mes paroles, et je la priai d'excuser les rudes et brusques manières d'un vieux soldat. Lorsque j'eus cessé de parler, la Benvenuta répondit à mon attaque sans colère et sans amertume.

— L'humiliation, dit-elle, que vous me faites subir est imméritée; elle m'est pénible surtout, parce qu'elle me vient de vous. J'aurais souhaité plus de douceur et d'affabilité dans vos paroles. Chaque être a sa dose de susceptibilité : la simple fille de théâtre comme le héros d'un champ de bataille. Si bas que vous m'estimiez, vous devriez comprendre que j'ai cette pudeur et cette délicatesse de sentiments qui n'abandonnent jamais une femme qui aspire au respect de sa conscience; il est malséant de les froisser sans motifs plausibles. Vous ne me connaissez point, et vous m'infligez vos mépris. Un jour viendra peut-être où j'aurai quelque droit à vos respects. Ma maison est honorable : on peut y entrer en plein jour. Ma main est pure : on peut la presser sans se compromettre. Je n'ai jamais composé avec ma conscience, et j'ai le droit de marcher la tête haute. Je défie l'insulte. J'ai veillé avec soin sur moi-même, et je ne crains rien ni de Dieu ni des hommes. Les méchants peuvent me calomnier; m'avilir, jamais! Je ne comprends la vie qu'à l'ombre de l'honneur. Si

j'avais eu à rougir à mes propres yeux, je me fusse condamnée à la mort.

Comme un beau navire échoué par les vagues en furie se relève sous l'influence d'un vent favorable, la Benvenuta, à mesure qu'elle parlait, revenait à la sérénité, et m'apparaissait dans tout l'éclat de sa beauté : le regard étincelant, le geste sobre et harmonieux, les traits animés. Je la regardais, étonné de son langage, de la noblesse de son maintien.

— Rien de ma part ne viendra contrarier des projets avec lesquels vous avez longtemps vécu, reprit-elle; je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour en assurer la réussite. Oh! croyez-moi je me garderai toujours de troubler les espérances de votre vieillesse. La nouvelle que vous venez m'annoncer ne me surprend pas; j'ai souvent traité cette question-là avec Édouard. Mon opinion là-dessus est arrêtée, et il connaît ma manière de voir. Je ne serai pas un obstacle aux plans d'avenir que vous avez caressés pour lui. Les fruits sont mûrs aujourd'hui, et vous pouvez les cueillir. Vous avez été un bon père, vous avez traité Édouard en ami, avec confiance et abandon. Il vous aime et vous vénère; sa conduite serait misérable, s'il tentait de se soustraire à vos désirs les plus légitimes : il agirait en homme vulgaire et tomberait au-dessous de l'estime des honnêtes gens. Il ne voudra donc jamais vous déplaire en quoi que ce soit de juste

et de raisonnable, et vous ne pouvez rien vouloir pour lui qui n'ait ce double caractère.

— Ah! signora, m'écriai-je, en lui offrant la main, vous êtes aussi éloquente que belle...

Un imperceptible sourire vint relever les coins de sa bouche.

— Il ne faut pas que le monde s'éteigne, reprit-elle; le mariage est une institution nécessaire que je respecte. Comme sacrement, il moralise les relations sexuelles, leur donne un caractère individuel qui fonde la famille, et, par la famille, la nation; comme institution réglée et sanctionnée par la loi, il crée les sociétés dont il sauve-garde les intérêts, assure leur durée et fait leur grandeur. La signorina de Nostende aime Édouard; c'est une jeune fille qui a l'esprit séduisant, l'intelligence vive et adroite; elle est jolie, et vraiment princesse des pieds à la tête. Édouard la voit avec plaisir. A défaut d'amour, il aura bien vite de la tendresse et des fantaisies pour elle. Il sera captivé en peu de temps, et vous pourrez reposer vos regards attendris sur un couple heureux.

Elle parut se recueillir un instant, puis elle ajouta d'une voix émue :

—Quant à renoncer à mon amour pour Édouard, je ne le saurais faire; ainsi, je ne m'engage pas à un sacrifice qui me serait impossible. Je vous trouverais injuste de l'exiger; je professe un souverain dédain pour l'injustice, et j'ai pour habi-

tude de ne jamais me soumettre à ses décrets. L'âme d'Édouard est contenue dans la mienne comme le sang dans les artères, comme la séve dans la tige du végétal. Nos deux vies, quoique séparées, tendront incessamment à se mêler et à se confondre; mais, rassurez-vous, leur royaume n'est pas de ce monde.

— Mais, répliquai-je en secouant la tête d'un air de doute, Édouard consentira-t-il à se séparer de vous aussi facilement que vous semblez le croire?

— J'en suis sûre, répondit-elle sans la moindre hésitation. Il m'aime trop profondément pour m'attrister par un acte de faiblesse ou d'insubordination puérile. Il sait qu'il me causerait un grand chagrin, en tenant une conduite en opposition avec vos vues et en contrariant des projets que je trouve raisonnables. Les meilleurs instants de ma vie furent ceux que je passai à m'entretenir avec votre noble fils; mes meilleurs jours, désormais, seront ceux que je passerai à me les rappeler. Je ressentirai une joie immense de n'avoir à y regretter ni une parole, ni un geste, ni une intention. Dieu s'est toujours assis au milieu de nous. Autant que cela m'a été possible, j'ai dégagé mes pensées des intérêts et des plaisirs terrestres. Je me suis efforcée de m'élever aux régions éthérées, et j'ai tenté avec succès d'y entraîner Édouard avec moi. J'ai tout fait pour le détacher de ma personne en ce monde,

mais aussi tout pour le retenir en d'autres. Si je suis endolorie à l'heure qui vient de sonner au cadran de ma destinée, je ne suis pas ébranlée. Je reconnais un orgueil légitime à résister avec fermeté aux chocs violents, mais inévitables, sur cette planète où nous menons une existence si éphémère et si transitoire. Votre fils pense de même, et il agira en homme courageux; il restera calme, et saura commander aux impulsions de son cœur. Il saura, comme il convient, diriger et soumettre ses émotions; il restera ce qu'il est, un esprit supérieur, une âme solide, un caractère ferme et loyal. Pour avoir des droits, il est nécessaire d'obéir à des devoirs; les uns et les autres complètent l'homme. Il le sait, et n'essayera pas de se dérober à ce principe salutaire. J'éprouve une consolation véritable à voir qu'il n'a point perdu auprès de moi son courage, son énergie, sa droiture, sa noblesse native. Je me suis constamment appliquée, pour rester digne de l'amour éternel qui nous promet l'un à l'autre dans le cours des existences infinies, à lui présenter toute faiblesse humaine comme honteuse et dégradante. Permettez-moi de lui écrire mes dernières inspirations.

Elle se leva et se retira dans une chambre voisine.

— Sa marche était ferme et sa figure empreinte d'une gravité sereine, continua le général. C'est à peine si la pâleur et le tremblement

convulsif de ses lèvres me révélèrent les souffrances poignantes, les déchirements de cœur avec lesquels elle luttait énergiquement.

A mesure que mon père parlait, je sentais ma poitrine s'emplir de sanglots. Les larmes, qu'une fausse honte m'obligeait à retenir, m'étouffaient. Je ne trouvais rien à répondre. La douleur m'ôtait la pensée; je comprenais seulement que les plus belles pages de ma vie étaient écrites, qu'il fallait les livrer au passé et laisser tomber les dalles de l'oubli sur mes heures de félicité, car la tombe avait été creusée pour mon amour, et on l'y avait descendu. Déjà la place où il reposait était marquée d'une croix noire. Enfin la nature, plus forte que ma volonté, ouvrit un libre cours à mes larmes, et je pleurai comme le jour où ma mère avait détourné la tête en me quittant peut-être pour toujours.

Après avoir fait quelques pas dans la chambre pour cacher son émotion, mon père revint à moi, et, me prenant la main :

— Édouard, mon cher enfant, ne crois pas que je veuille t'imposer une volonté tyrannique; tu es libre de suivre la route que tu voudras, l'essentiel, avant tout, est que tu sois heureux; si tu crois ne pouvoir l'être loin de la Benvenuta, reste pour elle ce que tu étais hier encore. Les années, qui ont blanchi mes cheveux, m'ont laissé en échange de leurs ravages une expérience dont je tiendrais à te faire profiter. Tout homme

qui voudra mettre du poétique ou du romanesque dans sa vie est un homme perdu. Ce que le monde pardonne à la jeunesse, comme une chose naturelle, comme un dérivatif salutaire, il ne le pardonne plus à l'âge mûr et ne l'excuse jamais dans la vieillesse. Une position anomale, passé un certain temps, dépouille de toute dignité et de toute considération. La Benvenuta, malgré la passion qui l'entraîne vers toi, l'a parfaitement compris dans son admirable bon sens. Chaque homme doit marcher avec une compagne digne de lui. Je ne prétends pas dire que la conduite de la Benvenuta ne soit pas irréprochable; mais, aux yeux du plus grand nombre, elle restera toujours équivoque. Un point important, c'est de n'avoir jamais à rougir de la femme qu'on a épousée. Le mari est responsable du passé de sa compagne. Si tu épouses la Benvenuta, tu ne seras jamais assez fort pour la faire adopter par le monde dans lequel tu vis. Tu approches d'un moment solennel; de ce que tu vas décider découleront des conséquences heureuses ou funestes; de la résolution que tu prendras dépendra le succès ou la perte de la bataille de la vie. Tu peux encore rester quatre ou cinq ans l'amant de la Benvenuta; passé ce temps, tu tomberas dans le ridicule et le mépris. Toute position te sera fermée; ton avenir sera manqué sans retour. Le repentir viendra inévitablement, mais trop tard, comme toujours.

Je n'ai que toi; je t'aime au delà de toute expression. Tu me dois bien quelque chose en retour. Cependant, je te le répète, tu es libre d'agir comme bon te semblera. Voici la lettre de la Benvenuta.

Après un temps de silence, que le général semblait désirer me voir rompre, il reprit :

— Alice a manifesté le désir d'aller voir Londres et Paris. Elle y restera jusqu'au mois de septembre. Nous lui ferons compagnie, avec sa nourrice et sa marraine, la marquise Orsini. Le prince ne sera pas de la partie. Il prétend être à la veille d'une grave maladie. L'excuse est puérile; il a, sans doute, quelque motif puissant qui l'oblige à ne pas accompagner sa sœur. Si tu crois pouvoir être prêt, et, en supposant que tu entres dans mon projet, nous partirons demain. Lorsque nous reviendrons à Milan, nous n'y resterons que quelques jours. Nous avons trouvé convenable, le prince et moi, et tu nous en applaudiras, que la cérémonie nuptiale s'accomplît loin de cette ville. C'est à Venise que nous la célébrerons. Nous avons résolu d'agir ainsi par déférence pour la Benvenuta, à laquelle on ne saurait témoigner trop d'égards et montrer trop de délicatesse. D'abord Alice a refusé ; mais son frère a tenu bon, et pour obtenir de moi l'assentiment à son voyage de France et d'Angleterre, elle a dû se résigner. D'ailleurs, elle se plaît beaucoup à Venise. Vous y passerez les premières années de votre

mariage si vous ne préférez voyager. Julien a offert à sa sœur, en cadeau de noces, son magnifique palais du Canalazzo. Il a déjà donné des ordres pour qu'il soit restauré à l'intérieur, de façon à allier le confort moderne avec l'élégance et la grandeur de son architecture et de sa distribution. Malgré sa fermeté, la diva aimera mieux te savoir à côté d'une jolie femme que de t'y voir tous les jours. L'absence est, en matière d'amour, le meilleur acheminement à un oubli réciproque; c'est un remède que recommandent surtout deux grands maîtres : Ovide et le cardinal Bona. Avec Alice, tu ne t'ennuieras pas, et bientôt, j'en suis sûr, l'image de la Benvenuta se présentera à toi non plus comme un regret, mais seulement comme un doux souvenir. Courage donc, mon cher enfant; surtout, réfléchis bien avant de te résoudre à prendre un parti qui devra être définitif. Je me souviens à propos de deux sentences de Théognis de Mégare, que je livre à tes méditations :

« Le passé ne peut se rappeler; mais gardons-nous de l'avenir, il doit occuper seul toute notre attention. »

Voici la seconde :

« Nous ne verrons jamais tous les événements se succéder au gré de nos désirs. N'envions pas un bien qui n'est réservé qu'aux dieux. »

Je retins mon père, qui se disposait alors à me quitter, afin de ne point influencer par sa pré-

sence la résolution qu'il me sollicitait de prendre ce jour-là même.

— C'est en vain, mon père, que j'essayerais de faire revenir la Benvenuta de la promesse qu'elle vous a faite; sa résolution est inébranlable. Ce qu'une fois elle a décidé, elle l'accomplit sans hésitation. J'irais maintenant frapper à sa porte, qu'elle ne me l'ouvrirait pas. Mes larmes, mes cris de désespoir ne la pourraient fléchir. Elle admet en principe que, lorsque des événements inévitables fondent sur nous, il est de notre dignité de les recevoir sans plier les épaules et d'en porter le poids sans faiblir. Je n'oserais affronter la pitié ou l'indignation de son regard. Je ne crains pas de vous l'avouer, mon père, malgré le désir que j'ai de vous être agréable, vous n'eussiez pas obtenu de moi si facilement ce que vous avez obtenu si vite de la Benvenuta. Je n'aurais point eu peut-être cette force de caractère, cette puissance sur moi-même; je n'aurais point su prendre une détermination si nette et si prompte. Mais à l'heure où nous sommes, tout est consommé; déjà les flammes du sacrifice sont éteintes pour jamais. Elle-même a écrit le mot *fin* au bas du dernier chapitre de notre histoire; je n'ai plus qu'à fermer le volume. Ainsi, mon père, nous partirons demain, puisque vous l'avez décidé; je serai prêt.

— Voilà qui s'appelle raisonner en homme, s'écria mon père, en me serrant la main; tu es

un brave garçon. A te parler franchement, je craignais de te voir faiblir; mais tu as remporté la victoire et enfoncé l'ennemi sur toute la ligne. C'est bien cela, mon enfant, je te remercie de ta fermeté et de ton bon sens. Tu me donnes là une preuve d'affection dont je te tiens un grand compte.

Mon père me quitta sur ces paroles, qui rassérénèrent mon esprit abattu et donnèrent à mon âme en larmes la force nécessaire pour combattre la sombre douleur qui l'oppressait.

Je passai les plus longues heures de cette journée à lire la lettre de Benjamine.

Elle était ferme et ne laissait percer aucune émotion; elle avait eu assez d'empire sur elle-même, à ce moment suprême, pour cacher à mes yeux sa douleur et ses angoisses. Cependant il y eut un passage dont le sens obscurci à dessein me frappa d'épouvante et d'étonnement.

« Un jour est proche, écrivait Benjamine, où il faudra que je vous voie pour la dernière fois; ce jour, je l'ignore moi-même; mais, quand il sera venu, vous en serez averti. L'heure solennelle qui vous rendra l'époux d'Alice me ravira ma volonté, mon libre arbitre; je serai entourée de puissances que vous ignorez maintenant, et que vous connaîtrez plus tard. Elles ont fixé ma destinée, et je la leur abandonne volontiers. Je pourrais me soustraire à leur influence, car il en est une autre qui a plus de force et de pres-

tige; qu'importe, cependant! Je laisserai parler les circonstances; personne n'est maître de l'avenir. Quoi qu'il advienne, je vous supplie, mon Édouard bien-aimé, d'accourir au plus vite quand je vous appellerai, car l'instant sera solennel pour moi et de la plus haute importance pour vous. »

X

Alice entrait alors dans sa dix-huitième année. Maîtresse, depuis longtemps déjà, de ses actions et d'une fortune considérable que son tuteur, conseillé par Julien, lui avait laissée en libre disposition, elle apportait dans sa conduite beaucoup de caprices, de fantaisies, mitigés à propos par un esprit réfléchi et calculateur. Elle aimait le monde, ses fêtes, ses bruits; elle le recherchait et en était goûtée; elle en subissait les lois avec docilité, bien persuadée qu'en s'en écartant elle s'exposerait sinon au mépris, du moins à des railleries, à des épigrammes, qui laissent parfois après elles des traces fâcheuses. Lorsque l'on est volontairement d'une communion, il est sage d'en respecter les dogmes et les préceptes. Sous une apparence étourdie, elle cachait un grand bon sens. Comme le prince, mais

à des titres différents, elle jouissait de l'estime et de la considération de la haute aristocratie lombarde. Ses mœurs, irréprochables en apparence, lui attiraient l'affection et imposaient le respect. Avec la liberté dont elle jouissait, s'il y avait eu un peu de romanesque dans son cœur, pensait-on, elle eût pu se livrer à quelques folles et scandaleuses aventures; on lui tenait compte de sa retenue. En général, on se trompait sur les jugements dont elle était l'objet. D'une habileté et d'une dissimulation qui la rendaient supérieure aux plus vieux et aux plus fins diplomates, elle avait su dérober aux regards inquisiteurs et envieux de son intimité l'événement capital de sa vie.

Aujourd'hui, ce secret qui coûta à Alice des prodiges d'imagination, d'inventions, de ressources, des années de hardiesse et de sang-froid, est devenu la proie de bien des gens, de ses amis surtout, qui, humiliés de ne l'avoir pas connu plus tôt, sont maintenant, à cause de cela, ses ennemis les plus acharnés. Alice lutta néanmoins par mille efforts et par mille sacrifices pour le démentir et le rejeter dans le néant; la lutte dure encore. Comme l'opiniâtreté a raison de bien des choses, je ne doute pas qu'elle ne retrouve la considération et le prestige au milieu desquels il lui était si doux de respirer. L'énergie, la ruse, la souplesse qu'elle déploie à présent pour reconquérir sa réputation com-

promise supposent une intelligence d'une rare fécondité, un cœur d'une prodigieuse audace. Cependant, en dépit de ses efforts, son regard décelait plutôt la fermeté, la hauteur, l'arrogance d'une femme du monde aristocratique, pour laquelle la vie n'a plus d'étonnement ni d'imprévu, que les chastetés, les embarras pudiques, l'indécision, l'innocence de la jeune vierge élevée sous l'œil vigilant d'une mère. Une vanité, une fierté excessives dominaient ses actions; ce sont des défauts auxquels elle se croyait obligée par sa naissance. Elle pensait faire un royal don aux personnes d'une position sociale un peu inférieure à la sienne, par l'octroi d'un sourire qu'elle s'efforçait de rendre gracieux, ou par l'échange de quelques mots qui, de sa part, étaient toujours revêtus du sceau de la protection.

Ses gestes, pour l'ordinaire, étaient secs et cassants. D'une taille bien prise, mais qui ne dépassait pas la moyenne, elle avait la pétulance et l'impétuosité des mouvements ordinaires aux petites personnes. Son parler était vif et bref. Rarement il y avait de la douceur ou de l'émotion dans ses paroles. Sa figure, sans posséder les attributs si rares de la beauté, était admirablement jolie; des lignes pures et délicates en dessinaient les contours, qu'un adorateur de la forme hellénique eût trouvés peut-être trop ramassés. Mais il y avait de l'esprit dans ses moindres détails; il circulait à pleins bords sur ses

lèvres mobiles, dont l'une, l'inférieure, paraissait un peu forte. Son cou, d'une ténuité, d'une blancheur de cygne, se rattachait, par une dégradation harmonieuse, à une gorge d'un galbe vigoureusement prononcé. Sa taille, fine et cambrée, reposait sur des hanches bien développées. Sa tête, légère et gracieuse comme celle de la Vénus de Praxytèle ou de Canova, se couronnait d'une abondante chevelure blonde, dont les boucles soyeuses retombaient par masses le long de ses joues. L'éclat de ses yeux, d'un azur lucide, était vif, violent parfois, tendre et carressant à sa volonté. Le dernier mot de sa nature était l'égoïsme. Comme Élisabeth Tudor, elle voulait des joies pour elle seule, sans se soucier d'en donner et d'en faire naître; elle y voulait du mystère, et toujours rester reine. A certaines heures, la fougue des sens pouvait l'emporter et la dominer entièrement; mais, le plus souvent, elle pouvait les maîtriser au point de paraître froide ou indifférente, et de se servir de son impassibilité pour tirer vengeance d'un affront, d'une insulte ou d'un simple dépit. En somme, pour traits généraux, beaucoup de distinction, une intelligence alerte et cultivée, du sang et de la race, une grande hauteur de manières, de la noblesse jusque dans le bout des ongles. Si tout d'abord elle n'inspirait pas de sympathie, on se laissait vite séduire par le jet brillant de sa conversation, tour à tour simple et originale, es-

piègle et sérieuse. Lorsqu'elle consentait à oublier la couronne de princesse qui surmontait son blason, et qu'elle descendait à un abandon familier, elle brillait aux yeux charmés comme une étoile de première grandeur. Elle traitait toutes les questions à l'ordre du jour, savantes ou frivoles, en y mettant toujours du sien. Il y avait dans ses aperçus de l'originalité, de la promptitude, une fantaisie qui n'excluait point la profondeur. Elle possédait surtout un talent rare pour donner aux choses et aux sentiments une couleur particulière qui les défigurait et les détournait de leur véritable sens. Le sophisme devenait entre ses mains une arme redoutable, dont les éclairs éblouissaient les yeux et pouvaient égarer la raison. Quant à son cœur, c'était encore un abîme; elle considérait d'ailleurs le mariage comme un vaste manteau sous les plis duquel s'abritent l'indépendance et l'impunité, ces deux puissances théologales si chères aux femmes, et qui leur sont indispensables, principalement dans notre pays.

Son frère l'adorait et ne la contrariait jamais. Il subissait même parfois ses volontés et ses caprices. Dominée par un système nerveux très-développé, elle était sujette à des accès de colère dont la frénésie pouvait la pousser à des actes cruels et dangereux.

Alice, dont la bonne opinion d'elle-même et la confiance en ses charmes atteignaient à une hau-

teur d'orgueil fabuleuse, n'avait jamais daigné m'interroger sur mon passé. Elle ne redoutait rien de mes souvenirs, rien de mes relations antérieures. Elle savait mon intimité avec Benjamine, mais elle ne s'y montrait pas sensible, n'en prenait nul ombrage, n'en concevait nulle crainte. Elle était persuadée que le diamant est le joyau par excellence et sans rival.

— Je suis un diamant, pensait-elle, en jouant sur les mots : je ne redoute donc pas que d'autres feux fassent pâlir l'éclat des miens.

Lorsqu'elle entendait parler avec une sévérité outrée de la conduite trop familière peut-être de certains jeunes gentilshommes, la fleur et l'espoir du pays, avec le corps de ballet de la Scala, ou avec les actrices du théâtre Ré, Alice répondait en riant :

— Bah ! laissez donc, il est des maux nécessaires et celui-là en est un. Quand la rivière est trop pleine, le moulin engorge. Ne savez-vous pas que les arbres trop forts en bois ne donnent pas de fruits. Ces créatures-là nous sont très-utiles à nous autres jeunes filles à marier : elles n'ont rien qui puisse longtemps attacher, et elles possèdent la science nécessaire pour former les jeunes gens. A quoi seraient-ils propres en sortant de nourrice? Il est une seconde éducation indispensable aux collégiens pour devenir des hommes. Ces filles de théâtre que nous méprisons à juste titre sans les jalouser, sont de bons

et d'habiles jardiniers qui émondent ces messieurs, les taillent, leur donnent une forme élégante et nous les livrent lorsqu'ils sont en plein rapport. Vous voyez donc qu'il y a plus de profits que de dangers.

Je ne crois pas nécessaire de vous expliquer ici les causes secrètes du voyage de ma fiancée à Paris et à Londres. Elles m'échappèrent d'abord. Je n'y voyais qu'une fantaisie très-excusable chez une jeune fille riche, jolie, coquette, qui trouve galant de parcourir les deux premières villes du monde, afin de choisir ce qu'elles renferment de plus riche, de plus élégant, de meilleur goût, pour s'en parer, éblouir et charmer l'époux de son choix. Voilà, du moins, l'intention toute flatteuse pour moi, qu'Alice laissa vingt fois percer pendant notre séjour en France et en Angleterre. C'était une prévenance à laquelle je m'efforçai de répondre de mon mieux.

J'avoue que ce voyage me fut salutaire. Rester plus longtemps à Milan dans les conditions où je m'y trouvais désormais dépassait mes forces et mon courage. Les mille distractions auxquelles on ne saurait échapper dans les deux grandes villes, détournent l'esprit des pensées accablantes, le cœur, du désespoir et des souvenirs douloureux. Au milieu de l'effroyable multitude qui anime ces capitales orgueilleuses, on se sent moins maître de soi; l'attention est sollicitée par tant de choses, que forcément elle se porte sur

l'une ou sur l'autre. Il faut y vivre longtemps pour échapper aux influences extérieures, pour reconquérir la liberté de ses pensées, de ses sentiments et de ses affections.

XI

Benjamine, dont vous connaissez à présent l'énergie de caractère, la force d'âme, la puissance de résolution, le courage inébranlable, tomba dans un abattement profond, dans un chagrin dévorant. Elle avait considéré d'un visage tranquille l'heure solennelle de la séparation; elle s'y croyait préparée. La douleur et les angoisses qui l'étreignirent vinrent lui prouver le néant de son orgueil, l'inanité de sa résolution, la faiblesse de la nature humaine. Il n'est donné à personne de maîtriser ses émotions et de leur commander comme à de dociles esclaves. Quand on a longtemps vécu avec un sentiment, c'est en vain qu'on essayera de l'expulser violemment de son cœur. L'organisme l'a absorbé tout entier; il est devenu un de ses éléments indispensables. Benjamine, malade et découragée, dut cesser pour quelque temps son service à la Scala. La plus grande des souffrances humaines pour la femme: c'est de voir l'homme qu'elle aime passer à l'affec-

tion d'une rivale dont elle ne peut contester ni les charmes ni les attraits. Les belles idées de Benjamine sur la migration et la rencontre des âmes à travers les mondes supérieurs, ne lui étaient plus une consolation suffisante. Les instincts terrestres et égoïstes, un instant refoulés jusque dans les dernières régions du cœur, remontent peu à peu à sa surface et finissent par l'envahir complétement. C'est une des infirmités humaines à laquelle la créature la plus angélique ne saurait échapper. Aussi ce qui fait, selon moi, de la science psychologique la première des sciences, c'est l'extrême mobilité de l'âme humaine, objet sublime de ses investigations et de ses études. Les problèmes dont on croit avoir donné des solutions absolues, se représentent de nouveau dans des conditions différentes, avec des termes qui ne ressemblent plus aux précédents. C'est un nouveau travail à entreprendre ; à peine est-il refait, que les données sur lesquelles on méditait changent tout à coup et exigent des opérations établies sur d'autres bases. Les aspirations célestes n'empêchent pas les angoisses de la terre ni les étreintes de la douleur. Que ceux d'entre les hommes qui n'ont jamais souffert ni jamais pleuré, jettent donc la première pierre à ceux qui pleurent et qui souffrent.

Benjamine passait des journées entières immobile, insouciante du monde extérieur, les regards fixés sur un passé encore si jeune et si

loin déjà! Son imagination attendrie le lui retraçait plus beau qu'il n'avait été réellement, et des regrets d'une amertume profonde venaient déchirer son cœur. Les annales du moyen âge ne sont poétiques et charmantes aux yeux du rêveur, que parce qu'il peut à son aise leur prêter les couleurs et les ombres qui plaisent le mieux à ses impressions du moment. Les scènes réelles se changent au gré de sa fantaisie en poétiques légendes. Ainsi, les souvenirs de la Benjaminé se nuançaient de teintes d'une douceur enivrante, s'éclairaient d'une lumière radieuse. Elle relisait les pages de sa jeunesse avec une volupté désespérée qui l'ébranlait tout entière. Ses chastetés passées, ses retenues, ses pudeurs, dont les triomphes lui avaient coûté tant d'efforts, tant d'héroïsme, la brûlaient maintenant de désirs violents, la poussaient à des rêves emportés. Elle se plaignait de n'avoir pris que l'un des côtés de la vie et le plus pénible, parce qu'il repose sur de perpétuels sacrifices, sur d'éternelles immolations. Elle contemplait sa beauté de plus près, considérait ses triomphes d'artiste avec orgueil, repassait les hommages et les adulations dont elle était l'objet, et s'avouait qu'elle valait toute femme de ce monde ; elle s'égalait aux plus hautes en beauté et en naissance, se repentait de ne pas avoir désobéi aux volontés du général Castelmonte, d'avoir cédé son Édouard à une autre. Il faut avoir supporté ce martyre atroce pour bien compren-

dre jusqu'où peut descendre le plus fier esprit, l'âme la plus riche, dans le gouffre sombre des faiblesses, des regrets et des désespoirs. Il y a des heures accablantes où l'on ne reculerait pas devant une lâcheté pour ressaisir un bonheur qui nous échappe, pour prolonger des joies qui nous faisaient vivre.

Elle s'était retirée à sa villa de Legnano. Là, chaque allée, chaque bosquet, chaque fleur, chaque brin d'herbe lui rappelait un incident de cette existence fortunée, passée aux côtés de son amant, suspendue à son bras, ses yeux fixés sur les siens. Ici, elle recueillait ses paroles avec des battements de joie; là, elle lui faisait part de ses vues sur l'immortalité des affections sincères. Quelles larmes, quelles tristesses et quelles désolations à l'heure présente!

Elle ne voulait recevoir personne. C'est en vain que tous ses amis, ses admirateurs qui la savaient malade, intercédaient pour qu'elle consentît à les admettre.

Le prince de Nostende voyait ainsi ses projets trompés. Il avait compté sur une reconnaissance flatteuse; il avait espéré être reçu comme le consolateur habile de cette douleur qu'il croyait superficielle. Toutes ses tentatives étaient tombées dans l'eau; il n'avait pu obtenir ni lettre, ni entrevue, ni réponse à ses sollicitations empressées.

— Que diable, disait-il à ses amis du café Cava,

la Benjamine a l'air de bien regretter le raisin qu'elle ne peut plus égrapper. Elle a vraiment de la tristesse. Pourvu qu'elle n'aille pas prendre la chose au sérieux et perdre la voix et la beauté! Je n'aurais point cru cela, à la manière délibérée, enjouée même, avec laquelle elle m'entretint de la perte probable du bien-aimé. J'ose espérer toutefois que c'est une affaire de quelques mois. Deuil de convenance; le rossignol reprendra son ramage à la saison d'hiver. Femme qui chante, femme qui demande. Je lui offrirai mon cœur dans un bouquet monté sur or et argent; et cette fois, comme Castelmonte sera marié, elle n'aura plus de raisons plausibles pour me refuser ses sourires...

Un jour, cependant, Torlonia parvint jusqu'à elle. Il avait argué d'un service important qu'il voulait réclamer de son inépuisable bonté.

Benvenuta l'avait reçu.

Torlonia demeura épouvanté des ravages que le chagrin avait causés dans cette belle organisation. Avec sa franchise habituelle, il alla jusqu'à lui reprocher amèrement ce qu'il appelait sa faiblesse et sa puérilité.

— L'amitié sincère que j'ai pour vous m'autorise à vous adresser ces durs reproches que, d'ailleurs, je n'adresserais pas à une femme vulgaire, dit-il; mais un être aussi bien doué que vous doit s'élever au-dessus des misères et des souffrances humaines. Un amour déçu ne doit bles-

ser qu'une âme commune; dans la vôtre, il y a des trésors d'intelligence et des éclairs de génie qui doivent la porter sur des ailes de feu et l'éloigner de toute préoccupation trop personnelle. L'art vous réclame; restez-lui fidèle; c'est l'époux que Dieu vous a choisi. Consacrez-lui toutes vos forces; vous êtes notre gloire; de grands compositeurs qu'inspire votre talent admirable sont à l'œuvre et travaillent pour vous; ne les trompez pas dans leur espérance de gloire et de fortune; ne nous privez pas de joies ineffables; l'art, quand il s'élève à la hauteur où vous l'avez porté, devient un apostolat auquel il n'est pas permis de se soustraire; c'est une mission divine à laquelle vous ne vous déroberiez qu'en perdant toute considération et tout prestige : ce serait commettre une action lâche, indigne de votre caractère et de vos idées; si vous vous laissiez mourir de chagrin, vous n'exciteriez les regrets de personne. Vous êtes une reine et vous devez comme une souveraine mourir la couronne sur la tête. N'abdiquez ni vos travaux, ni votre sérénité. Les vagues de la douleur doivent mourir à vos pieds. Les dépits amoureux sont bons pour les petites bourgeoises ou les patriciennes ennuyées. Revenez à nous; depuis que vos chants ont cessé, nous sommes tristes et désolés. Faites-nous pleurer, mais d'enthousiasme et non de regret. Soyez homme enfin.

Un sourire mélancolique vint errer sur les

lèvres blêmes de la prima donna, qui répondit d'une voix affaiblie :

— Merci, mon ami, de vos exhortations et de vos encourageantes paroles. Votre colère et votre indignation m'honorent : elles me prouvent l'intérêt et l'affection que vous me portez, l'estime et la considération où vous me tenez. Merci de vos bons sentiments, merci de l'inquiétude que je vous cause. Vous êtes un cœur loyal, un ami sur lequel on peut compter. Je voudrais pouvoir me relever à vos yeux, aux miens; je ne le puis faire maintenant. Que voulez-vous, mon ami, je suis femme et j'aime. Édouard ne m'a pas repoussée, il ne m'a pas dédaignée; il s'en va parce que je lui ai dit de partir. Si je lui avais dit de rester, il serait resté. Oh! je souffre horriblement, et je n'essaye pas de dissimuler les tortures qui me crucifient! Je croyais être plus forte en effet; mais la nature l'emporte parfois sur l'âme la mieux trempée. Voyez-vous, Torlonia, les douleurs que l'on souffre sont en raison des bonheurs que l'on a goûtés. En ce monde, tout a son retour et son revers. Il me faudrait la parole d'un ange pour vous peindre tous les ravissements que je dois à Castelmonte. Il y avait tant de délicatesse en son cœur, tant de soumission en son esprit, tant de noblesse et de dévouement dans son affection! Avant de le connaître, j'ignorais mon être; je ne connaissais pas Dieu; j'étais insensible aux merveilles de la création; ah! je

l'avoue avec religion, avec respect, je suis née d'un de ses regards. J'entends répéter autour de moi que j'ai du talent, du génie, que sais-je? On prétend que j'interprète bien les grands maîtres, que je m'incarne leurs œuvres, que je ne laisse échapper ni une nuance, ni même une intention, eh bien, je crois à cette supériorité qui m'est accordée, parce qu'elle n'est pas mon ouvrage, mais celui de l'homme supérieur qui a éveillé mon intelligence, provoqué et dirigé mes inspirations. Je le jure ici, si je n'eusse pas aimé, je serais restée une artiste médiocre. Je n'eusse pas nagé, avec tant d'assurance et de hardiesse, sur l'océan de lumière que le génie sème d'îles enchantées. Toutes les grandes œuvres sont filles de l'amour. En poésie comme en musique, c'est au moment suprême où l'écrivain et le compositeur ont l'âme retentissante des divins accents de la passion qu'ils produisent ces œuvres immortelles où la forme et l'inspiration s'allient dans des proportions sublimes. Pour les bien comprendre et les bien rendre, il faut avoir été initié aux ineffables mystères où l'âme se révèle tout entière. Seule, je n'étais rien; avec Édouard, j'ai pu contempler les hautes régions de l'art; j'ai pu y monter; la douleur m'en fera descendre. Mon corps, si l'esprit l'abandonne, ne suffira plus à sa tâche. J'aimais à interpréter notre divine musique italienne, si bien comprise ici; il me faudra sans doute y renoncer.

Benjamine s'arrêta exténuée par les paroles qu'elle venait de prononcer. Torlonia la regardait plongé dans la stupeur et craignait de lui répondre de peur de trahir son émotion. Il contemplait là une douleur immense, et il n'osait plus prendre sur lui de la consoler.

Benjamine voulut savoir quel service Torlonia réclamait d'elle.

— J'ai imaginé ce prétexte pour vous voir; me pardonnez-vous?

Elle lui tendit alors sa main pâle et amaigrie et le remercia par un sourire.

Tolonia garda la main de la Benjamine sur ses lèvres. Il pleurait et voulait cacher ses larmes.

— Soyez tranquille, mon ami, reprit-elle, la force me reviendra avec le soleil et les tièdes brises de la colline. Je ne jetterai pas mes armes et je lutterai jusqu'au bout.

Torlonia avait compris qu'il ne pouvait distraire cette grande souffrance par la banalité des consolations ordinaires. Il comptait sur les événements qui s'amoncelaient à l'horizon politique et dont il se proposait d'entretenir Benjamine. C'était le seul dérivatif qu'il jugeât capable d'agir avec quelque succès. L'esprit sérieux de la jeune fille, son cœur enthousiaste ne pouvaient manquer de s'intéresser aux grandes choses qui se révélaient à tous les yeux par des signes d'une évidence manifeste.

— Je reviendrai souvent, fit Torlonia en se levant.

— Aussi souvent que vous le voudrez, répondit Benjamine avec un regard où, pour donner quelque espoir à son ami, elle s'efforça de rappeler l'éclat et la limpidité d'autrefois.

Les tortures inexprimables que subissait la jeune fille, terrassèrent enfin sa raison, abattirent son énergie, amollirent son courage au point de la faire composer avec sa conscience. Elle voulut, dans un moment de délire, ressaisir le passé qui lui échappait et recommencer une vie où elle avait puisé tant de joies et de pures voluptés. Avant de se résoudre tout à fait au sacrifice, elle tenta de l'empêcher ou du moins de le reculer.

Elle fit une longue lettre à Alice, où elle lui traça, sans oublier un incident, sans dissimuler une émotion, l'histoire de son amour pendant les sept années qui venaient de s'écouler. Benjamine ne parlait pas des droits qu'elle avait sur mon cœur; elle supposait qu'Alice comprendrait aisément toute sa pensée, toutes ses intentions.

Elle attendait de la princesse de Nostende de la colère, du dépit; elle espérait même de la pitié...

Je vous laisse juger de l'étendue et de la profondeur des tortures de la prima donna... Elle, la plus fière et la plus indépendante des filles d'Ève, elle descendait jusqu'à l'humiliation pour rentrer dans l'Éden, d'où Alice la chassait.

Ce fut quelques jours seulement après son retour à Milan que la princesse reçut la lettre de la cantatrice.

XII

Alice lut avec surprise la lettre de Benvenuta. Elle la relut en frissonnant. Elle examina la suscription en s'efforçant d'y trouver un nom autre que le sien. Elle ne pouvait admettre qu'une prima donna, une fille de théâtre, osât lui écrire sans sa permission. La chose lui paraissait aussi exorbitante que si elle lui eût demandé son amitié. Les ombres même les plus légères du doute dissipées, et la réalité de l'événement apparaissant seule dans toute son audace, elle entra dans un de ces accès de colère qui lui étaient familiers, lorsque quelque contrariété ou quelque accident venait battre en brèche la haute opinion qu'elle avait de la dignité de son rang, et rappeler la divinité de sa personne au terre-à-terre des petites misères humaines.

— Oh! l'audace touche à la démence, s'écria-t-elle d'une voix frémissante d'indignation. Une fille de théâtre oser m'écrire avec le ton et les airs qu'elle prendrait avec une créature de son espèce... M'avouer effrontément le secret de ses amours avec mon fiancé... Joindre la pédanterie

à l'impudence... ah! c'est suffocant! Est-ce que tout le monde ne connaît pas vos œuvres, ne sait pas ce dont vous êtes capables, misérables baladines, porteuses d'oripeaux, sultanes à clinquant? Que m'importe qu'Édouard vous ait fait l'honneur de jouer quelque temps avec vos charmes postiches, de mettre à prix vos grâces fardées! Que prétend cette prima donna en me dévoilant les mystères de son alcôve? M'éloigner de Castelmonte! S'imagine-t-elle que je veuille le lui laisser davantage? Pauvre extravagante! Elle s'estime un peu haut... Mais si je ne vous le reprenais aujourd'hui, demain il vous chasserait ignominieusement. Qu'avez-vous donc et qui êtes-vous pour espérer le retenir? Votre beauté est vulgaire comme votre esprit... Vos caresses sont entachées de vénalité... Elles sont les mêmes pour tous... Vos soupirs deviennent l'apanage du dernier enchérisseur... Vous n'avez d'habits de rechange qu'à votre loge... Vous vous croyez séduisante! Allons donc, duperie! bon pour une nuit, la fille... Allons, mendiante, tendez la main ailleurs, on ne veut plus vous donner... Frappez à d'autres portes... Quoi! vous auriez l'ineptie de croire que nos gentilshommes sont faits exprès pour vous... La plaisanterie passe les bornes... On veut bien qu'ils égrènent avec vous les années de l'inexpérience et des folies passagères... Mais lorsqu'ils savent aimer, on réserverait pour vous les émotions si précieuses de la jeunesse qui a conscience

d'elle-même et le libre exercice de toutes ses forces et de toutes ses tendresses! Vous vous berceriez de ces rêves enchantés! vos niaiseries sont lourdes. Diable! le jeu de l'amour vous plairait encore avec un homme de la trempe et du rang de Castelmonte... Vous trouvez que l'or d'un blason couvre à souhait la boue de votre roture et l'infimité de votre naissance... Filles de joie, tendez vos filets ailleurs, chassez sur d'autres terres... Il faut des comtes et des ducs à ces demoiselles de la coulisse, à ces princesses de la rampe... adressez-vous aux financiers ou à la grasse bourgeoisie, vous trouverez là des ragoûts à votre palais, et des positions à votre taille... Voilà des gens faits à point pour s'accoupler avec vous, pour apprécier et taxer vos pudeurs... Je vous jette dehors, quant à moi, du pays des illusions ambitieuses... Allez au marché populaire détailler vos personnes et courir des aventures à prix réduits. Hors de la maison la courtisane, place à la femme légitime. Les prétentions que vous avez nourries, la vanité hors de page dont vous avez bercé vos insomnies, méritent un exemplaire châtiment. Mon sang bout et mes nerfs vibrent; ce ne sera pas impunément que vous m'aurez émue et troublée! Je me vengerai, la fille, et cruellement... Je veux te faire outrageusement siffler... Je veux qu'on te chasse de Milan assise sur un âne et couronnée d'ellébore noir et puant...

Obéissant à une résolution soudaine, elle courut chez son frère qui habitait l'aile nord du magnifique palais Nostende, reconstruit au dix-huitième siècle sur les dessins de Piermarini, l'habile et savant architecte de la Scala et du palais Belgiojoso.

Elle trouva le prince assis entre son premier valet de chambre et le secrétaire intime dont je vous ai déjà parlé. Celui-là, à l'aide de divers cosmétiques et de couleurs bien assorties, s'occupait avec une dextérité qui révélait une longue habitude, d'embellir la personne de Son Excellence et de la revêtir des aspects les plus aimables et les plus irrésistibles; celui-ci travaillait le cerveau, afin de le disposer à accomplir ses fonctions avec aisance et dextérité : il dévidait en conséquence un chapelet de bons mots, de tirades, de jugements, d'opinions, de répliques d'une application facile aux sujets variés, mais toujours prévus, dont s'occupent les intelligences nécessairement grandes du grand monde. Ces deux maîtres ès arts, imitant sans le savoir le précepte de Boileau, polissaient leur maître et le repolissaient sans cesse avec un courage et un aplomb dignes de l'auguste sujet de leurs soins. Leurs procédés ressemblaient fort à ceux des artistes du moyen âge, lesquels, guidés par une malice innocente, faisaient disparaître l'incorrection de leurs dessins sous une épaisse couche d'or et d'azur, dont les tons riches et éclatants étonnaient

et ravissaient les regards de la foule ignorante.

D'un geste impérieux, que Julien trouva charmant, Alice congédia les deux enlumineurs, et, par une escarmouche vivement engagée, à la façon des zouaves ou des chasseurs d'Orléans, afin d'éclairer le terrain, elle commença une attaque dont le prince ne soupçonna pas d'abord l'intention.

— Julien, vous connaissez la Benvenuta? s'écria-t-elle sans autre préambule.

— Parbleu! vous le savez bien, répondit le prince étonné de la brusquerie de cette interrogation, mais sans laisser rien paraître de sa surprise, habitué qu'il était aux allures parfois orageuses de sa sœur chérie.

Il se rappelait, d'ailleurs, un adage populaire aussi trivial qu'utile, dont il se cuirassait pour résister aux assauts plus ou moins violents auxquels l'exposait sa vie galante.

— Il faut laisser fondre la neige au soleil, répétait-il de sa voix intérieure, lorsque les vagues de la fureur féminine écumaient à ses côtés : la neige fondue, l'herbe reverdit et les pâquerettes fleurissent...

— Vous êtes de ses amis? ajouta rapidement Alice.

Le prince fit signe que oui.

— Intimes? reprit la jeune fille avec anxiété.

Le prince répondit par un mouvement de tête négatif.

Alice ne put retenir un sourire de satisfaction.

— Ainsi, elle n'est pas de vos pensionnaires? demanda-t-elle d'une voix plus calme.

— Non, que diable! je lui avais proposé un traité doré sur tranches, fit Julien en riant; la peau-rouge en a dédaigneusement rejeté toutes les conditions.

— Serait-elle déjà riche? poursuivit Alice.

— Riche! Ah! parbleu, je n'ai point encore approfondi ce point délicat et intéressant d'histoire contemporaine, répondit le prince avec un sang-froid doctoral.

— Est-ce qu'elle n'aimerait pas l'argent?

— Voilà qui rentre dans le domaine des probabilités ou des futurs contingents, pour me servir d'une expression allemande.

Alice se croisa les bras et fit quelques tours dans la chambre. Son frère la regardait assez intrigué et se demandait tout bas :

— Où diable veut-elle en venir?

— Cette chanteuse est d'une insolence véritablement exceptionnelle, reprit Alice.

— Je ne me permettrai pas de supposer que vous ayez des relations d'intimité avec la Benvenuta.

Alice fit un geste de dégoût.

— Alors, je me demande en quoi vous la trouvez insolente?

— Jugez-en par vous-même, Julien, répondit Alice d'une voix qu'elle s'efforça de rendre solen-

nelle, en tendant la lettre de Benjamine à son frère.

Le prince jeta les yeux sur l'épître incriminée et parut la méditer avec attention, puis il la rendit à sa sœur avec un silence réfléchi. Il avait trouvé la lettre admirable et de la convenance la plus irréprochable. Il aurait bien désiré que sa sœur le laissât tranquille et ne lui demandât point son opinion, qu'il ne savait comment exprimer sans accroître encore le degré d'irritation où elle était déjà montée.

— Eh bien, s'écria impatiemment Alice, est-ce assez outrageant? et quelle peine proportionner à cet énorme délit?

— Mais, pas trop, hasarda le prince, répondant seulement à la première question.

Alice bondit comme une panthère dont une balle vient de labourer les flancs.

— Vous ne savez donc plus lire! s'écria-t-elle en regardant son frère dans les yeux, ou bien lisez-vous comme sir Everard et miss Rachel Waverley, sans comprendre ce que vous lisez.

— Parbleu, si fait, ma chère enfant, je sais encore lire, et je puis vous le prouver métaphysiquement, si je puis m'exprimer ainsi.

Alice le regardait avec stupéfaction.

— L'alphabet se compose de lettres, reprit avec un sang-froid imperturbable le prince; les lettres sont des signes; chaque signe représente un sens conventionnel et général et cache un sens vrai,

réel, positif, mais parfois énigmatique et difficile à débrouiller. Les gens de petite instruction ne voient dans la lettre que l'image grossière, n'expliquent et ne comprennent que l'hiéroglyphe matériellement figurée sur le papier ou sur la pierre, tandis que le véritable savant, l'initié perspicace va plus avant, suppute la ligne et la forme et découvre l'esprit, le mystère, la vérité. L'interprétation littérale d'un mot n'a qu'une valeur purement relative. Pour saisir l'absolu, pour surprendre l'étincelle, c'est-à-dire la lumière, il convient d'étudier à fond les arrangements, les dispositions des lettres, des phrases, des points et même des simples virgules. Si les fils de fer sont les agents conducteurs de l'électricité, on peut affirmer que les lettres sont les agents distributeurs de la pensée. L'opinion que j'émets ici est celle de Benjamine, qui l'explique aussi bien que je le pourrais faire, si je voulais m'en donner le temps nécessaire. « Dans la lettre, répète-t-elle souvent, appliquez-vous toujours à saisir l'esprit ; dégagez la lumière des ténèbres ; ne vous contentez pas du superficiel ; descendez jusqu'au symbole ; divulguez l'allégorie. Trouvez le sens vrai, aidez-vous des signes qui le recèlent et le représentent, mais n'accordez qu'une importance secondaire à la signification qui saute d'abord aux yeux. Quiconque sait épeler, peut lire un livre, mais je prétends que pour comprendre et expliquer in-

telligiblement certains passages de la Vie Nouvelle de Dante, par exemple, ou le second Faust de Gœthe tout entier, il faudra chercher ce que le signe renferme intrinsèquement; si l'on se tient simplement à sa valeur alphabétique ou grammaticale, on obtiendra un résultat purement euphonique qui frappera l'oreille, mais n'éclairera pas l'intelligence. Ainsi, vous le voyez, le signe par lui-même n'est rien; c'est ce qu'il laisse entendre et non ce qu'il dit, qui vaut quelque chose. » Pour moi, tout cela est clair comme le jour, termina le prince en pirouettant sur ses talons d'un air satisfait, comme un homme qui, par un détour habile, vient de dépister un ennemi acharné à sa poursuite.

Alice avait laissé son frère achever sa tirade. Elle savait qu'elle n'eût rien gagné à l'interrompre. Le prince avait un faible pour les discours; il s'enivrait de la sonorité de ses périodes, tout en habillant à sa manière les idées qu'il dérobait à tout le monde.

— Me sera-t-il permis, Julien, de demander à votre éloquence de conclure? Où voulez-vous aboutir en partant de si loin?

— A vous demander, répliqua le prince d'une figure impassible, si vous vous formalisez du fond ou de la forme, du signe ou de l'esprit de la lettre de la prima donna?

— Je considère comme de la plus haute impudence, le fond, la forme, le signe et l'esprit.

— Alors, chère mignonne, vous jugez d'ensemble; mauvais système, qui entraine à de fausses conséquences. Que disent les philosophes allemands, qui sont les plus grands penseurs des cinq parties du monde jusqu'ici connues; le savez-vous?

— Que m'importent vos idéologues allemands, répondit Alice; ils sont tous fous : prenez garde de le devenir en étudiant leurs doctrines.

— Ils disent, ma sœur, reprit tranquillement Julien, qu'il ne faut admettre que ce qui est admissible : que la lettre tue, mais que l'esprit vivifie; qu'il faut par conséquent rejeter la lettre et ne chercher que l'esprit.

Alice se mordait les pouces...

— Allez à Tubingue, à Heidelberg, Kœnigsberg, Bonn, Jéna, Halle, Berlin, et ailleurs encore, vous entendrez de fort belles choses là-dessus. N'oubliez pas ceci, ma chère : toujours l'analyse doit précéder la synthèse ; avant la masse, les détails. Voilà la règle. Quant à moi, je soutiens que la forme seule, dans la lettre que la diva s'est permise d'envoyer à Votre Grâce, serait susceptible peut-être d'une critique rigoureuse, et je me place à votre point de vue. Mais sous le signe conventionnel, quel esprit original et puissant étincelle à chaque ligne en gerbes de feu! Ah! je reconnais bien là Benjamine!

Puis, se laissant emporter par l'enthousiasme réel que lui inspirait l'esprit de la prima donna :

— C'est une fille terriblement séduisante! quel aplomb et quelle largeur de style! quelles phrases nerveuses et bien assises! Si, comme l'a dit un Français célèbre du temps de Louis XV, qui écrivait avec la pointe de son épée, le style, c'est la femme; jugez, sur cet échantillon, de la valeur réelle de cette créature! Tout en elle est magnifique et somptueux.

Chaque mot de ce panégyrique à outrance pénétrait dans le cœur d'Alice comme un fer chaud. Aussi, sa haine pour la diva monta jusqu'à l'extrême limite où la fureur touche à la démence. D'un geste et d'un regard elle arrêta son frère, qui voguait à pleines voiles sur l'eau douce du panégyrique, de bonne foi, et sans prendre garde à l'effet désastreux qu'il produisait sur sa sœur.

— Cesserez-vous enfin vos vaines déclamations et la sotte et fade apologie de cette vierge folle, et me ferez-vous l'honneur de vous montrer un instant sérieux?

— Tant que vous voudrez, ma chère; voyons, de quoi s'agit-il?

— Comment! vous le demandez encore? Mais ne suis-je pas insultée par cette courtisane?

— Je ne trouve pas.

— Je suis insultée, vous dis-je, répéta la jeune fille avec une énergie sauvage et d'un ton menaçant qui ne laissait la voie ouverte à aucune réplique; je compte sur vous, mon frère, pour

punir cette misérable selon ses œuvres. Ne vous a-t-elle pas tenu en dehors de ses caprices, d'ailleurs? Si vous n'êtes pas son amant, vous devez être son ennemi ; vous avez une revanche à prendre.

Le prince s'aperçut trop tard du piége où il était tombé.

Essayer de ramener sa sœur dans la route du sens commun et de la froide raison eût été à ce moment-là une tentative inutile. Il pouvait encore moins la heurter de front. Il ne voyait cependant rien de sérieux dans ce soulèvement de colère, dont une susceptibilité exagérée était, selon lui, l'unique cause.

— Quels sont vos projets? reprit le prince de la manière d'un homme convaincu de la justesse du parti qu'on lui demande de soutenir.

— Je voudrais lui infliger une de ces humiliations qui font rentrer à jamais dans le néant ces créatures, dont le prestige consiste surtout dans l'éclat que répand autour d'elles la position élevée qu'elles ont plus conquise par leur impudence et leur rouerie que par un talent réel.

— Et vous avez imaginé pour cela?

— Je crois qu'elle pourrait être écrasée par une cabale formidable, organisée par vous et vos amis, qui passez ici pour les oracles du goût. Vos sifflets persévérants discréditeraient son talent et la rejetteraient dans la foule nombreuse des médiocrités. Perdant ainsi l'influence qui

lui vient d'une célébrité qui ne repose que sur un engouement ridicule, elle tomberait dans l'oubli, perdrait ses appointements et verrait s'éloigner d'elle le troupeau des adorateurs qui fournissent à son luxe en se ruinant et entretiennent sa réputation par des louanges exagérées. La célébrité et la fortune se reporteraient sur l'astre nouveau, qui ne tarderait pas à briller au firmament de l'art; pour une étoile qui file, il y en a tout de suite vingt autres qui se lèvent pour la remplacer, vous savez cela mieux que personne. Avec l'obscurité, viendrait la misère; avec la misère, les larmes; avec les larmes, la laideur. Cette fille, qui trône insolemment dans un palais comme si elle avait des ancêtres, mourrait à l'hôpital où sans doute elle est née.

— Voilà, ma chère mignonne, répondit le prince, qui est bien raisonné, et vos conclusions sont conformes à vos prémisses; je doute qu'Aristote eût mieux conclu.

Un éclair de joie brilla dans les yeux d'Alice, et un sourire entr'ouvrit ses lèvres que la colère et l'indignation avaient pâlies. Elle crut sa cause gagnée, et vit sa vengeance prête à s'accomplir.

— Cependant, m'autorisez-vous à présenter quelques observations appuyées sur mon expérience des choses du théâtre, de son personnel et des gens qui le suivent? ajouta timidement Julien.

— J'ai lieu de croire que vos conseils seront sincères, répondit Alice avec une défiance mal déguisée; ils ne peuvent que m'être utiles. Vous êtes aussi intéressé à la lutte que j'engage.

—Oui, sans doute. Eh bien, je vous dirai tout franchement que votre moyen est vulgaire; il est, de plus, impossible.

Alice tressaillit, et une exclamation étouffée vint trahir son dépit.

— Les Allemands, qui haïssent notre illustre diva comme ils haïssent toutes nos gloires, l'ont essayé, reprit le prince, qui s'affermissait peu à peu sur ses étriers.

—Eh bien? fit Alice avec une curiosité anxieuse.

— Eh bien, le pavé que les ours ont jeté sur le rossignol leur est retombé sur le nez. Le moyen est mauvais, vous dis-je, et il ne vous réussirait point avec la Benvenuta. Comme artiste et comme femme, c'est incontestablement une nature supérieure. La ville entière est à ses pieds. Ses débuts datent à peine de deux années, et déjà son nom est célèbre dans toute l'Italie. Je parierais qu'avant deux ou trois ans il aura fait le tour du monde. Si elle tient à l'argent, ce que maintenant je ne crois guère, elle pourra gagner des millions. Si vous persistiez absolument à monter une cabale contre elle, traquenard benin, au reste, où tombent seuls les artistes d'une taille secondaire, vous fourniriez aux admirateurs passionnés de notre prima donna les

éléments d'une ovation magnifique pour l'objet de leur culte. Les vrais Italiens, et ils sont nombreux, la soutiendraient avec acharnement. Ils feraient taire les sifflets de ces cabaleurs sous leurs bravos; tous les soirs ils la couronneraient de fleurs et la reconduiraient chez elle en triomphe. Vous obtiendriez ainsi un résultat tout contraire à vos prévisions.

— Mais d'où vient cette prodigieuse puissance? s'écria la jeune fille à demi convaincue de l'inutilité de sa première idée par les observations de Julien.

— D'un vrai génie et d'un talent sans rival. Elle nous rappelle, en les surpassant, de véritables cantatrices. Nous avons, nous autres Italiens, le culte des souvenirs; nous tenons chèrement à toutes nos gloires. En écoutant la Benvenuta, nous pensons à la Pasta, à Joséphine Grassini, à la Mingotti, à la Faustina, à la Gabrielle, à Angelica Catalami, et à tant d'autres. Il y a, dans l'admiration que nous ressentons pour elle, quelque chose de religieux, de saint et de pieux, une sorte d'hommage rétrospectif, un témoignage de reconnaissance et de gratitude que nous rendons à ces êtres sublimes qui l'ont devancée dans un art où l'Italie est restée supérieure, et même, je le crois, sans rivale.

—Cependant il faudra bien, murmura Alice d'une voix étranglée par la rage, que j'arrache cette souveraine pour rire de son trône de carton

doré et que je la contraigne à rentrer dans la fange d'où elle est sortie.

— Je n'en vois pas le moyen, ma chère ; croyez que si j'en connaissais un, je vous le fournirais sur l'heure, répondit le prince pour calmer sa sœur.

— Vous me trouverez bien, reprit Alice après être restée quelques minutes absorbée dans ses vindicatives méditations, une demi-douzaine de braves Autrichiens, que je payerai largement, que je lancerai sur elle quelque soir, à l'heure où elle quitte le théâtre et qui la fouetteront outrageusement aux flambeaux. L'aventure fera du bruit, se répandra partout... chacun l'arrangera à sa manière... il en résultera une avalanche de honte et de ridicule qui étouffera la Benvenuta. Elle sera contrainte de fuir sous les huées des passants et les sarcasmes des honnêtes gens.

— Je ne vous conseille pas de tenter cette expédition, répliqua le prince épouvanté de l'horrible idée d'Alice ; elle serait désastreuse pour vous. La Benvenuta est une fille de la montagne ; les rudes travaux des champs, l'intempérie des saisons ont trempé ses premières années, et ont donné à sa constitution une vigueur d'acier. Il y a en elle une force, une énergie extraordinaire ; son caractère est viril et sa hardiesse ne s'effarouche de rien. Elle verrait un tigre s'élancer à sa tête, qu'elle ne reculerait pas d'une semelle

pour l'éviter; elle le laisserait venir et le combattrait sans émotion. Elle tuerait sans pâlir le premier de vos *Tedeschi* qui oserait l'aborder. Je vous affirme qu'un de ses regards suffirait pour mettre toute la bande de vos oiseaux de nuit en déroute. J'ajouterai qu'elle est femme, si elle se doutait que le coup partît de vous, à venir vous demander raison de l'insulte que vous auriez voulu lui infliger. Elle possède le don du sarcasme à un dégré très-élevé; elle connaît des paroles d'un dédain suprême, d'un mépris écrasant. Oh! je vous le dis, et j'en suis sûr, la Benvenuta vous punirait cruellement de l'affront que vous auriez tenté sur sa personne. Ne jouez pas avec cette femme-là; mieux vaudrait vous attaquer à quelque sauvage nomade de l'Afrique centrale. Un coup de pistolet fait fuir un *Touarick*; je ne sache rien qui puisse seulement étonner la Benvenuta.

Julien regarda sa sœur, pensant l'avoir effrayée par ce portrait passablement fantaisiste de la diva, ou détournée, tout au moins, de son projet.

— Quoi! je me verrai réduite à passer sous les fourches caudines de cette intrigante! exclama la princesse en se mordant les lèvres jusqu'au sang; je donnerais ma fortune pour la voir flageller comme elle le mérite.

— A quoi bon, je vous prie, accorder plus d'importance qu'il ne faut à une bagatelle! Si cette lettre vous déplaît, déchirez-la, jetez-en les

morceaux au feu et n'y pensez plus. Ne vous occupez plus de cette reine de théâtre; chargez l'avenir du soin de vous venger. Après tout, le fond de cette grande émotion, c'est un peu de jalousie, que diable! je le vois parfaitement; laissez cela aux petites gens!

— Moi, jalouse de cette fille-là! s'écria Alice en grinçant des dents; allons donc, Julien, vous n'y pensez pas! Est-ce que c'est une femme, ça?

Un instant le prince ne sut que répondre à sa sœur. Il la voyait si irritée, qu'il craignait, par une parole imprudente, d'aggraver sa colère et de la jeter dans quelque attaque nerveuse, dont les suites auraient pu être dangereuses pour la santé d'Alice.

— Voyons, reprit-il d'un ton paterne, mettez-y de la franchise; vous vous placez certainement trop au-dessus de la Benvenuta pour qu'une inconvenance ou un peu de hardiesse de sa part vous monte à ce point. Vous obéissez malgré vous à un mouvement de jalousie auquel, en semblable occurrence, aucune femme n'échappe. Junon l'immortelle, toute Junon qu'elle était, ressentait parfois des mouvements de dépit contre les simples filles des hommes. Mais, mon Alice chérie, je m'occupe de votre bonheur avec zèle, et, j'ose l'avouer, avec intelligence. Édouard, je vous le jure, a définitivement rompu avec la diva. Depuis son retour à Milan, il n'a fait aucune démarche pour la revoir. Benjamine a re-

pris son service à la Scala; elle chantait hier, et je n'ai pas aperçu Édouard dans la salle. C'est, j'en suis sûr, un homme d'honneur, qui comprend les devoirs nouveaux qui lui sont imposés. Les heures de la dissipation et des galanteries sont irrévocablement passées pour lui; vous avez d'ailleurs trop de beauté et d'esprit pour ne pas le captiver entièrement. Rien donc à redouter pour vous des séductions de la prima donna. Le souvenir a toujours tort, le présent toujours raison; vous serez le présent. Ne vous occupez plus de cette créature-là, et tenez-vous l'esprit en repos; surtout n'entrez plus dans de pareilles fureurs pour des choses qui n'en valent pas la peine. Votre jolie figure se prête mal aux convulsions de la colère. Le sourire va mieux à vos lèvres que les imprécations.

Les raisonnements du prince, son attitude calme et sérieuse, son air convaincu, agirent sur Alice à la manière de l'eau sur le feu. Sa colère se refroidit par degrés, sans cependant s'éteindre tout à fait. A la première occasion, elle pouvait se rallumer de nouveau, plus terrible et plus menaçante. Elle avait conçu pour la Benvenuta une de ces haines tout italiennes, qui durent tant qu'elles ne sont pas assouvies. Elle avait trop de motifs de détester la prima donna pour se refuser la joie farouche de la frapper cruellement, si l'occasion s'en présentait.

XIII

Alice rentra dans ses appartements, humiliée et abattue.

Elle voyait sa puissance, dont elle avait une opinion si haute, échouer contre une reine de théâtre. L'enthousiasme sincère avec lequel son frère avait parlé de la Benvenuta, lui avait montré en elle une rivale dangereuse. Elle la redoutait davantage, maintenant qu'elle la savait femme exceptionnelle comme beauté, intelligence et sentiment. Comment parviendrait-elle à voiler complétement son image dans l'âme de son fiancé? Des larmes de rage vinrent brûler ses yeux. Si d'abord elle avait obéi à un mouvement de dépit et de vanité blessée, c'était bien réellement les terribles aiguillons de la jalousie qu'elle ressentait à l'heure présente. Plongée dans un fauteuil, Alice roulait dans son imagination surexcitée les projets les plus extravagants et les plus contradictoires; elle se donnait l'innocent plaisir d'écraser son ennemie sous ses pieds, puis de la ressusciter pour l'écraser de nouveau, copiant en imagination le jeu cruel du carnassier avec sa proie palpitante, lorsqu'un valet vint lui annoncer qu'un homme à l'aspect mystérieux et à

l'ensemble sauvage, qui avait obstinément refusé de révéler son nom, désirait parler à Sa Seigneurie sur un sujet où elle était, affirmait-il, très-particulièrement intéressée.

La disposition d'esprit où était alors la jeune fille, la poussait à accueillir une diversion quelconque qui pût la soustraire pendant quelques instants à la tyrannie de pénibles préoccupations. En conséquence, malgré les observations respectueuses mais effrayées du valet, qui lui conseillait de ne point recevoir cet individu à mine farouche, elle ordonna qu'on l'introduisît sur-le-champ.

A peine Alice aperçut-elle l'inconnu, qu'elle lui dit d'un ton brusque et dur, en l'enveloppant d'un regard inquisiteur :

— Qui êtes-vous? que voulez-vous?

— Je me nomme Antonio Gherardo; je suis du même pays que la Benvenuta : je veux vous parler à son sujet, répliqua le visiteur.

— Vous êtes sans doute son parent, et vous venez de sa part? reprit Alice, pensant que la prima donna, repentante de son audacieuse épître, envoyait un ambassadeur pour calmer son irritation.

— Autant ou mieux que cela, répondit Antonio : je suis son ennemi déclaré.

— Vous?

— Moi.

— La raison?

— Vous la saurez bientôt.

— Parlez.

— Avant de devenir l'ennemi de quelqu'un, on commence quelquefois par être son ami.

— Expliquez-vous.

Antonio développa en quelques mots à la jeune princesse les motifs de sa haine pour Benvenuta, ses espérances trompées, son avenir un instant compromis, son découragement, puis il ajouta :

— J'avais grandi à côté de la jeune fille et je l'aimais; elle paraissait encourager mes espérances, mais le jour où je lui offris mon nom, elle me refusa, à la manière d'une reine qui rejette les hommages et les tendresses d'un simple sujet.

— Elle ne vous trouvait pas à la hauteur de ses mérites? En vérité, cette fille est pétrie de vanité. Vous me paraissez cependant bien faits l'un pour l'autre, répliqua Alice, qui ne put réprimer un sourire moqueur.

— Elle aimait M. le comte Édouard de Castelmonte, votre fiancé, répondit tranquillement Antonio, sans prendre garde à l'observation railleuse de la princesse.

Un mouvement de dépit, bien vite réprimé, échappa à l'orgueilleuse patricienne.

— Mon cher monsieur, répliqua-t-elle de l'air le plus aristocratiquement dédaigneux, vous me semblez mal renseigné.

— Je connais dans tous ses détails l'histoire secrète des amours de la Benjamine et de M. le comte Édouard de Castelmonte.

La liberté de langage et la franchise d'allures qu'Antonio se permettait avec Alice, amena la rougeur de l'indignation sur les joues de la princesse qui se contint cependant, car elle voulait voir ce que cet homme aux apparences railleuses et cyniques nourrissait de haine pour la diva.

— J'aurais pu tuer votre fiancé, poursuivit de même Antonio; ce projet m'a longtemps torturé la cervelle; il m'eût été facile de le mettre à exécution, mais j'ai pensé que c'eût été me conduire en homme vulgaire : j'ai donc changé d'idée.

Le ton froid et exempt de jactance avec lequel Antonio avait proféré ces paroles homicides avait épouvanté Alice. Elle se leva, fit quelques pas dans le salon et se rapprocha de la porte qui donnait sur l'antichambre où veillaient ses gens. On eût dit qu'elle voulait appeler au secours ou demander une arme. Antonio la considérait d'un œil tranquille. Il semblait certain que la princesse ne demanderait personne et ne le ferait pas expulser. Il attendit que l'émotion d'Alice fût calmée et qu'elle le sollicitât de reprendre une conversation qui, dans ses prévisions, devait l'intéresser au plus haut point.

— Dans quel but venez-vous me rappeler les premiers débordements de votre fiancée? reprit

Alice en dissimulant sous le sarcasme l'émotion qui l'oppressait.

— J'avouerai à Votre Seigneurie que je suis de ces hommes qui ne pardonnent jamais une insulte, qui n'oublient pas un mépris. J'étais l'égal de la Benvenuta, je la valais. Si, il y a quinze ans, elle m'eût dit qu'un simple artisan ne pouvait satisfaire son ambition, je me serais déshabitué de penser à elle; je ne l'aurais plus considérée comme devant un jour m'appartenir, et mes désirs se seraient reportés ailleurs afin de choisir la compagne de mes travaux, de mes joies et de mes douleurs. Mais non, elle a laissé grandir mon amour, elle n'a d'abord repoussé ni mes regards ni mes paroles; et puis, tout d'un coup, elle a jeté le deuil dans mon cœur, le découragement dans mon esprit. Entre la vie obscure et pénible que je lui offrais, et l'existence somptueuse, fruit de la débauche, elle a choisi la dernière. D'un côté il y avait le courage, et la rude tâche de chaque jour, la bataille acharnée avec la misère; d'un autre, il y avait la mollesse, l'oisiveté, la gaieté, le luxe; une digne fille de la montagne ne devait pas hésiter : elle devait choisir la tâche pénible et honorable et dédaigner la richesse toujours honteuse quand elle n'est pas le résultat de pénibles travaux ou d'une légitime possession. C'est un exemple funeste que la Benvenuta donne à nos filles des champs; il pourrait devenir contagieux si une

punition terrible et retentissante ne terminait cette vie d'esclandres et de honteux succès.

Alice écoutait Antonio avec avidité ; elle voyait se dessiner chez cet homme une haine féroce pour Benvenuta ; elle devinait un caractère extrême capable de bien servir sa vengeance. Elle l'applaudissait du regard, l'encourageait du sourire. Il ne lui paraissait ni égoïste ni calomniateur. La Benvenuta avait de si grands torts à ses yeux, qu'elle trouvait tout naturel d'admettre qu'à ceux d'Antonio, elle dût en avoir d'énormes. Les mauvaises passions pas plus que les bonnes ne raisonnent : elles sont un obscurcissement de l'intelligence qui l'entraîne à mettre en doute la clarté du jour, à nier les vérités les plus évidentes, à admettre tous les excès comme de pratique utile. Elle ne se souvenait plus qu'Antonio avait dit : « J'aurais pu tuer le comte de Castelmonte. »

A tout autre moment, ces paroles eussent suffi pour qu'Alice ordonnât qu'on le jetât à la porte comme un homme méprisable ou qu'on le mît en état d'arrestation comme un homme dangereux. Mais pour elle, Antonio n'était plus que l'ennemi acharné de la femme qu'elle haïssait jusqu'à la mort. Les dernières paroles de ce furieux retentissaient seules à ses oreilles comme une mélodie céleste, et donnaient à son cœur des battements d'une joie violente. Jusque-là Antonio avait parlé debout : elle lui désigna d'un geste affable

n siége rapproché du sien. L'interlocuteur, qui
'abord lui avait paru une espèce de monstre de
ordre des ophidiens, lui semblait maintenant
n être d'une nature privilégiée. Elle le trouvait
er et beau, volontiers elle lui eût dit qu'il par-
uit avec l'éloquence de Cicéron, et qu'elle espé-
uit qu'il agirait avec l'énergie romaine de Lu-
ius Virginius. Cependant elle se garda bien de
isser paraître sa pensée, et de divulguer ses
entiments. Elle voulait bien accueillir l'occasion
e frapper une rivale détestée, mais sans avoir
air d'y prêter les mains. Rien au monde ne
eût fait consentir à élever cet homme jusqu'à
a hauteur en lui racontant ses craintes et ses
épits, en l'encourageant dans ses sombres pro-
ets par des paroles même insignifiantes. Elle
enait à l'honneur de dominer toujours les en-
uis de la vie, ne voulait pas que des chagrins
ulgaires parussent l'atteindre, et craignait de
abaisser jusqu'à diriger l'instrument qui venait
offrir à son bras. Elle ignorait à quel adroit et
rofond scélérat elle avait affaire, et s'imaginait
acher aux yeux d'Antonio les secrets motifs qui
jetaient sur la Benvenuta comme sur une
roie vivement désirée. Fol espoir! Antonio vou-
it de la complicité et rejetait la protection. Il
ssociait sa haine à celle de la princesse parce
u'il croyait la rendre plus terrible et plus effi-
ce. Aussi répondit-il avec une assurance effron-
e à cette question d'Alice :

— Quels sont vos projets sur la prima donna?

— De la plus élémentaire simplicité, et j'eusse pu me priver de votre concours si M. le prince, votre frère, auquel je me suis d'abord adressé, eût voulu m'entendre.

— Vous vous êtes adressé à mon frère, dites-vous?

— Sans doute. Je croyais qu'ayant été repoussé avec mépris par la diva, il en aurait conservé une rancune légitime.

— Comment savez-vous que mon frère a fait des tentatives pour posséder la prima donna?

— Il n'est pas d'action de Benvenuta qui m'échappe. Ma haine est vigilante. Je la suis partout de l'œil. Je la guette comme le renard guette l'animal qui doit apaiser sa faim. Si elle échappe à mes griffes, c'est que je mourrai bientôt. Votre frère est une nature molle, un esprit apathique, ami du présent par crainte des incertitudes de l'avenir. Au lieu d'accueillir favorablement mes propositions, comme il était de son honneur, il me jeta à la porte, menaça de me faire arrêter si je tentais quelque *méchante action*, c'est le terme dont il se servit, contre la diva. Il ne m'avait pas compris.

— Vous espérez donc que j'aurai plus d'intelligence que mon frère? fit Alice en jouant l'indifférence.

— Vous avez l'esprit net et prompt, le carac-

tère ferme; il y aura possibilité de s'entendre avec vous.

— M'entendre avec vous! s'écria Alice révoltée de l'intimité de cet aveu, vous oubliez à qui vous parlez, mon cher, veuillez donc vous le rappeler.

— Je sais à qui je parle et je ne l'oublie pas, répliqua Antonio sans se déconcerter. Je vous offre de tuer Benjamine; voulez-vous m'en donner les moyens?

— La tuer! répéta la jeune fille dont le sang reflua au cœur et qui pâlit affreusement; mais alors, je ne puis vous aider dans un projet qui vous conduira tout droit sur l'échafaud ou au bagne.

Antonio examina curieusement la contenance d'Alice; certains signes imperceptibles pour un œil moins exercé que le sien, lui révélèrent que la princesse ressentait une joie dont l'intensité approchait de la souffrance.

— Mais, Votre Grâce, reprit-il, s'il en devait être ainsi, je roulerais moi-même dans le piége que j'aurais tendu; ce qui m'étonnerait fort, je l'avoue. La patience ne m'a pas manqué; voilà sept ans que j'attends l'heure propice pour frapper Benjamine, c'est assez vous dire que j'ai tout calculé, tout prévu et que je ne frapperai pas étourdiment. Une fois déjà j'ai eu la Benjamine en mon pouvoir, mais je ne suis pas un assassin et je ne veux pas le devenir. Quel-

qu'un voulait lui arracher traîtreusement la vie; moi, je l'ai sauvée.

Alice regardait Antonio avec stupéfaction.

— Cet homme est fou! pensa-t-elle un instant.

Et elle se tint sur ses gardes.

— C'est réellement une fille extraordinaire, et on ne pourra triompher de son orgueil immense et de sa fermeté de caractère tout à fait stoïcienne que par les moyens extrêmes, ajouta Antonio, qui suivait d'un œil perçant les différentes phases d'émotion par où passait la jeune patricienne.

— Je me connais peu en énigmes; tâchez de vous expliquer clairement, répondit Alice, qui voyait une contradiction manifeste entre cette phrase d'Antonio et les précédentes.

— Ne voyez-vous pas que l'Italie touche à un bouleversement terrible?

— Bah! exclama la jeune fille avec un rire incrédule.

— Je vois la conflagration, je la tiens; ah! je ne l'aurai pas espérée vainement. La France bouillonne; une révolution y est inévitable; quand le tocsin sonnera là-bas, nous lui répondrons ici.

— Vous divaguez.

— Je ne trouve pas.

— Si j'admets vos hypothèses, qu'en résultera-t-il pour vos intérêts de vengeance ou de position?

— Un triomphe complet.

— J'essaye de vous comprendre.

— Les révolutions sont des mines d'or et de diamants; il s'agit de dégager avec habileté la matière précieuse de la fange qui la recèle. Depuis longtemps je lis et je médite les historiens; ils m'ont appris la manière de frapper un ennemi impunément et à coup sûr au milieu des perturbations politiques, sociales ou religieuses.

— Vraiment? fit Alice, redevenue attentive, et qui reprenait de nouveau son étrange interlocuteur au sérieux.

— Oui.

— Et comment cela?

— Les moyens sont nombreux; on n'a que l'embarras du choix. On peut le dénoncer comme conspirateur, comme espion, comme traître, comme prévaricateur; on peut l'accuser de corruption, d'immoralité, d'apostasie. Pour avoir chance de succès, il faut devenir influent et disposer de certains fonds, chose facile, c'est un secret que tout le monde connaît. On réunit autour de soi un troupeau de fanatiques dont on fait des hommes-machines, des séides qui reçoivent un mot d'ordre sans essayer de le définir, qui soutiennent vos idées, défendent vos opinions, proclament par-dessus les toits vos vertus et vos mérites. On n'agit pas, on fait agir; on ne touche pas la victime, on la désigne. On arme le bras, on dirige le coup. On joue le désintéresse-

ment, on affecte le patriotisme. On laisse croire qu'on travaille en vue du salut public, de la sûreté, du bien-être de tous. On gagne ainsi l'approbation, l'assentiment, la confiance des masses, qui vous proclament un grand et intègre citoyen; on obtient du crédit, de la considération, de la prépondérance; si l'on tient aux bagatelles et aux niaiseries, on exige des places et des plaques pour soi et ses petits...

— Auriez-vous lu Machiavel?

— Et relu; c'est un maître homme; il est peut-être le premier chez les modernes qui ait étudié l'histoire avec intelligence; il en a tiré un livre qui a eu et qui a encore un immense succès, et que l'on pourrait intituler ainsi : « L'art d'être égoïste et de vivre longtemps et heureux en gardant ce qu'on a et en prenant avec impunité ce qu'on désire. » Un homme n'est complet qu'autant qu'il réunit les deux forces dont la somme assure la puissance sur les imbéciles qui forment la masse d'une nation : l'audace de caractère et d'esprit et l'audace de cœur; c'est-à-dire la hardiesse de la conception et le courage de l'exécution. Or, pour agir avec succès aujourd'hui comme au temps de Machiavel ou de Noé, il faut jeter aux hommes des gâteaux dont la pâte soit pétrie à la *zecca*. J'ai donc besoin, pour l'exécution de mon plan, de quatre-vingt mille livres autrichiennes, et voilà pourquoi je suis venu vous trouver. Dans trois ans, cette

somme vous sera rendue jusqu'à un swanziger.

— C'est ce que nous verrons, répliqua Alice en souriant. Quand aurez-vous besoin de cet argent?

— Le plus tôt sera le mieux. Les événements marchent comme les nuages poussés par le vent du nord; ils se heurtent rapidement; pour être prêt quand la foudre grondera, il faut que je me hâte. J'ai déjà fait des promesses, d'ailleurs, si je ne les tiens pas, je serai rejeté en arrière, et tout l'or, toute l'habileté du monde sont parfois impuissants à reconquérir le terrain perdu.

Alice s'assit devant un petit bureau en bois de rose et traça quelques lignes qu'elle remit à Antonio.

— Présentez-vous aujourd'hui même à mon intendant, il vous donnera sur l'heure les quatre-vingt mille livres.

Antonio prit le papier que lui tendait Alice et le mit dans son portefeuille. Puis il tira de sa poche un parchemin plié en quatre qu'il pria la princesse d'ouvrir.

Alice ouvrit le parchemin. C'était un reçu de quatre-vingt mille livres autrichiennes ainsi conçu :

« Nous, Antonio Gherardo, déclarons avoir reçu de la princesse Alice de Nostende la somme de quatre-vingt mille livres autrichiennes que nous lui rembourserons, sans intérêt, dans trois ans. Septembre 1847. » Suivait la signature.

— Mais, dit Alice, vous étiez donc sûr que je vous remettrais cette somme?

— J'avais trois probabilités sur quatre, répondit Antonio.

— A quoi bon ce reçu? reprit Alice; vous me rendrez ou ne me rendrez pas cet argent; cela m'importe peu.

— Cela m'importe beaucoup, à moi, signorina; je veux rembourser Votre Seigneurie, et je veux qu'elle conserve un titre de sa créance. Je ne mendie ni ne vole. Je tiens à mon estime, et il ne me plaît pas de baisser la tête devant qui que ce soit. Que Votre Grâce reprenne donc ceci, je l'en prie.

Alice, fascinée par le regard enflammé d'Antonio, reprit le parchemin et le plaça dans un coffret d'ébène sculpté, dont le couvercle figurait un griffon aux pieds d'ivoire et aux ailes d'or.

— J'espère, monsieur, dit-elle en recevant les adieux d'Antonio, que mon nom ne paraîtra, de quelque manière que ce soit, dans vos menées souterraines et dans vos intrigues politiques?

— Il ne me serait d'aucune utilité; tout le monde connaît ici votre attachement aveugle à la maison de Hapsbourg; c'est surtout cette raison qui a déterminé le général Castelmonte à vous prendre pour sa bru.

— Je ne m'en serais jamais doutée, répondit Alice en haussant les épaules.

— Vous en acquerrez la certitude plus tard, signorina.

—Vous connaissez donc les secrets de bien des gens? répliqua Alice avec une certaine humeur.

—Seulement ceux que j'ai intérêt à connaître. Quoi qu'il en soit, comptez sur ma discrétion absolue; je suis, avant tout, un galant homme.

— C'est surtout pour moi que je veux le croire. J'attendrai de vos nouvelles à Venise.

— Je vous jure que Votre Seigneurie ne les attendra pas en vain.

XIV

Vers la fin de septembre, mon père et moi nous partîmes pour l'ancienne ville des doges.

Le prince de Nostende et sa sœur vinrent bientôt nous y rejoindre; quinze jours après, j'étais l'époux envié d'Alice.

Le général, mêlé plus que jamais aux patriotes, travaillait aussi avec une activité fiévreuse à accélérer le mouvement qui poussait les Italiens aux conquêtes tant désirées de leur nationalité et de leur indépendance; il ne resta guère qu'un mois avec nous.

N'ayant point, à Venise, assez de relations politiques pour occuper l'activité inquiète de son

esprit, il avait hâte de retourner à Milan, de revoir ses amis, de les animer de son zèle, de les soutenir de sa parole, de les nourrir de ses espérances.

Le prince, pour des intérêts bien différents, l'avait précédé dans la capitale lombarde. Il n'avait jamais eu de goût pour Venise, et ne partageait nullement l'enthousiasme des poëtes ausoniens, qui appellent cette ville le sourire du monde.

Pour Julien, sans doute, à ces moments d'humeur noire, *il sorriso del mondo*, n'était qu'une cité marécageuse, malsaine, ennuyeuse et ennuyée, silencieuse et lugubre comme un sépulcre. Il trouvait, de plus, que les émanations salines des lagunes formaient une atmosphère plus profitable aux phthisiques, aux scrofuleux et aux rachitiques qu'aux gens sains et bien portants. Aussi, les heures lui pesaient-elles lourdement. Il n'avait trouvé quelques vraies distractions, goûté quelques plaisirs élégants qu'au cercle de la noblesse, aux dîners et aux soirées du comte et de la comtesse de Ch......, qui réunissaient, à cette époque, au palais Cavalli, l'élite de la population vénitienne, amalgame étrange d'enfants quelque peu efféminés de Saint-Marc, et de fils assez rudes de l'ancienne Germanie. Mais ces belles joies de l'esprit et du cœur ne pouvaient longtemps captiver mon beau-frère. Les chevaux, dont il était privé depuis son sé-

jour dans la ville des lagunes; le souvenir de Benjamine, sur laquelle il nourrissait toujours des projets de conquête; ses amis, ses habitudes, sollicitaient impérieusement son retour. Après quelques tentatives infructueuses dans les coulisses de la *Fenice*, où il avait trouvé, par extraordinaire, une galanterie plus revêche ou plus sentimentale qu'à la Scala, il avait ordonné ses préparatifs de départ.

— Voyez-vous, mes amours, nous dit-il en nous quittant, il n'y a que les gens qui entrent en ménage sous les auspices favorables d'une lune de miel dans son plein, ou ceux qui aiment d'un appétit déréglé les *pidocchi* de l'arsenal et le veau de Chioggia, deux mets indigestes et trop prodigués, qui puissent vivre dans cette ville amphibie; quant à moi, qui ne suis ni des uns ni des autres, je m'enfuis au plus vite et je vous laisse à vos transports, à vos ivresses légitimes, etc. Que diable! mes agneaux, si vous voulez échapper aux émanations opiacées qui enveloppent l'ancienne ville des doges comme d'un épais brouillard, vous ferez bien, cet automne, de courir les marais depuis Aquilée jusqu'au port de Caorlo. C'est une chasse excellente pour le gibier d'eau; ma sœur, qui manie joliment une carabine, pourra exercer son habileté sur les canards et les plongeons, très-communs sur le littoral. Il vous restera encore, pour varier vos plaisirs, Saint-Blaise et la Zuecca, lieux de délices, disent ceux qui

ne les ont pas vus, où les jardins potagers se marient agréablement aux vergers, les raisins aux citrouilles ; c'est l'île de Cythère de l'Adriatique; à ce que prétend la romance populaire d'Alfred de Musset :

A Saint Blaise, à la Zuecca
Dans les prés fleuris cueillir la verveine
A Saint Blaise, à la Zuecca,
Vivre et mourir là.

Si vous trouvez les prés fleuris et la verveine, je vous serai obligé de me l'écrire, je reviendrai m'y ébattre en votre compagnie. Alice, ma chère fille, tu devrais bien m'expliquer d'où te vient cette passion frénétique pour Venise dite la belle. Enfin, soyez heureux, mes enfants, et croyez à ma bénédiction !...

Je me proposais de consacrer la première année de mon mariage à parcourir et à étudier les principaux chefs-lieux de la civilisation moderne : la France, l'Angleterre, la Belgique, la Suisse, la Hollande. Je voulais occuper mon esprit du magnifique spectacle qu'offrent à l'humanité, attentive à leurs actions, ces beaux pays, où le génie, l'intelligence, le courage, la science, le travail reçoivent des encouragements, des récompenses, des distinctions flatteuses ; conquièrent les sympathies des masses et des gouvernements, et prennent le rang autrefois occupé par la force, le caprice, la naissance, la fortune ou la corruption. J'espérais ainsi tromper mon cœur en diri-

geant son attention sur ces grands objets. Quand je fis part de ces projets à la comtesse, elle s'y refusa avec tant de grâce, elle me railla si finement et si spirituellement, que je dus me résigner à rester à Venise. J'ignorais alors qu'Alice, outre la répugnance qu'éprouve toute Italienne à quitter son pays, eût de grands et cruels motifs pour ne pas s'en éloigner.

XV

L'homme est *ondoyant et divers*, a dit Michel Montaigne; nous passons en effet d'une impression à une autre avec une rapidité qui nous étonne sans nous effrayer. Il semble que la stabilité en toute chose nous soit refusée par une loi nécessaire, impossible à transgresser. Il faut que nous nous agitions incessamment. Des inquiétudes et des désirs perpétuels nous poussent de sentiments en sentiments, de sensations en sensations, d'idées en idées. Nous ne vivons à pleins poumons qu'alors que nous sommes portés sur les ailes de la fantaisie, entraînés au milieu de tourbillons qui nous arrachent à notre situation présente et nous transportent vers d'autres horizons très-souvent peuplés de chimères, mais où nous nous efforçons de découvrir des réalités

exemptes des imperfections humaines. De ces rêves ambitieux naît le progrès; de nos recherches d'un avenir meilleur viennent de magnifiques découvertes. Des pensées fiévreuses, qui d'abord paraissent insensées, donnent, passées au creuset de l'expérimentation, des résultats qui changent la face d'un siècle et d'un pays. Nous nous agitons sans cesse parce que nous portons Dieu en nous; or, Dieu c'est l'action sans relâche, la création sans fin. Les poëtes et les songeurs qui, dans leurs œuvres, pensent embellir la passion en l'immobilisant, proclament l'erreur et le mensonge; ils sont en désaccord flagrant avec nos instincts, avec notre besoin puissant de changer de lieu, d'état et d'émotions. De toutes les positions, celle qui nous pèse le plus, c'est notre position présente. Toutes nos aspirations sont pour en changer. C'est une force secrète qui nous pousse; nous essayons quelquefois de la combattre, mais nous finissons toujours par nous y abandonner. Comme la pensée dont la mobilité est la condition essentielle, la passion change, se modifie, se transforme; l'amour n'existe qu'en vertu des obstacles qu'il rencontre, des impossibilités qu'il ne peut vaincre, des malheurs qui le traversent. Assurez-lui une possession exempte de craintes et de périls, et vous le verrez mourir aussitôt d'une félicité qui ne lui est plus contestée. N'ayant plus rien à désirer, il tourne ses regards ailleurs. L'inconnu est l'ai-

mant qui nous attirera perpétuellement : c'est de là que sortent nos misères, mais aussi nos grandeurs.

Benjamine, qui en toute circonstance voyait juste et haut, avait basé sa conduite avec moi sur les réflexions que je viens d'émettre. En m'enivrant des joies de l'esprit, en me remplissant l'âme de ravissements ascétiques, elle m'avait constamment retenu à ses pieds. Elle gardait tout son prestige et toute son influence en refusant à la nature humaine ce complément de béatitude qu'elle réclame des sens. J'avais subi avec une docilité charmée les rigueurs et les sacrifices qu'elle m'imposait. Les voluptés toutes spirituelles dont m'inondait son imagination mystique, les spéculations hardies auxquelles me conviait son intelligence si originale, suffirent sept années à refréner les ardeurs et les emportements de ma jeunesse. Elle savait d'un mot, puisé à la source des inspirations immaculées, abattre les révoltes de la chair. Elle entraînait mon imagination sur les hauteurs que son esprit éclairait comme un brillant soleil, et mon corps restait inerte et passif dans les basses régions, esclave indigne des fêtes du ciel.

Vous avez remarqué, aux heures matinales, ces jolies gouttes de rosée qui brillent semblables à des perles, à l'extrémité des plantes. Ce sont les filles de la nuit, les pures fiancées des premiers rayons du soleil. Elles enchantent nos

regards par leur éclat, leur délicatesse, leurs grâces aériennes. Volontiers elles se laissent admirer, mais à la condition toutefois que notre main profane les respectera. Si nous essayons une caresse, aussitôt nous les voyons perdre leur forme gracieuse et s'écouler tristement comme une larme qu'un baiser n'aurait pu recueillir. Ainsi, avec Benjamine, je surveillais mes regards, mes pensées, mes moindres gestes; je craignais de maculer le voile de chasteté qui la parait, et de voir l'ange déployer ses blanches ailes et s'enfuir à jamais.

Je m'étais arraché avec un affreux déchirement de cœur à ses tendresses enthousiastes. Sur un signe d'elle, je serais venu me coucher à ses pieds, et je lui aurais demandé à genoux de ne jamais me condamner à vivre loin de son cœur, loin de ses sourires. Malgré l'amitié, la vénération que je nourrissais pour mon père, je n'eusse pas hésité à rompre une alliance qu'il considérait comme le triomphe et le bonheur de ses vieilles années.

Cependant les mois se succédèrent; le souvenir de Benjamine, qui devait vivre éternellement en moi, se voila peu à peu; les mille accidents, les émotions diverses de mon existence nouvelle, le rejetaient insensiblement dans le monde des rêves; son intensité allait s'amoindrissant et revêtait le caractère vague, confus et mélancolique des impressions lointaines. Ainsi mon père me

l'avait prédit, et reconnaissant sa profonde sagesse, je m'applaudissais, à certains moments, d'avoir répondu à ses intentions.

Alice m'entourait de séductions, de coquetteries, de manéges habilement et délicatement inventés pour me faire perdre la mémoire et me ramener entièrement à elle. C'était un triomphe qu'elle se promettait; pour l'obtenir, elle réunissait toutes ses facultés, et sa nature vive, pétulante, où l'électricité abondait, agissait sur mes sens avec une tyrannie inquiète et infatigable.

J'admirais les grâces et les charmes répandus sur sa personne. A force d'attention, et par une étude soutenue, elle savait rendre avec moi sa parole souple et caressante. Son esprit petillant, qu'aiguisaient d'ordinaire des inspirations d'une sensualité qu'elle n'essayait pas de masquer sous de vulgaires artifices de langage, s'échappait en saillies inattendues, en imaginations luxuriantes. Sans s'éloigner de l'exquise délicatesse que n'abandonne jamais impunément la femme du monde, elle ne redoutait pas les tableaux à la façon de l'Albane. Elle captivait surtout par le corps; aussi ce qui dominait en elle, c'était la sensualité. Comme Protée, elle avait le don des métamorphoses. Se multipliant et se diversifiant avec une surprenante facilité, elle voulait inspirer l'amour, le satisfaire et le retenir à force d'art, d'habileté, de ressources de

toutes sortes. Elle semblait avoir lu dans un but d'application tout profane le *Banquet des dix Vierges*, de l'évêque Métodius-Eubulius, et les œuvres de Thérèse de Jésus, «la plus sainte des amantes et la plus amante des saintes,» comme on l'a très-justement et très-spirituellement écrit dans un roman célèbre [1].

La satiété était un ennemi dangereux qu'elle redoutait pour elle-même et dont elle voulait me préserver. Ce qu'elle soignait et préférait surtout, c'était sa personne, puis son intelligence, et enfin son cœur. Elle pensait que les sentiments qui n'ont de racines que dans l'âme, ne poussent que de faibles branches et ne donnent ni fleurs ni fruits, aussi s'efforçait-elle de me captiver et de me retenir par les sens, et jusque-là le prodige avait été pleinement accompli.

Je m'abandonnais donc complétement aux prestiges dont me berçait Alice, comme Renaud aux enchantements d'Armide. Son exquise et infatigable sensualité, les plaisirs bruyants ou voluptueux dont j'avais été privé avec Benjamine me captivaient alors tout entier. L'homme n'est pas impunément dépouillé des distractions que lui commandent son âge, son organisme, ses appétits; il y revient avec fougue, avec emportement quand l'occasion lui en est fournie. Le corps a ses besoins comme l'âme; la sagesse

(1) M. Sainte-Beuve, dans *Volupté*.

et la juste raison consistent, peut-être, dans la satisfaction légitime des uns et des autres.

Alice triomphante, me dirigeait à sa guise avec des chaînes de fleurs, et son influence sur moi, habilement calculée, allait sans cesse grandissant.

Elle aimait les promenades en pleine mer. L'Adriatique avait pour elle des attraits irrésistibles. Quand les nuits étaient favorables, nous ne manquions pas de nous faire conduire au loin.

— On ne vit bien que sur les montagnes ou en pleine mer, disait-elle; l'air qu'on respire là est plus vif, il est plus chargé de matières inflammables. L'organisme en reçoit pleinement les effets salutaires; les sensations sont plus nettes, plus décisives, plus durables, plus intenses. Dans l'intérieur des villes, nous menons une existence végétative dont les émotions sont éphémères et à peine distinctes. Confinés dans des maisons étroites, absorbant une atmosphère pleine de miasmes, nous ressemblons à ces arbres plantés aux environs de Bouffarik, vers le centre de la plaine de Mitidja, qui ne peuvent dépasser un maximum d'élévation limité à douze mètres : arrivées à cette hauteur, leurs cimes se déforment. On les voit, alors au lieu de s'élancer majestueusement vers le ciel, étendre leur végétation dans un sens horizontal, et prendre des aspects bizarres et contrariés. Ils ne peuvent franchir cette limite,

parce qu'ils y trouvent des courants aériens qui soufflent du désert, et dont l'influence aride et meurtrière s'oppose au libre développement de leur croissance. Les convenances sociales, les lois d'une étiquette qu'une personne bien élevée ne peut mettre de côté, les obligations journalières d'une sociabilité raffinée, sont comme les vents du désert. Leur inextricable réseau gêne nos mouvements, refroidit nos sensations et empêche la libre manifestation de nos vœux les plus chers. Mais, dans cette immense solitude, quelle différence! comme nous sentons bien les influences de la passion! comme nous sommes maîtres de nos joies! comme nous pouvons les laisser éclater dans toutes leurs forces et leurs richesses! quel pur oxygène nous entoure! L'amour, vois-tu, mon Édouard, est comme l'oxygène qui le produit : il se combine de préférence avec les corps solides...

— Le mot est charmant, quoique un peu hasardé, répliquai-je avec un sourire qu'un baiser d'Alice arrêta au passage.

— Bah! répliqua-t-elle aussitôt, si la science apportait trop de pudeur dans ses applications, elle resterait stationnaire comme un saint stylite. Sans oxygène, tout un règne manquerait sur notre globe, et ce n'est pas le moins important, puisque nous en faisons nous-mêmes la plus noble et la plus belle partie; on n'y verrait guère que des champignons et des saules pleu-

reurs. Non-seulement sa présence est indispensable à l'entretien de la vie organique, mais encore à sa production; son action est double et sa puissance merveilleuse : il anime et détruit en même temps. Quel admirable phénomène! c'est sur le sang que ce gaz mystérieux agit principalement; il s'y dissout, avive sa couleur, précipite sa circulation, et élève sa température.

Et me saisissant la main :

— Touche-moi le cœur, ajouta-t-elle; sens-tu quel calorique il dégage et comme ses battements sont précipités ?

Je la contemplais avec un ravissement d'esprit qui ne lui échappait pas; elle, se plaisant en ses feux d'artifice de la parole, reprit aussitôt la continuation de cette thèse singulière où la fantaisie et la science semblaient se mêler dans une proportion égale :

— Nous portons en nous un foyer de combustion qui nous fait aimer, vivre et mourir : le rôle de l'oxygène est immense; à mon avis, c'est le souverain générateur de l'amour. Je n'hésite même pas à croire que son intervention est toute-puissante dans l'acte intime qui perpétue les races et les espèces, et cela dans les deux règnes. N'as-tu jamais, *amico mio*, étudié les plantes à l'époque de leurs amours ?

— Je n'y ai jamais pensé, répondis-je, d'ailleurs ces amours-là sont fort douteuses.

— Profane, s'écria-t-elle, en m'interrompant,

l'amour est partout dans la nature; or donc, sache que les plantes aiment plus et mieux que beaucoup de femmes qui excellent à parler de la passion qu'elles sont inaptes à ressentir. J'ai maintes fois observé un phénomène curieux et significatif à l'époque de la fécondation des plantes.

— Et quel phénomène, demandai-je, marquant ainsi une curiosité qui trahisssait l'intérêt que je prenais aux paroles de la comtesse.

— Je t'amuse donc, fit-elle, en souriant, bravo! je ne perds ni mon temps, ni mon latin.

Et reprenant :

— Elles absorbent alors l'oxygène en si fortes doses, que leur température s'en trouvant élevée d'une manière très-considérable, développe une grande quantité de calorique; ainsi, j'ai remarqué dans les magnifiques jardins de Boboli, à Florence, un spadice dont la température propre marquait, à ce moment radieux, quarante-trois degrés, tandis que la température de l'air environnant ne montait qu'à vingt et un. La fleur d'un arum cordifolium dépassa de trente degrés la température extérieure; un arum vulgare m'a fourni un exemple aussi frappant. Donc, pour moi, l'influence de l'oxygène est positive, et je dis hardiment qu'il élève la plante, dans l'échelle des êtres, à l'heure solennelle des amours; qu'il en fait un véritable animal, ayant conscience de ses actes et par conséquent

sensible à la volupté; qu'il donne à sa respiration une énergie exceptionnelle et doue les étamines et les stigmates de mouvements tout spontanés. Mais il y a plus : lorsqu'on introduit un diamant chauffé au rouge dans du gaz oxygène, il brûle. Si j'étais anatomiste, je m'appuierais là-dessus pour essayer d'expliquer certains problèmes d'organogénie très-embrouillés, où le thermomètre serait d'un grand secours. Les mythes du feu, chez les nations indo-européennes, bien étudiés et bien interprétés, fourniraient aussi à la science d'instructives révélations sur les mystères génésiques. Il y a notamment, dans le Rig-Véda, des hymnes curieuses que tous les physiologistes devraient être forcés d'apprendre par cœur et de réciter trois fois par jour.

Et me voyant sourire :

— Mais à quoi bon vouloir les expliquer? continua-t-elle. Les savants doivent parfois imiter les théologiens et reconnaître qu'il est des équations dont l'intelligence humaine ne trouvera jamais les inconnues. Quant à moi, ajouta-t-elle en me mordant les lèvres, je suis bonne catholique : je crois aux mystères; ils ont des charmes auxquels je m'abandonne volontiers...

Le firmament étincelait de mille feux. De légères brises nous apportaient les parfums enivrants des rives orientales. Au loin, les pêcheurs de l'Adriatique chantaient, et leurs joyeux refrains nous arrivaient par échos affaiblis. Les

vagues berçaient notre esquif de leurs molles ondulations; je ne comptais plus les heures, qui s'écoulaient pour moi rapides et heureuses, lorsque ma vue se tourna machinalement vers une gondole hermétiquement fermée. Souvent, depuis une semaine environ, cette gondole suivait la nôtre, la côtoyait, exécutant avec une ponctualité rigoureuse ses mouvements, ses manœuvres, ses évolutions. Elle semblait l'épier de l'œil et de l'oreille, comme un jaloux guette sa femme ou sa maîtresse. Quand elle se montrait trop importune, nos gondoliers criaient :

— Au large!

Mais ils étaient rarement écoutés. Il arriva qu'une fois les deux embarcations se heurtèrent violemment; Alice, courroucée, s'élança de la felce, et monta sur la proue. Elle essaya de voir dans la cabine de la gondole, compagne assidue de la nôtre, à qui elle aurait à demander raison de l'audacieuse familiarité de cette rencontre. Une glace s'abaissa comme pour répondre à la curiosité indignée de la comtesse. Alice jeta un cri de surprise, puis répondit en allemand à quelques mots qui lui furent adressés en cette langue du fond de la gondole, qui vira de bord aussitôt et rentra rapidement au Cannalazzo.

— Qu'est-ce donc? fis-je à Alice.

— Tu vas rire de l'aventure.

— Voyons-la.

— C'est un officier allemand...

— Hongrois, dis-je, en l'interrompant.

— Allemand, Hongrois, l'habit n'y fait rien; répliqua-t-elle, avec une légère émotion bientôt réprimée; cet homme, arrivé à Venise depuis peu, me prenait pour sa femme, après laquelle il court depuis dix-huit mois. Le timbre de ma voix a pu seul le dépersuader. Il s'est humilié comme il le devait, et très-probablement nous ne rencontrerons plus le pauvre sire. N'ayant rien trouvé à Venise, il ira sans doute chercher à Paris.

Il me sembla voir tant de naturel et il y eut tant de gaieté dans le récit de cette singulière rencontre et dans les plaisanteries qu'en fit la comtesse, que je n'hésitai pas d'abord à prendre l'événement pour ce qu'elle me le donnait.

XVI

Il y eut, pendant le carnaval de 1848, des fêtes superbes au palais C***. Madame la comtesse de L***, autrefois duchesse de B***, a fait de cette résidence quelque chose d'artistique, de princier et de mondain. Il y règne, jusque dans les moindres détails, ce luxe de bon goût, qui révèle l'esprit fin et délicat de la femme d'élite.

La duchesse de B*** est, en effet, restée à Ve-

nise ce qu'elle était en France, une princesse d'une imagination riche, d'une intelligence vive, protectrice éclairée des beaux-arts, qu'elle aime toujours avec passion. Cette demeure hospitalière, facilement accessible au voyageur, surtout s'il vient de France, terre tant aimée et tant regrettée! est à la fois une résidence princière, luxueuse, commode, et un musée très-riche en chefs-d'œuvre de diverses écoles. Le jardin de quelque étendue, chose rare à Venise! attient au palais et est laissé à la disposition des invités. Il est éclairé de manière que, sans s'y perdre, l'on puisse, au besoin, y garder facilement l'incognito. Il est donc loisible d'y parler amour, politique ou tragédie en toute sécurité : on se voit, on s'évite, on ne se reconnaît pas.

Ce soir-là, le palais de marbre et de porphyre, élevé par Pierre Lombard, étincelait de fleurs, de feux, de diamants, de beautés blondes et brunes; retentissait des fanfares bruyantes de trois ou quatre orchestres, des murmures mélodieux du dialecte vénitien, qui ne sait que chanter et aimer. Il y avait foule, et foule choisie : Italiens, Autrichiens, Français, Anglais, Russes; les princes par le hasard de la naissance, les princes par les droits du génie; vous eussiez vu là les plus beaux yeux du monde, éclairant de lueurs rêveuses ou provocantes des figures animées par la jeunesse, empourprées par l'atmosphère surexcitante qui remplissait de ses

ondes magnétiques les salles, les salons, les galeries et les boudoirs. Il y avait bals, concerts, comédies, opéras, tout à la fois : une vraie fête vénitienne, comme au temps des doges, et présidée par une princesse napolitaine, encore ardente, toujours gracieuse, nourrie des poétiques traditions italiennes, façonnée aux délicatesses, aux élégances françaises, ayant encore la chevelure abondante et blonde, les dents blanches, la lèvre fraîche et souriante. C'était magique, entraînant.

Alice, vraie fille du Midi, sensible aux fêtes de la volupté, aux enchantements de la danse, de la musique, des tendres paroles, aux bruits, aux mouvements d'une nuit consacrée aux plaisirs choisis, aux caprices délicats, déployait un entrain, une pétulance, une fougue qui m'effrayait. Elle y mettait une énergie sauvage. Elle ne voulait pas qu'une minute, une occasion de plaisir lui échappât. Il y avait du feu dans l'éclat de son regard, de la passion dans tous ses mouvements.

Vers le milieu de la nuit, elle me pria de la conduire dans les jardins, pour respirer, disait-elle, à pleine poitrine les froides brises de l'Adriatique. Alice n'était cependant pas atteinte par la fatigue ; car elle était dans une fête comme un général sur un champ de bataille : sa vie doublait d'intensité, son esprit d'entrain, de force et de lucidité.

— Oh ! vois-tu, soupira-t-elle avec cette intona-

tion de voix mélodieuse et caressante que Mozart prête à don Giovanni dans le fameux duo où il tente de séduire Zerlina et de l'enlever à son fiancé, tu n'as jamais été aimé comme je t'aime, mon ange adoré! Ma jeunesse est débordante: je te la livre tout entière. Elle a besoin d'expansion. Je parle comme je sens. Les creuses spéculations de la métaphysique et les raisonnements à perte de vue font bâiller l'amour : ce sont autant de gouttes d'acide sulfurique répandues sur l'aile d'un papillon. Je pense comme le cardinal Bona : l'amour ne se fait connaître que par les œuvres. Je t'aime!... et je veux employer toutes mes forces à te le prouver. La théorie en matière de sentiments n'est bonne à rien; c'est la parade absurde d'un spectacle forain plus absurde encore. Les mots ont été inventés par de misérables rhéteurs, qui les vendaient pour ne pas mourir de faim. Le cœur ne parle qu'à l'aide des sensations. Aussi, il se tait absolument dans la vieillesse. On a tort de dire que c'est l'âge de l'égoïsme; ce n'est que l'époque de l'impuissance. Les vieilles personnes n'aiment point, parce qu'il ne leur reste plus que la force d'inertie. J'ai pour habitude de cueillir le fruit qui me plaît et de le manger sans m'occuper de le décrire; je ne m'extasie pas sur sa beauté. S'il est bon, je le savoure. Comment il est venu, comment il a mûri, c'est un mystère que je ne cherche pas à m'expliquer. A quoi bon perdre

son temps à rechercher les causes quand nous pouvons jouir des effets? La vie est courte, et personne ne peut s'écrier, comme le don Juan de Tirso de Molina :

« J'ai du temps devant moi. »

Les années sont des oiseaux voyageurs; elles ne s'arrêtent jamais et emportent tout dans leur vol rapide. Ma méthode est celle de l'auteur du *Nouvel Organum*, elle repose tout entière sur l'expérimentation. Il me semble que si j'étais homme, je me défierais de ces femmes qui aiment tant à débiter de longues tirades, et dont les phrases, semées de paillettes d'or d'une éloquence trop facile, absorbent inutilement des heures précieuses. Ces belles impuissantes, dont la parole est pleine d'entraînement et de séduction, ont assez généralement l'habitude d'ériger en préceptes et en dogmes des systèmes inspirés par un platonisme niaisement imité des Grecs et des Allemands, et qu'elles préconisent afin de masquer l'aridité et le vide de leur nature. En s'entourant d'une auréole poétique, en ne se laissant voir que dans un demi-jour propre à l'inspiration et dans une toilette d'esprit où la simplicité native disparaît sous une couche épaisse de fard, elles réussissent parfois à conquérir un sceptre despotique sous lequel viennent se ranger certains êtres faciles à contenter.

Jamais encore la conversation d'Alice n'avait peut-être été si petillante et si vive, son esprit

plus inventif et plus brillant; et cependant ses paroles m'irritaient et m'attristaient tour-à-tour, car elles s'efforçaient d'atteindre, par leur transparente allusion, et elles atteignaient de nouveau, la femme que j'avais aimée, que je respectais à l'égal de mon père et dont le souvenir m'était sacré. Je ne sais si alors la comtesse se rendait bien compte de l'effet qu'elle produisait sur moi; elle continua ainsi :

— Ma vie a été très-mondaine, et j'ai eu beaucoup à observer. J'ai vu autour de moi des hommes et des femmes de toutes les couleurs. Eh bien, j'ai eu maintes occasions de remarquer que le sophisme est un signe d'une organisation débile. Les gens que la réalité écrase ou épouvante se jettent inévitablement dans le vague des spéculations philosophiques, métaphysiques et autres. Lorsqu'on échappe plus qu'il ne convient à la loi salutaire de la pesanteur, on s'égare dans l'immensité, et la raison chavire comme un aréostat dépouillé de son lest. On tente alors, pour ne pas ressembler au commun des mortels, de marcher la tête en bas. Si l'on parvient, à force de moyens subtils, à se maintenir dans cette curieuse position, il se trouve des gens qui crient au miracle, qui s'agenouillent et qui adorent. Mais cette prestidigitation, quoique très-habile, ne vit que ce que durent les ficelles qui leur prêtent leur concours. La règle est simple et forte; elle émane du sens

commun ; l'exception est ordinairement difforme. Tout ce qui tombe en dehors d'un moule quelconque donne un produit défectueux, et quiconque se refuse à jouer complétement son rôle ici-bas, avoue clairement sa faiblesse ou son incapacité. Les fruits véreux brillent plus que d'autres par certains côtés, voilà pourquoi les femmes qui ont quelques tares s'efforcent d'attirer et de concentrer les regards sur un point qui leur soit favorable. A quoi donc sont bonnes ces précieuses à demi savantes et tout à fait ridicules ? Reconnaissant leur faiblesse et leur inhabileté à gouverner l'homme par les sens, le seul gouvernement dont je reconnaisse la légitimité, elles essayent de lui commander par les mystères d'un sensualisme ascétique auquel répugne la nature, sans cesse appelée à l'expansion et au complément de toutes ses forces. Elles ont des figures jeunes et fraîches sur des corps centenaires, et il semble qu'elles soient venues au monde avec des cheveux blancs. C'est un grand malheur, selon moi, quand il ne règne pas une harmonie parfaite entre les divers éléments de l'être humain. Au lieu de laisser entendre, comme la statue de Memnon, une musique délicieuse sous les tièdes caresses de la brise matinale, ces êtres mal organisés ne produisent qu'une mélopée sans rhythme et sans variété. Or, il faut avoir été longtemps perdu au milieu des solitudes et du silence absolu des dé-

serts africains pour se figurer, avec le docteur Mungo Park, que le monotone coassement des grenouilles soit une céleste et ravissante mélodie. Le sujet chez lequel l'esprit prédomine, jouira d'un développement physique toujours incomplet. A mon avis, de la plénitude des forces résulte la beauté. Puissance, santé, beauté représentent l'idée esthétique qui a présidé à la création de deux immortels chefs-d'œuvre : *la Vénus de Milo* et *l'Hercule Farnèse*. Ces marbres sublimes nous offrent un spectacle magnifique. Je les considère comme les deux termes les plus achevés du problème génésique. Ils sont, en effet, dans l'épanouissement complet de leurs forces et en pleine possession de leurs facultés reproductives. Dans leurs flancs larges et robustes, que dessinent des lignes vigoureuses, s'agite, impatiente d'en sortir, la longue suite des âges. Voilà les types inimitables qu'il faut contempler pour bien comprendre ce que c'est que la vie éternelle...

Puis, entendant les préludes d'une valse, elle s'élança vers le palais, me laissant réfléchir sur les théories qu'elle venait d'émettre, avec l'intention visible de critiquer les doctrines et la conduite de la Benjamine. J'avais eu plusieurs fois déjà l'occasion de remarquer, depuis quelques jours surtout, que la comtesse ne manquait jamais, quand la disposition de son esprit l'y portait, de satiriser amèrement, par une allu-

sion très-transparente, les habitudes de cœur, le génie, les tendances spiritualistes de la prima donna. J'ignorais alors qui l'avait si bien renseignée sur son compte, et j'étais loin de pressentir l'accord qui règnait entre elle et Antonio!

Alice calculait toutes ses paroles, toutes ses actions. Elle avait acquis la certitude que la prudence, en toute occasion, même au milieu des folies et des plaisirs, est toujours de rigueur. Si elle m'eût détaché complétement de Benjamine, elle n'eût pas été amenée à un acte horrible qui, je le crois, lui répugna un instant.

La valse que l'on jouait était une valse allemande, d'un rhythme hardi et entraînant, d'une mélodie sensuelle. Je rentrai dans les salons pour l'entendre à mon aise. J'errais un peu à l'aventure parmi les groupes de spectateurs et de danseurs, sans voir ni les uns ni les autres, tant j'étais captivé; je cherchais sans doute à me rapprocher de l'orchestre. J'étais tout entier sous le charme de cette musique vive, pétulante, cadencée, lorsque de bruyants applaudissements et des bravos frénétiques vinrent distraire mon attention et l'appeler sur un couple qui, passant rapide et brillant comme l'éclair, se perdait dans les profondeurs des galeries pour reparaître bientôt et enlever de nouveaux bravos et de nouveaux applaudissements. Les héros de ces transports enthousiastes, étaient Alice et son valseur, jeune homme d'une figure sinistre, au

front large et fuyant, à la chevelure épaisse et naturellement bouclée, aux regards cyniques et railleurs; d'épaisses et longues moustaches, rousses comme les cheveux et que l'on eût dit postiches, dessinaient sa lèvre et donnaient un relief bizarre à sa physionomie maigre et allongée. Une large couche de fard, très-coquettement posée, ne parvenait cependant pas à dissimuler à des regards attentifs le fond du teint, d'un jaune noirâtre. Il était de taille moyenne, mais admirablement prise; tout en lui décelait la force, l'énergie, une puissance nerveuse considérable. Il portait le riche costume d'officier supérieur de cavalerie hongroise.

Chose étrange! L'image de ce fashionnable et roux personnage ne m'était pas inconnue! Elle se retrouvait dans mes réminiscences du passé: tantôt me rappelant le fils de Gherardo, le fiancé, puis l'ennemi de Benvenuta; tantôt l'officier hongrois ou prétendu tel par la comtesse, dont la gondole avait tant de fois suivi et côtoyé la nôtre, dans nos promenades en pleine mer; mais ces idées se détruisaient si bien l'une par l'autre, que je ne m'y arrêtai pas. Antonio chez la comtesse de L***, dans le plus beau et le plus riche palais de Venise, était-ce possible? Je voulus cependant me renseigner sur le personnage: l'on me répondit que c'était le colonel Adam Bakanys, d'une grande et riche famille hongroise; qu'il se disposait à quitter le service et qu'il était

venu à Venise pour s'y marier. On ignorait à quelle occasion il avait été présenté à la comtesse de L***, qui le recevait pour la première fois. Tout en écoutant ces renseignements, je suivais le colonel des yeux.

Il bondissait et pivotait sur lui-même sans effort et sans fatigue, entraînant Alice dans un tourbillon frénétique et vertigineux. Son regard brûlant tombait en plein sur la comtesse, qui, la tête à demi renversée sur l'épaule de son indomptable cavalier, entr'ouvrait les lèvres dans un sourire d'extase. La rapidité, l'élan, la fièvre de cette valse, rapide comme une ronde fantastique, allait bien à sa nature impétueuse; elle y puisait des sensations violentes, auxquelles elle s'abandonnait avec délices. Le plaisir qu'elle en éprouvait était encore doublé par les approbations nombreuses que sa légèreté et son élégance lui méritaient.

Cette ronde finie, elle resta au bras de son valseur. Ils traversèrent la foule au milieu des louanges et des regards charmés. Je m'approchai pour la complimenter aussi, mais elle passa à côté de moi sans me voir. Elle paraissait absorbée par une vive préoccupation.

Alors en proie à une inquiétude vague et voyant tout à coup cet étranger sous des couleurs mystérieuses, machinalement, et sans trop savoir pourquoi, je la suivis. Elle descendit avec son cavalier dans le vestibule qui donne sur la

cour que l'on traverse pour arriver au *traghettò*, où l'on amarre les gondoles à de grands poteaux peints, blancs et bleus.

Je me glissai derrière des sapinettes en caisse, et là, l'oreille et les regards tendus, je me préparai à jouer mon rôle d'espion, avec la conscience intéressée d'un ancien affidé du conseil des Dix.

Je surpris une conversation que je ne compris pas d'abord, car elle faisait allusion et se rapportait à des projets que je ne devais pas, hélas! tarder à connaître, mais qu'alors j'ignorais complétement.

— Ainsi, madame la comtesse, c'est entendu, dit l'officier hongrois en s'arrêtant près de la porte et à l'instant de prendre congé. Vous ne voudriez pas faire échouer ma plus heureuse invention, mon idée la plus ingénieuse.

— Je ne promets rien, répondit la comtesse. Je tiendrais à rester en dehors de toute action directe. Ainsi donc, si j'obtiens le résultat que j'espère, ne comptez pas sur ma coopération active.

Un sourire sceptique contracta la bouche du jeune homme.

— Vous vous bercez de vaines illusions, reprit-il.

— Peut-être! Ce que vous me proposez ne pourrait me plaire qu'autant que je serais sous le coup d'un ressentiment violent, ce qui arrivera si j'échoue. Je trouve bon de continuer ce que j'ai

commencé, sans rien laisser pénétrer de mes plans. Si je me trouvais blessée au point que vous supposez, oh! alors, mon orgueil se révolterait tout à fait et je serais entièrement à vous; je conviens, néanmoins, qu'il m'en coûterait d'en arriver à cette terrible extrémité. Mais une fois décidée, j'irais jusqu'au bout, quoi qu'il pût en advenir. Quand une chose est résolue dans ma tête, je l'exécute. Je n'aime pas les demi-mesures.

— Soit, madame; je n'ai rien à exiger de vous.

— Ainsi, vous partez ce soir même?

— A l'instant. Je pense vous écrire au commencement d'avril. D'ici là, vous serez éclairée sur le parti que vous jugerez convenable d'adopter.

— Je vous remercie d'être venu m'apporter toutes ces nouvelles. Cependant, je vous préviens que je suis et veux rester Autrichienne avant tout.

— Dites après tout. Permettez-moi de vous dire au revoir, et accordez-moi la faveur de baiser votre belle main de souveraine.

Alice hésita, puis elle abandonna sa main dégantée au jeune homme qui, après l'avoir portée respectueusement à ses lèvres, s'éloigna rapidement.

Alice demeura quelques minutes pensive, puis elle revint, plus impétueuse et plus déterminée, se replonger au milieu de la fête et en savourer les dernières heures.

Où et comment la comtesse avait-elle pu connaître le colonel Bakanys? Quels projets formaient-ils ensemble?

Cet incident me préoccupa; je me creusais la tête pour deviner le sens des paroles de la comtesse. J'eus souvent la tentation d'interroger Alice; mais je craignais de paraître ridicule, de me montrer jaloux, soupçonneux. O vanité humaine! j'allais jusqu'à admettre que probablement cette scène était préparée; qu'Alice voulait m'inquiéter, éveiller ma sollicitude, afin de m'attacher davantage à elle. Cette manœuvre, fréquente chez les femmes qui veulent exercer une domination absolue sur leur mari ou sur leur amant, ne me semblait pas devoir lui répugner.

Bien que pendant les jours qui suivirent cette fête je fusse très-visiblement préoccupé, très-maussadement absorbé, la comtesse ne daigna pas y prendre garde ni me demander le motif de ma taciturnité et de mes distractions.

Pour me débarrasser d'une obsession qui me fatiguait, je me dis qu'Alice m'aimait sincèrement, qu'elle se respectait trop pour agir en quoi que ce fût en dehors de moi, qu'elle était trop fière et trop hautaine pour faire une démarche qui fût indigne de sa condition et de son caractère; que, d'ailleurs, je ne saurais jamais que ce qu'elle jugerait à propos de me confier; que si elle ne voulait rien me dire, elle inventerait facilement une fable ingénieuse qu'il me faudrait croire bon

gré malgré; qu'en conséquence il était plus sage de me tranquilliser et de nourrir mon imagination de tableaux agréables et d'idées souriantes.

Je me reposai donc entièrement sur la confiance que m'inspirait la comtesse, et je repris ma sécurité accoutumée.

Ah! si j'avais pu seulement soupçonner quel homme cachait Adam Bakanys, quelle trame infernale eût été déjouée! quel lâche crime eût été empêché! quelle vie précieuse j'aurais peut-être conservée et quelle honte évitée à mon pays!

TROISIÈME PARTIE

LES TRIOMPHES D'ANTONIO

I

Les événements politiques pressentis par Antonio éclatèrent, en effet, cette année-là. Je vous prie de vous rappeler, pour bien comprendre la suite et le dénoûment de ce premier récit, les mouvements populaires qui signalèrent, en Europe, les commencements de l'année 1848.

Une femme d'une intelligence supérieure, madame la princesse Christine Trivulce de Belgiojoso, a raconté dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 septembre et du 1er octobre 1848, les phases principales, les détails saillants de la dernière révolution lombarde. Elle en a signalé les fautes, les

impuissances avec une sagacité, une profondeur de vues qui l'a placée au premier rang parmi les écrivains politiques et les penseurs à larges idées de notre temps. Elle indique d'une manière sûre ce qu'il eût fallu faire, ce qu'il eût fallu éviter. Elle n'a ni illusion, ni chimère dans la tête; c'est un talent pratique, un esprit d'homme d'État qui examine la situation, sainement et en pleine connaissance de cause. Il résulte de ces considérations, lues sans esprit de parti, méditées froidement, que si les Lombards déployèrent un grand courage dans l'attaque, ils manquèrent tout à fait d'intelligence organisatrice, de prévoyance, d'initiative, de fermeté et de prévision; et surtout, il faut bien le dire, d'esprit national. Le gouvernement provisoire, quelques hommes exceptés, fut au-dessous de sa mission. Il ne déploya aucun talent, il n'eut ni conduite déterminée ni but clairement dessiné. Il ne sut pas ce qu'il voulait, et il flotta perpétuellement d'indécisions en indécisions, de sympathies irréfléchies en regrets éphémères, d'espérances mal définies en projets contradictoires. Son grand tort fut de manquer de cohésion et de ne pas savoir ce qu'il voulait. Il se montra défiant, jaloux, craintif, ne sut faire le bien ni empêcher le mal. Sa faiblesse n'eut d'égale que son incapacité. Il laissa s'évanouir des forces considérables. De l'aveu des hommes les plus compétents, l'administration de la guerre fut surtout déplorable et désastreuse. L'armée pié-

montaise ne trouva pas l'accueil auquel elle avait droit; elle fut mal vue, mal soutenue et mal approvisionnée. Les corps auxiliaires, dont il aurait pu tirer des avantages si précieux, furent disséminés au hasard, sur vingt points différents, abandonnés à eux-mêmes, laissés sans direction, sans paye, sans vivres, sans ordres, très-souvent sans armes. « Lorsque la révolution milanaise éclata, raconte la princesse de Belgiojoso, je me trouvais à Naples. Je ne pus résister au désir de rejoindre aussitôt mes concitoyens, et je me hâtai de louer un bateau à vapeur qui devait me transporter à Gênes. A peine le bruit de mon départ s'était-il répandu, que je pus reconnaître combien la cause lombarde éveillait de hautes sympathies dans la population napolitaine. Des volontaires de toutes les classes vinrent me supplier de les emmener avec moi en Lombardie, et pendant les quarante-huit heures qui s'écoulèrent avant mon embarquement, ma maison ne désemplit pas; près de dix mille Napolitains voulaient partir sur-le-champ; mais, le bateau à vapeur que j'avais loué ne pouvait contenir que deux cents passagers. Ce fut donc un corps de deux cents volontaires seulement que je consentis à transporter en Lombardie; et la petite phalange, on le devine, ne tarda pas à se trouver au complet. La présence à Milan du premier corps de volontaires napolitains, poursuit-elle, semblait garantir que la guerre contre l'Autriche

allait devenir une guerre italienne, au lieu d'être une guerre lombardo-piémontaise. Les départs consécutifs de quatre autres légions napolitaines vinrent bientôt ajouter au sentiment de confiance que l'arrivée de ces premiers volontaires avait déjà inspiré. Quelques-uns de nos gouverneurs se refusèrent pourtant à la partager. Appelée en quelque sorte à répondre du sort des jeunes gens qui m'avaient suivie de Naples à Milan, je cherchai plus d'une fois à appeler sur eux l'intérêt du gouvernement provisoire, et je me heurtai trop souvent contre une mauvaise volonté qui ne se déguisait guère. Il m'arriva, par exemple, de présenter mes volontaires napolitains comme l'avant-garde d'une armée de cent mille hommes, composée de toute la jeunesse italienne, qui n'hésiterait pas à accourir à mon appel. « — Dieu nous garde! s'écriait-on, d'un pareil secours! » — Je jugeai inutile de prolonger la discussion. Pourtant, ce sont des volontaires napolitains qui ont concouru à la défense de Trévise et de Vicence, et aujourd'hui encore Venise renferme dans ses murs attaqués des défenseurs qui ont quitté, pour la secourir, les beaux rivages de Sorrente ou les gorges sauvages de la Calabre. Les Autrichiens, qui, eux, savaient parfaitement ce qu'ils voulaient, qui concentraient toutes leurs forces, toute leur intelligence vers un but unique, qui marchaient serrés, homogènes, sans indécision, gagnèrent chaque jour du terrain, profitèrent

habilement des fautes de leurs adversaires, et, agissant au moment favorable, ils les écrasèrent d'un seul coup. »

Les secours tardifs, l'attitude trop indécise de Charles-Albert, les mouvements trop lents de son armée ne promettaient que des avantages éphémères et d'héroïques défaites. Le jour, le grand jour de la patrie libre et indépendante, n'était point encore marqué au livre des destins. L'épopée, quelques-uns disent l'aventure piémontaise, a été parfaitement racontée par M. L. Laurent-Pichat dans son beau livre, intitulé *la Sibylle*. Le caractère de Charles-Albert, désigné dans le roman sous le nom de prince Énéas, étudié et peint de main de maître, n'avait rien du génie, de l'audace, de l'inspiration nécessaire à un libérateur. Il semble, en effet, qu'il ne franchisse le Tessin et le Mincio que pour revenir chercher le martyre à Novare. « L'avant-garde des Piémontais rencontra l'armée allemande sur les frontières de la Lombardie. On se battit au Mincio pour la première fois. Ici commencent la guerre léthargique et les tournois inutiles. A Rivoli, à Pastrengo, à Buscolengo, à Santa-Lucia, à Villa-Franca, à Goïto, on gaspilla le temps et le sang. Énéas priait beaucoup, durant de longues heures. On bénissait les morts avec une pompe qui pouvait faire croire qu'on ne tuait que pour bénir (1). »

(1) M. L. Laurent-Pichat.

Ainsi, les Piémontais, qui devaient tout sauver, contribuèrent à tout perdre.

Benjamine, obéissant à sa nature ardente et généreuse, se montra dans les rues aux premiers appels du tocsin. Elle venait faire hommage de sa vie à la cause nationale. Mourir pour l'indépendance et la liberté de son pays était une idée qui lui était chère, et qu'elle caressait surtout depuis notre séparation. Les conseils de Torlonia, ses rudes exhortations l'avaient rappelée à sa dignité native. Elle était revenue au culte passionné de son art, et son talent atteignit à des proportions surhumaines lorsqu'elle eut à exprimer la tristesse, la douleur, les regrets, la mélancolie ou le désespoir. Elle jouait alors avec son âme, avec son cœur. Elle soulevait de véritables tempêtes d'enthousiasme, et obtenait des triomphes, des témoignages d'admiration sans exemple jusqu'alors.

— Vous étiez déjà admirable, lui dit un jour Torlonia; maintenant vous êtes sublime. L'école du malheur est la grande école du génie; c'est la terre féconde où se développent les plus rares merveilles de l'intelligence humaine.

— Vous avez raison, mon ami cher, répondit Benjamine en souriant, la douleur éveille l'intelligence, développe la sensibilité, révèle bien des secrets de notre organisation complexe, mais elle use rapidement, croyez-le; les forces les plus énergiques ne sauraient longtemps résister à ses

étreintes incessantes. Je me sens épuisée; mais je fais des efforts inouïs pour ne pas succomber dans la lutte, car je me sens aimée. Les Italiens adorent en moi un art divin; je ne veux pas les priver des joies pures, des émotions salutaires que je leur cause en interprétant de mon mieux les œuvres de leurs grands compositeurs, si belles, si puissantes, si inspirées, qu'elles n'ont de rivales dans aucun pays. J'y mets, il est vrai, tout ce que j'ai d'intelligence et d'inspiration. Il n'est pas de soirée où je ne rentre de la Scala dévorée par la fièvre, à moitié morte, par suite des efforts que je déploie pour donner au personnage que je représente, non pas une vie factice et conventionnelle, mais la réalité, la personnalité, la poésie, le sentiment, l'esprit rêvé par le poëte et le musicien. Je vieillis rapidement, le théâtre me tuera; mais ce serait commettre une lâcheté que de le déserter. C'est là mon poste d'honneur, et j'y resterai tant qu'il plaira à Dieu de me laisser la force et la voix.

Femme d'émotion et de courage, les péripéties d'une bataille acharnée où s'agitaient les destinées de plusieurs millions d'hommes, devaient provoquer son enthousiasme et l'attirer au plus épais de la mêlée. Elle courut partout où il y eût des boulets à affronter, partout où sifflèrent les balles, où brilla l'éclair des sabres et des

épées. Tantôt relevant et pansant les blessés, tantôt haranguant la foule, l'entraînant, la charmant ; toujours en avant, toujours la plus rapprochée du péril, elle signalait le but, elle renversait l'obstacle.

La première elle eut cette idée gracieuse et sublime de faire placer le drapeau aux trois couleurs nationales entre les bras immaculés de la madone colossale qui termine le Dôme, comme pour rapprocher du ciel l'étendard sacré, et le mettre ainsi plus près des regards de Dieu et de la bénédiction divine.

On la vit à la cathédrale, aux casernes, aux prisons, aux bastions, à l'hôtel du commandement général militaire, à l'hôpital Saint-Ambroise, au château, au pont de Bréra, aux portes Tosa, de Côme et du Dazio, par laquelle se retira Radetzki le cinquième jour de la bataille. L'exaltation de la lutte la rendait insensible à la fatigue. Les prières de Torlonia pour la retenir à Milan furent impuissantes; elle suivit les colonnes mobiles de Manara et d'Arcioni, qui avaient reçu l'ordre de marcher sur l'arrière-garde de Radetzki.

A Venise, il y eut moins de sang répandu, moins d'efforts et moins de résistance qu'à Milan.

Alice voyait les triomphes successifs de la cause

nationale d'un mauvais œil; cependant elle s'inquiétait peu, parce qu'elle ne croyait pas à leur durée. Elle n'avait aucune foi aux succès définitifs de la cause de l'indépendance italienne.

Venise, tout en se fortifiant, s'armant et se préparant à repousser une attaque qui ne devait pas tarder, avait encore des loisirs et des fêtes. Les hommes qui la défendaient étaient si sûrs de leur courage et de leur habileté, qu'ils inspiraient la plus grande confiance à la population. Aussi, la sécurité régnait partout, et chacun, ses devoirs de citoyen remplis, revenait tranquillement à ses habitudes, à ses travaux ou à ses distractions.

Par une tiède et lumineuse journée d'avril, Alice me dit en riant qu'elle voulait, comme une simple bourgeoise amie des plaisirs modestes, aller déjeuner à l'île de San Pietro, chez Ser Zuane, vieux pêcheur de l'Adriatique, dont la taverne jouit, à Venise et parmi les touristes, d'une réputation analogue à celle de l'*Hôtel de Trafalgar* à Greenwich, ou du restaurant de *la Râpée* à Paris. On y mange toutes sortes de poissons et de mollusques testacés, accommodés à toutes espèces de sauces. Mais le ragoût qui met surtout les ichthyophages en belle humeur, c'est la fameuse soupe aux pidocchi, ou poux de mer, échauffée d'épices et d'herbes aromatiques qui la rapprochent fort, quant au montant, de la bouillabaisse et du potage à la bisque. Il y a aussi, dans

l'officine de ce pêcheur-cuisinier, une chose précieuse pour les palais blasés, et qui les réveille très-agréablement; c'est un brouet composé avec les œufs et le sang du mugilcéphale après qu'ils ont préalablement subi un commencement de décomposition; cette manière de caviar enragé, célèbre sous le nom de *boutargue*, exhale une odeur d'ammoniaque très-prononcée, faite pour réjouir les bonnes gens qui l'avalent de confiance. Longue serait la description de toutes les délices de ce *Rocher de Cancale* aquatique. D'ordinaire on allume ces déjeuners infernaux avec des vins d'Espagne ou bien avec le palicella et le piccolit de Conegliano et du Frioul; en automne, on les rafraîchit, si l'on veut, avec les fruits délicieux des collines d'Este, de Mauselice et de Montagnana.

Pour aller du canal Grande à la pointe de Quintavalle, où est situé le cabaret de Ser Zuane, on longe la riva des Schiavoni, l'on tourne les jardins publics pour entrer dans le canal de Castello, et l'on ne tarde pas à atteindre le pittoresque traguet qui donne accès au logis, assez rustique du bonhomme.

C'est ordinairement la signora Zuane, blanche, grasse et grosse comme toutes les Vénitiennes d'un âge respectable, qui vient recevoir les hôtes que lui amène la réputation de ses sauces hautes en goût et du bouillon aux pidocchi, perfectionné par son heureux époux.

Nous ordonnâmes qu'on dressât la table dans le jardin, afin de jouir du magnifique panorama qu'offrent de là Venise, la mer et les îles voisines, et aussi pour recevoir les premières caresses du soleil et respirer le parfum des premières fleurs.

Nous étions depuis plus d'une heure dans cet Éden agreste et sans façon, nous abandonnant à tous les caprices et à toutes les frivolités de deux amoureux en vacances, buvant le chypre et le samos à la même coupe, lorsqu'arriva un vieux serviteur, à qui la comtesse accordait sa confiance et qu'elle avait prévenu de notre excursion à San Piétro. Il nous apprit, avec la volubilité familière aux valets vénitiens, qui n'ont pas dévié d'une ligne du type immortalisé par Goldoni dans ses comédies populaires, qu'un courrier, expédié tout exprès de Milan, venait d'apporter une lettre pour madame la comtesse, en le priant avec instance de la remettre sur l'heure à Sa Seigneurie.

Depuis plusieurs jours Alice attendait cette lettre avec une vive impatience. Elle la reçut néanmoins sans émotion, et congédia son serviteur d'un geste nonchalant.

Lorsque nous fûmes seuls de nouveau, elle respira un bouquet de violettes, que la femme de notre hôte lui avait récolté en fouillant avec soin l'herbe de ses plates-bandes; puis elle me le passa pour que j'y cherchasse avec mes lèvres les traces encore chaudes de ses baisers. Elle pa-

raissait tout à moi et peu soucieuse des nouvelles, toujours importunes malgré leur intérêt, puisqu'elles la distrayaient de son amour et de ses soins pour me plaire. Voilà la signification qu'elle prétendait donner à la lenteur calculée avec laquelle elle brisa le cachet de sa lettre.

Cette lettre en renfermait une autre. Alice ne parut y donner aucune attention, et la plaça distraitement sur la table, de manière cependant à m'en dérober la suscription. Elle parcourut la première d'un regard rapide, puis, tout à coup, elle froissa le papier par un mouvement nerveux, et un cri, qu'elle eût désiré que son cœur entendît seul, lui échappa. Je puis maintenant comparer ce cri à cet hymne de triomphe et de joie surhumaine :

« *O vos ætherei, plaudite, cives.* »

Mais le sens m'en échappa au moment où je l'entendis. En même temps, une lueur étrange, qui brilla dans ses yeux et qui s'éteignit avec la promptitude de l'éclair, me causa un effroi dont je ne pus alors me rendre compte.

— Que vous écrit-on ? hasardai-je poussé par une curiosité, que l'importance des événements dont la Lombardie était alors le théâtre justifiait assez.

— Pas grand'chose de bon, répondit-elle d'un air attristé, dont vous comprendrez bientôt l'hypocrisie profonde et l'atroce ironie ; c'est une lettre politique, presque une dépêche que m'a-

dresse une femme d'esprit, qui a ses entrées et une certaine influence au palais Marino, où siége, comme vous le savez, le gouvernement provisoire, et qui étudie avec sagacité et sans le moindre enthousiasme tous les bouleversements de là-bas; elle m'annonce que tout va de mal en pis. Les insurgés ont le dessus. Ils croient à leurs succès éphémères. Ils deviennent d'une outrecuidance intolérable. La folle confiance qu'ils ont en eux-mêmes et dans les armées du roi Charles-Albert, monte leur vanité et leur insolence à un degré qui passe les bornes. Ils chantent leur victoire sur tous les tons, et font un bruit à rompre les oreilles les plus impassibles. Enfin, ils deviennent ennuyeux et menaçants, au point d'obliger le haut patriciat à fuir. Le tapage va se communiquer de proche en proche comme une traînée de poudre et arriver jusqu'à nous. Venise, assez aimable jusque-là, marchera certainement sur les traces de Milan et fera la vie dure à tout ce qui porte un titre, loge dans des palais et couche sur le duvet. La situation tend donc à la tempête. Mon excellente amie compare la péninsule à un obus prêt à éclater, et me conseille d'émigrer si je ne veux pas être écrasée sous ses débris. Les révoltés connaissent mon amitié pour la cour de Vienne, et ils me pendront sans cérémonie dans un moment de bonne humeur. Je connais ces gens-là et je sais ce dont ils sont capables. Je me vois donc forcée, pour échapper aux insultes et

aux criminelles entreprises de la canaille en démence, de me retirer promptement, soit en Autriche, soit à Vérone, au quartier général de Radetzki.

— Quoi! vous désespérez de votre pays? répliquai-je machinalement, étonné que j'étais par cette violente sortie de la comtesse contre l'insurrection lombardo-vénitienne dont elle m'avait jusque-là parlé avec raillerie, mais sans effroi.

— Que voulez-vous donc que j'en espère, à la manière dont ils mènent les choses? Malgré tout le bien que vous pensez de vos bons Vénitiens, quand ils se mettent en rage, ils ne valent pas mieux que les plus mauvais; et ils pourront me massacrer un beau jour, comme ils ont massacré le 22 mars, à l'arsenal, le colonel Marinovik, sous le prétexte élastique d'attachement à la monarchie autrichienne. Mais voici pour vous, reprit-elle en me tendant l'autre dépêche. L'amie qui m'écrit me dit que cette lettre lui a été envoyée du gouvernement insurrectionnel, avec prière de vous la faire passer par un exprès. « Les caisses du gouvernement sont si vides, ajoute-t-elle, qu'il en est réduit à un système d'économie forcée qui aboutira nécessairement à un système d'emprunt obligatoire dont la perception me réjouit, car elle amènera une baisse considérable dans les fonds et dans les sentiments patriotiques des Lombards, ce qui favorisera le retour de l'Autriche. Nos gouvernements actuels prétendent,

avec assez d'impudence, dans leurs manifestes avant-coureurs de la contribution forcée qu'ils veulent frapper sur leurs compatriotes, que l'opinion que l'on professe est comme une maîtresse pauvre, mais adorée : il faut l'entretenir et la faire briller au prix des plus énormes sacrifices. Je ne sais si les Milanais penseront de même ; je ne suis pas assez socialiste pour le croire, etc., etc., » ajouta la comtesse en fermant la lettre. Pardonnez-moi de ne pas vous avoir remis cette dépêche à l'instant où elle est arrivée ; je la croyais pour moi, n'ayant ni lu la suscription ni regardé le majestueux cachet aux armes révolutionnaires qui la décorent. Voyez donc comme cela est beau ! Vous allez probablement trouver là des détails dessinés et colorés autrement que ceux que je viens de lire ; nous comparerons les nuances, si vous le désirez, carissimo, et nous tâcherons de les assortir au mieux. Si le danger était moins grand et moins menaçant que mon amie ne le redoute, j'en serais bien aise ; je resterais ici ; car ce me serait une grande douleur de me séparer de vous ; nous voyons autrement : et si j'étais d'aventure obligée par dignité d'aller à droite, vous seriez forcé par devoir de prendre à gauche ; et quand nous retrouverions-nous ? Dieu seul le sait ; il y a tant de hasards, de dangers, d'imprévus, de mystères, dans les crises du genre de celle que nous allons traverser. Le sang coulera à flots, cela est inévitable, en pareilles occurrences.

Le plus humble, le plus modéré des patriotes se fût scandalisé des railleries cruelles de la comtesse, des sarcasmes outrageants de son amie. Après avoir relevé le gant qu'Alice affectait de me jeter, je l'aurais aisément convaincue de mauvaise foi et de calomnie; je l'aurais surtout priée de me dévoiler le nom de cette bonne et excellente amie qui avait tant d'esprit et si peu de conscience, si l'émotion terrible que je ressentis en jetant les yeux sur la suscription de la lettre que venait de me remettre la comtesse, n'eût soudain changé le cours de mes idées, de mes sentiments, et appelé mon attention sur un tout autre sujet.

La suscription de cette lettre était ainsi conçue : « A monsieur le comte Édouard de Castelmonte; à lui seul. Dépêche confidentielle; » et ces mots étaient de l'écriture de Benjamine.

Un voile de larmes avait remplacé dans mes yeux les flammes de la colère et de l'indignation. La sueur inonda mon corps et le glaça. Une pâleur livide décomposa mon visage; j'entendais distinctement les battements précipités de mon cœur. Je puis dire sans hyperbole, que cette lettre m'aveuglait et me donnait le vertige. Je n'osais l'ouvrir en présence de la comtesse. Ah! j'eusse donné dix ans de ma vie pour être seul quelques minutes. Je me souvenais avec effroi dans quelles circonstances Benjamine m'avait annoncé qu'elle m'appellerait. Mon hésitation à

briser le cachet de la fatale dépêche était donc horriblement poignante, et peut-être j'aurais vu avec moins d'angoisses les Autrichiens rentrer à Venise et renverser le lion de Saint-Marc!

Alice suivait mes mouvements et interrogeait mon visage, avec ce regard lourd et profond de l'inquisiteur qui étudie minutieusement et curieusement l'hérétique qu'il se propose de brûler sans rémission, pour la plus grande gloire de Dieu.

Un imperceptible sourire vint soulever ses lèvres. Elle triomphait: l'hésitation que j'éprouvais, ressemblant fort à la crainte, j'agenouillais ainsi Benjamine à ses pieds; car elle savait parfaitement de qui était la lettre qui m'incendiait la main. Elle parut prendre pitié de l'affreuse angoisse qui m'étreignait.

— Vous redoutez quelques graves malheurs, mon ami? dit-elle d'une voix où elle sut mettre des larmes. Vous tremblez comme agité par les frissons d'une fièvre violente; votre pâleur et vos yeux hagards m'effrayent. Souvent le doute est plus affreux que la réalité; presque toujours il exagère. Voyez donc vite ce que l'on vous annonce, et sortez de cet état d'incertitude qui vous tuerait si vous le prolongiez. Je vous en supplie, sachez à l'instant même quelle calamité vient vous frapper; que je le sache comme vous, afin que nous mêlions nos larmes et nos regrets. Une douleur partagée est une douleur amoindrie.

S'il eût été donné de lire dans les pensées de la comtesse, voici comment il aurait fallu traduire ces paroles, que je trouvais empressées et sympathiques :

— Lisez donc, je vous l'ordonne; j'ai hâte de m'abreuver de vos larmes; je suis pressée de voir la contenance que vous allez faire; l'attitude que vous allez prendre, le rôle que vous allez jouer. Aurez-vous recours au mensonge pour éloigner le soupçon de mon esprit, ou bien aurez-vous l'audace de tout avouer? Je suis vraiment désireuse de voir de quelle manière un homme d'esprit, bien élevé et de bonne famille, trompera sa femme; quels stratagèmes il emploiera pour aller recevoir en toute sécurité les derniers adieux de sa maîtresse, lui porter les dernières consolations, les derniers témoignages d'estime et d'affection. Allons, monsieur, à l'œuvre, c'est là que je vous attends pour vous juger une bonne fois.

Je ne pouvais me soustraire à une injonction ainsi présentée. La forme respirait la tendresse, l'intérêt. Je ne vis que la forme, le fond m'échappa. Sous quel prétexte remettre à plus tard la lecture d'une lettre dont l'écriture seule avait paru me causer un si foudroyant effet? En refusant désormais de satisfaire à la tendre sollicitude de la comtesse, je risquais plus de me compromettre à ses yeux qu'en laissant percer l'émotion qui pouvait naître en moi de la nouvelle que j'allais apprendre.

Sur une mauvaise feuille de papier souillée de taches de vin, brûlée çà et là, et qui exhalait une forte odeur de tabac, il y avait seulement quelques lignes, écrites avec la précipitation de la douleur et du désespoir.

« Desenzano, sur le lac de Garde, avril 1848.

» Venez, mon Édouard bien-aimé, oh! venez vite, j'ai besoin de vous voir, de vous parler, de vous entendre. Vous ne me refuserez pas cette grâce. Tu m'aimes encore, n'est-ce pas, et tu ne m'as pas oubliée? Je t'attends. Dis-moi bien que tu viendras, je t'entendrai d'ici, et j'en ressentirai une joie céleste. »

En post-scriptum, d'une écriture qui m'était inconnue, il y avait ces mots :

« La personne à qui cette lettre est adressée devra, pour voir l'ex-prima donna Benjamine, s'adresser, aussitôt qu'elle sera arrivée à Desenzano, se rendre à *l'albergo della Posta*, et demander la faveur d'être introduite auprès de Son Excellence le commandant supérieur des frontières orientales. »

— Oh! oui, j'irai! m'écriai-je, obéissant à un mouvement de l'âme que je ne pus maîtriser.

— Où donc irez-vous, mon beau seigneur? dit Alice d'une voix douce et d'un air où se peignit la plus complète ignorance du contenu de la lettre que je venais de lire.

— Mais à Milan, répondis-je aussitôt.

— Je le pensais ainsi, reprit Alice ; de qui est donc cette lettre ?

— D'un ami de mon père, répliquai-je au hasard.

— Vraiment! fit la comtesse; et que vous mande-t-il ?

— Il me prévient que le gouvernement provisoire a jeté les yeux sur moi pour une mission importante en France.

Alice ne répondit rien. Elle me regarda avec une fixité embarrassante. Elle semblait vouloir me donner le temps de revenir sur mes paroles, de rétracter le mensonge que je lui faisais.

— Vous acceptez? reprit-elle.

— Je ne puis refuser, j'y suis engagé d'honneur et de conviction.

— Si je vous priais de ne point prendre part à cette révolte insensée?

— Je me verrais forcé, bien qu'à regret, de vous désobéir. Vous m'avez d'ailleurs concédé, avec une bonne grâce dont je vous sais gré, le plein exercice de mes opinions politiques.

— Cela est vrai, et je ne reviendrai pas sur ma parole. Ainsi, mon ami, je ne veux vous gêner en quoi que ce soit; restez le maître de vos actions. Je suis persuadée que vous userez en galant homme de la liberté que j'aurais le droit de vous enlever ; car, enfin, vous m'appartenez à présent par droit de conquête et par droit d'amour. Je vous supplie seulement de modérer

l'ardeur bouillante qui pourrait vous emporter vers ce que vous appelez la noble cause italienne, et que j'appelle, moi, l'erreur italienne. Servez votre parti, mais ne vous compromettez pas trop avec l'Autriche. Le résultat de la lutte n'est pas douteux, et le royaume lombardo-vénitien ne lui échappera jamais. Usez de modération; au surplus, vous le savez, les excès en révolution, comme en toutes choses, perdent les hommes. Faites en sorte que je puisse toujours vous servir de mon influence, lorsque les affaires seront rétablies comme avant les néfastes journées de mars. Quant à moi, je partirai aujourd'hui même. Vous allez sans doute vous diriger tout d'abord sur Milan pour prendre vos instructions. Quelques heures après vous, je m'embarquerai pour Trieste, et demain matin je galoperai sur la grande route de Vienne, en passant par Laybak, Cilli, Marburg, Gratz et Bruck. J'attendrai de vos nouvelles dans ces différentes villes; ne manquez pas de m'en envoyer si vous voulez que j'arrive en bonne santé à Vienne.

A tout autre moment, j'aurais engagé une lutte à armes courtoises avec Alice pour la dissuader de croire aux succès des armées autrichiennes, et surtout pour l'empêcher d'émigrer ou de se réfugier à l'ombre du drapeau noir et jaune; mais je saisis son idée au vol. Elle me donnait la liberté de partir immédiatement pour Desenzano. C'était un bonheur que je n'eusse pas eu

la témérité d'espérer. Le chemin se déblayait sous mes pas comme par enchantement.

— Vous avez peut-être raison, ma chère belle, lui répondis-je, en politique, il faut obéir à ses sympathies. Allez donc où vous croyez la justice, moi j'irai où je crois la bonne cause. Réfugiez-vous à Vienne; mes traditions de famille, l'amitié que j'ai pour mon père, l'estime que je professe pour ses amis, me font un devoir de travailler au succès de l'indépendance italienne.

— Vous jouirez là-bas d'un bien désolant spectacle, répondit Alice avec une intonation de voix singulière. Le pillage, l'incendie, le meurtre, tous les crimes sont à l'ordre du jour. Ah! c'est une triste chose qu'une ville en proie aux malins esprits. Les révolutionnaires sont comme les méchantes fées : ils mettent du noir sur du rose et des larmes à la place des sourires; ils appellent cela améliorer l'espèce humaine. Quelle pitié! Ce sont des gens sans goût et sans galanterie, qui ne comprennent pas plus les tableaux de Raphaël que les sonnets de Pétrarque.

Je n'avais pas l'esprit à la polémique. D'ailleurs, je dois l'avouer, à ce moment-là je pensais assez peu à la guerre de l'indépendance. Toutes les voix de mon âme criaient vers Benjamine; vers elle seule tendaient tous mes désirs et tous mes soins. Ses phrases alarmantes retentissaient à mes oreilles comme les derniers cris de l'agonie. Les paroles funèbres qu'elle m'avait écrites au

jour de la séparation, passaient en traits de feu dans ma mémoire, mais je ne voulais pas m'y arrêter, et je faisais des efforts inouïs pour échapper à leurs menaces. Je n'essayais pas d'imaginer le péril qui l'entourait; malgré sa gravité, j'espérais en avoir facilement raison. Je ne voyais alors qu'une chose : partir; mais surtout partir seul, partir promptement. Je remerciais le Ciel, qui semblait me protéger en inspirant à Alice l'idée de se retirer, ce jour même, à Vienne. Que de temps il m'eût fallu pour inventer des stratagèmes et des mensonges qui l'eussent déterminée à ne pas me suivre! Et déjà les heures étaient si précieuses! Un jour de retard, et Benjamine succombait peut-être! Jugez de mes transports, de mes impatiences.

— Mais, à propos, reprit Alice avec une tendre sollicitude, quelle route suivez-vous donc? car la grande voie de Venise à Milan est coupée par les Autrichiens; vous serez obligé de faire des détours bien longs, des circuits bien ennuyeux, surtout pour un homme pressé d'arriver... Je vous en prie, Édouard, pas d'imprudence. Mettez-y le temps nécessaire : l'essentiel est d'arriver; vos jours me sont plus précieux que tous les gouvernements provisoires du monde. Pas de témérité; voyagez sûrement. Perdez plutôt deux jours que de vous exposer à quelque péril pour en gagner un. Le plus sûr, selon moi, serait de descendre par Padoue et Rovigo, que tient maintenant le

général vénitien Zucchi, de continuer ainsi vers les États de l'Église, en traversant le Pô à Pontelagoscuro, de traverser les duchés et de remonter à Milan par Pizzighettone ou Pavie.

— Vous avez raison, répondis-je, je suivrai certainement l'itinéraire que vous venez de me tracer, auquel je n'avais pas songé et dont je vous remercie.

Je n'avais, en effet, pas d'autre chemin jusqu'à Crémone; mais, une fois arrivé dans cette ville, je me proposais de suivre la grande route directe et libre jusqu'à Brescia, de là, je me dirigerais sur Lonato; puis, en quelques heures, j'atteindrais l'extrémité méridionale du lac de Garde, à la pointe duquel s'élève le bourg de Desenzano.

Nous rentrâmes au palais, tous deux sous le coup d'émotions bien différentes, mais non moins vives.

Nos préparatifs de départ nous absorbèrent l'un et l'autre jusqu'au soir.

Après avoir donné mes derniers ordres, je me rendis chez la comtesse pour lui faire mes adieux.

Je la trouvai accoudée au balcon, les yeux sur le canal; mais elle ne voyait ni les gondoles qui glissaient comme des silhouettes dans l'ombre naissante, ni les riches teintes que donnaient aux ondes légèrement agitées les derniers reflets d'un beau soleil couchant. Elle ne m'entendit pas entrer, elle n'entendit pas ma voix qui l'ap-

pelait. Je m'approchai sans ménager le bruit, et, la prenant par la taille, je la baisai sur le cou; elle se retourna sans surprise et sans cri, elle m'avait deviné et sans doute elle m'attendait.

— Vous voilà au moment de partir, n'est-ce pas? Dites-moi bien, ami, que vous ne partez pas sans émotion et sans regret.

— Je vous quitte avec chagrin, répliquai-je, mais avec l'espérance de vous revoir bientôt.

— Qui sait! l'avenir n'est à personne, le présent seul nous appartient. J'ai de tristes pressentiments; n'allez pas en Lombardie; restez ici, ou venez avec moi en Autriche. Si vous m'accordiez cette faveur, vous me rendriez aussi fière qu'heureuse; car je serais sûre alors d'occuper la première place dans votre cœur.

— En doutez-vous?

— Si j'en doute? répondit Alice en me lançant un regard fiévreux; oui, Édouard, j'en doute!

—Sans le moindre fondement, ma chère belle, répliquai-je résolûment.

Alice vint s'asseoir sur un canapé, et me fit signe de prendre place à ses côtés.

— Soyez donc franc avec moi, Édouard.

— Je ne saurais l'être davantage, je vous le jure.

— Ah! vous mentez, cher comte! s'écria-t-elle avec un geste indigné; et, se levant, elle revint s'accouder au balcon.

— Madame la comtesse, répondis-je d'une voix

que j'essayai de rendre froide, et d'un ton calme, permettez-moi de répondre à l'outrage par le silence; pour rien au monde je ne voudrais qu'une parole de moi vous fût rude ou même sévère. Adieu, madame.

Je fis quelques pas vers la porte, en proie à un trouble, à une inquiétude que je ne saurais décrire.

Soudain Alice bondit sur moi, se pendit à mon épaule, me couvrant de larmes et de baisers; elle me demanda pardon, protesta de son repentir, m'assura qu'elle était jalouse parce qu'elle m'aimait jusqu'à en mourir; elle ne pouvait comprendre qu'une volonté du gouvernement insurrectionnel de Milan fût assez puissante, assez respectée pour m'enlever à ses caresses, à son amour; pour la priver, enfin, de son bonheur, de sa seule et vraie félicité.

— Ce serait de la sagesse, vois-tu, mon cher cœur, de vivre seulement pour nous, loin du bruit, loin de la politique, loin des révolutions. Que nous importent les autres quand nous sommes heureux? Que nous fait le gouvernement quand nous nous aimons et que nous sommes libres de le faire? Le meilleur régime est celui sous lequel l'on s'adore, l'on est jeune, l'on existe l'un pour l'autre. T'aimer, te voir, te sentir à mes côtés, voilà toute ma politique à moi. Ah! j'eusse voulu te faire partager mes opinions; tu ne le veux pas. Rends-toi donc où le devoir t'ap-

pelle, cours remplir ta mission, mets ta conscience en repos, travaille aux triomphes de l'indépendance italienne, conserve-toi, pense quelquefois à ta femme, et reviens-lui bientôt tendre et dévoué. Adieu donc, mon cher cœur.

J'étais touché par l'éloquence haletante de la comtesse, presque ébranlé malgré les souvenirs du passé; et il fallait que la lettre de Benvenuta eût une grande puissance pour que je pusse en ce moment déclarer à Alice que ma résolution était inébranlable, et que je voulais partir.

Alice sembla se résigner.

— Eh bien, dit-elle, pars donc, puisqu'il le faut!

Puis elle se jeta dans mes bras, en apparence très-émue, défaillante, en me priant d'une voix éteinte de la déposer sur son lit et d'appeler ses femmes.

Celles-ci accoururent; elles allumèrent des bougies, et demandèrent les volontés de leur maîtresse.

— J'ai froid, murmura-t-elle; fermez les fenêtres et faites un grand feu.

— Vous sentez-vous vraiment malade? lui demandai-je; je différerais mon voyage jusqu'à demain.

— Jusqu'à demain! oh! que vous seriez bon! répliqua-t-elle d'une voix sèche et stridente où il y avait je ne sais quoi d'amer et d'ironique....

Oh! je vous en remercie; vous pouvez partir à l'instant même; je n'ai qu'un peu de fièvre, voilà tout.

Il y eut alors dans ses yeux des lueurs sinistres et menaçantes. Son visage, habituellement de cette belle pâleur transparente particulière aux patriciennes des lagunes, devint d'un rouge pourpre. Une contraction violente déforma ses traits, et parfois de légers flocons d'écume marquèrent le coin de ses lèvres.

Était-ce la colère, le dépit, le chagrin, la douleur, qui agissait alors sur la comtesse?

Je crus que c'était la douleur, et je voulus retarder mon voyage.

— Non, non, partez, Édouard, dit-elle, en glissant de son lit et en me prenant la main; je ne suis qu'une femmelette, moi; je n'ai pas la puissance d'agir fortement sur votre âme; j'ai l'esprit infirme, le cœur faible et souffrant; je suis sans prestige et sans gloire; je ne dois pas compter pour vous. Au moment où la patrie renouvelée a besoin d'hommes intelligents et soumis à sa cause, puis-je exiger que vous manquiez à son appel? Non, jamais; loin de moi cette prétention. J'ai eu un moment d'égarement, mais la raison m'est revenue, ajouta-t-elle avec un sourire qui rendit à sa physionomie sa grâce accoutumée.

Je partis rassuré; un instant j'avais cru qu'Alice était informée du motif de mon départ pré-

cipité, et j'avais craint qu'elle ne le retardât ou ne voulût m'accompagner.

III

— Oh! comme il l'aime! s'écria Alice avec un mouvement de rage lorsqu'elle fut seule; cette cantatrice est une puissante magicienne. Elle a si bien jeté les sorts sur l'âme d'Édouard, qu'elle l'a soumise tout entière à son influence; cette femme le domine, le commande, l'envahit de son souffle, le remplit de son image. Le comte n'a pour moi ni affection ni estime peut-être! je lui ai inspiré des caprices, et tout mon pouvoir s'est arrêté là. Je l'adorais, cependant! c'était l'époux de mon choix, l'amant de mes rêves!... Allons, il est temps de quitter le bonnet de la folie, de dire adieu aux illusions, d'accepter la vie avec ses vraies conditions, avec sa férocité et ses désenchantements. Ah! Antonio est un profond penseur, il a raison : qui veut ne pas être écrasé, écrase. Allons, allons, il n'est plus temps d'imaginer un nouveau paradis; ce serait ridicule et peine perdue que de vouloir y monter. Désormais, la lutte, la bataille, la mêlée; plus de croyance, plus de pitié, plus de ménagements! Mon cœur est flétri, malheur à qui me touchera!

Antònio avait raison encore lorsqu'il me disait que pour bien vivre en ce monde, il fallait ne croire à rien, n'espérer en rien, ne s'occuper que de soi, ne travailler que pour soi, se montrer impitoyable pour qui nous blesse, et garder seulement nos tendresses pour qui nous sert. Cher Édouard de mon cœur, vous me dédaignez, vous me traitez en petite fille sans conséquence; vous avez grand tort, ami, et vous saurez bientôt que si j'ai la main fine, légère et blanche, je puis l'avoir, à l'occasion, lourde et sanglante... Vous me défiez, vous m'insultez... J'accepte le défi pour vous renvoyer l'insulte... Vous avez choisi la guerre, vous l'aurez, mais à outrance.

Elle appela ses femmes, se fit revêtir d'un élégant costume de voyage, puis elle ordonna à ses gens de se tenir, dans une heure, prêts au départ.

Or, ce n'était pas le bateau à vapeur de Trieste que la comtesse devait prendre, mais bien la route de Vérone; car voici la lettre qu'elle avait reçue chez Ser-Zuane.

IV

Desenzano, avril 1848.

A madame la comtesse Alice.

« Madame,

» Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le faire espérer au bal de la duchesse de B***, pour lequel vous voulûtes bien m'obtenir une invitation, les choses sont au point où je les voulais. Grâce aux manœuvres habiles que je vous ai très-clairement exposées dans notre première entrevue à Milan, j'ai obtenu la puissance qui m'est nécessaire pour le moment; plus tard, si je le juge opportun, je pourrai l'augmenter encore ou m'en démettre. Vous aviez jusque-là refusé de me croire, et vous me pensiez impudent et vantard; mais les circonstances m'ayant donné raison, j'espère avoir conquis définitivement votre estime, à laquelle je tiens beaucoup. Quant à l'affaire importante, elle a réussi en tout point. Cependant j'ai éprouvé, pour arriver au but, de plus grandes difficultés que pour obtenir mon régiment de cavalerie et les fonctions de commandant supérieur des frontières orientales, avec des

pouvoirs illimités. J'ai déployé, afin d'atteindre ce but, qui est aussi celui de Votre Excellence, plus de manœuvres diplomatiques, j'ai dépensé plus de paroles adroitement calculées, qu'un ministre plénipotentiaire en dix ans d'exercice. Enfin, j'ai levé tous les obstacles, brisé toutes les difficultés, et je suis fier et heureux, madame la comtesse, de pouvoir vous dire que si, comme je le suppose, vous êtes sensible au plus grand de tous les plaisirs, celui de contempler les dernières angoisses, les dernières palpitations d'un ennemi abhorré et redoutable, vous n'avez qu'à accourir au plus vite; vous pourrez jouir de ce spectacle attrayant, royal et divin, que les dieux du paganisme, qui s'entendaient à égayer leur vie, s'étaient réservé exclusivement comme un passe-temps digne de l'Olympe. Pour me servir d'une expression consacrée par l'histoire sainte, je vous préviens que la potence est dressée et que la victime est désignée; je vous attends pour fixer le jour et l'heure du sacrifice. Je vous expédie cette importante dépêche par un de mes officiers, un fanatique dévoué à mes idées et à ma personne jusqu'à l'abrutissement. C'est un patricien de bonne maison, ami jadis assez intime de votre mari. Je lui ai donné l'ordre d'attendre M. le comte à Padoue et de se présenter à lui comme venant à sa rencontre de la part du gouverneur militaire de Desenzano, afin de le conduire par la route la plus sûre. Ce sera donc sur

Padoue que M. le comte devra se diriger. Par le nord, il pourrait tomber aux mains des Autrichiens qui lui feraient sans doute un mauvais parti, ce qui ne laisserait pas que de vous affliger, j'en suis bien convaincu, car vous avez encore quelques jours à l'aimer. Vous trouverez sous le même pli une lettre de la Benjamine à votre illustre et honorable époux. Vous ferez bien de la lui remettre, de l'air d'une personne qui ne se doute nullement qu'elle est prise pour dupe; je vous en donne plus loin la copie textuelle. Vous aurez ainsi la faculté de le juger à l'œuvre, et vous verrez par la manière dont il l'accueillera, par l'impression qu'elle lui causera, par la détermination qu'il prendra, qui de de vous ou de la prima donna lui tient le plus fortement au cœur. Pour moi, je suis tellement convaincu du départ immédiat de M. le comte, que je le fais attendre à *l'albergo della Posta*, et que je prends des mesures pour qu'il arrive sans péril dans les bras de sa bien-aimée. Je ne réclame de vous, signora, aucun remercîment pour cette prévenance, car je suis personnellement intéressé à ce qu'il assiste au dénoûment de la pièce dont il a joué lui-même les premiers actes avec tant d'enthousiasme et de bonne grâce. Quant à vous, madame la comtesse, j'ai une confiance trop haute en votre énergie, en votre dignité, en votre juste orgueil, pour supposer un instant que vous restiez en arrière, que vous rece-

viez tranquillement le soufflet, que vous courbiez votre front de princesse devant l'insulte et l'humiliation. Aussi, votre conduite est toute tracée. Si votre mari part, suivez-le; seulement, prenez une autre route; vos opinions, votre personne sont assez connues pour qu'il vous soit loisible de traverser les États autrichiens et d'arriver tranquillement par Vérone à Peschiera. Si l'on vous inquiétait, vous n'auriez qu'à vous réclamer du comte Radetzki, qui a, je crois, l'honneur d'être particulièrement connu de Votre Seigneurie. De Peschiera à Desenzano, il n'y a guère que sept à huit milles. Le mieux pour vous serait alors de prendre la route de terre. Vous pourriez quitter votre voiture et monter à cheval, en vous faisant accompagner par trois ou quatre de vos gens. J'irai moi-même à votre rencontre, à la tête de mon état-major; je vous supplie, en conséquence, de m'envoyer vos volontés et vos intentions aussitôt que vous serez arrivée à Peschiera. Je pense que vous devancerez M. le comte de quelques jours, et nous avons besoin de ce temps-là pour nous entendre et pour vous mettre au fait du rôle important que vous allez jouer dans la perpétration d'un acte de justice réclamé par la péninsule tout entière. Pour ne donner aucun soupçon à M. le comte, vous pouvez laisser percer des craintes vives sur les événements révolutionnaires; de votre part, il n'y aura rien que de très-naturel.

Manifestez votre horreur pour le tapage et les tapageurs, et avouez votre intention d'émigrer. Voilà votre prétexte; dès lors, M. le comte s'acheminera, sans rien soupçonner, vers son adorée, aux pieds de laquelle vous pourrez l'admirer à votre aise si vous comptez y trouver quelque satisfaction.

» Qu'il me soit permis, madame la comtesse, de déplorer amèrement la préférence honteuse accordée par votre mari à une courtisane, dont la vie a été un long tissu d'horreurs et d'hypocrisie, ce que le procès intenté par l'indignation publique, et dont je vous garde précieusement les pièces, a démontré jusqu'à la plus irrécusable évidence. Vous méritiez, par les nombreuses faveurs que la nature vous a départies, de régner en souveraine sur M. le comte et de le captiver entièrement. Vous étiez bien digne, sans doute, de l'emporter sur la reine aujourd'hui déchue de la Scala, malgré l'esprit éminent et la rayonnante beauté qu'on ne saurait lui contester. C'est le moment de l'épreuve; si votre mari reste sourd à la voix de Benvenuta, vous pourrez alors tressaillir de bonheur; mais alors seulement vous pourrez vous vanter de le posséder sans partage; s'il cède, au contraire, et s'il se rend à son appel, comme j'en suis persuadé, tout voile sera déchiré, les plaies de votre cœur saigneront et la honte de votre front s'étalera aux yeux de tous; vous n'aurez jamais été pour

ce *pastor fido* qu'un joli joujou avec lequel il trompait ses souvenirs, en attendant l'heure favorable de retourner aux caresses toujours regrettées de la Benjamine, la seule femme peut-être qu'il ait jamais aimée.

» Au revoir donc, madame la comtesse, et à bientôt. Je me mets à genoux devant votre juste douleur, et je vous proteste de nouveau que je voudrais prendre pour vous alléger tous les soucis et tous les chagrins dont notre triste vie sur cette terre est trop abondamment remplie.

» Votre serviteur toujours très-humble et à jamais dévoué,

» *Le colonel* ANTONIO GHERARDO. »

Cette lettre, d'une habileté profondément machiavélique, devait achever de détruire tout reste d'hésitation dans le cœur de la comtesse, et lui donner, en surexcitant jusqu'au dernier paroxysme son indignation, sa colère et sa haine, le courage fiévreux qui lui était nécessaire pour aller jusqu'au bout dans les voies sanglantes d'une vengeance sauvage. La familiarité du langage d'Antonio, ses railleries à peine déguisées sous les hypocrisies de la forme, ses airs de protection, humbles et insolents à la fois, ne blessèrent point la susceptibilité d'ordinaire si vive d'Alice; et cependant, aucune des intentions, aucune des phrases soulignées dans la pensée de

ce colonel de fraîche date, ne lui étaient échappées. Humble, servile et arrogant, le faquin laissait percer des désirs, deviner des projets que l'éclat et le prestige de sa puissance, l'énergie de sa volonté et l'audace de son esprit rendaient, à ses yeux, réalisables dans un avenir sans doute rapproché.

Que si tu me demandes aujourd'hui, mon cher ami, pourquoi l'incident de la gondole, le voici en deux mots. Il était, comme tu l'as vu, très-urgent pour Antonio d'avoir un entretien secret avec Alice; mais comment y réussir sans éveiller mes soupçons, sans provoquer le mépris ou la crainte de la comtesse? Écrire: la lettre pourrait tomber entre mes mains; Alice elle-même pouvait ne pas répondre, et il est certain que sa hautaine fierté l'eût déterminée à prendre ce parti. Il fallait donc avoir recours à un stratagème habile et audacieux, c'est-à-dire aborder Alice en ma présence, et exiger d'elle une entrevue en la menaçant de tout dire. J'ignore l'allemand, parce que c'est l'idiome de nos ennemis; Alice, elle, dont les opinions politiques sont tout opposées aux miennes, le parle avec facilité. Antonio, parfaitement renseigné sur ces particularités, dressa ses batteries en conséquence et réussit merveilleusement.

Prise ainsi *ex abrupto* et menacée tout à coup de perdre sa vengeance et l'amour qu'elle se flattait enfin de m'avoir inspiré, Alice, d'un coup

d'œil, jugea le danger dans toutes ses conséquences, et imposant silence à son orgueil, elle fléchit le genou devant la nécessité.

Ce fut donc grâce à elle que la comtesse de L*** admit à ses fêtes le prétendu colonel hongrois Adam Bakanys.

V

Un officier de l'armée insurrectionnelle m'attendait, en effet, à Padoue. Il se mit fort gracieusement à mes ordres, et se proposa pour me servir de guide jusqu'à Desenzano. J'acceptai de grand cœur, pensant abréger ainsi la route. Nous suivîmes une partie de l'itinéraire que m'avait judicieusement indiqué la comtesse, et en quelques jours j'atteignis le but de mon voyage, sans accident et sans encombre.

Cet officier était un jeune homme de bonne famille, riche, instruit, mais d'un caractère faible, susceptible d'un entraînement aveugle vers une cause ou un homme de son choix. Il se nommait Gaetano Lippa; je l'avais perdu de vue depuis longtemps, et je me trouvais heureux de renouer avec lui une amitié que je croyais cordiale de sa part comme elle l'était de la mienne.

Après m'avoir introduit dans le salon d'attente

du commandant supérieur des frontières orientales, il me quitta en m'annonçant qu'il allait prévenir le commandant de mon arrivée, et le prier de me donner audience. J'attendis environ une heure dans une cruelle anxiété. Je vis enfin reparaître Gaetano. Il me dit que Son Excellence ne pouvait me recevoir maintenant, à cause des affaires importantes qui étaient à expédier, mais qu'elle avait daigné le charger de ses intentions à mon égard. En conséquence, me priant de le suivre, Gaetano me conduisit en dehors du bourg, vers la partie septentrionale, dans les ruines d'une antique abbaye dont on avait réparé à la hâte le réfectoire et les caveaux pour en faire tout à la fois un corps de garde et une prison.

Il y avait là une centaine de chenapans, à mine féroce, moitié soldats, moitié brigands, avec des armes et des munitions nombreuses, et trois ou quatre pièces d'artillerie avec leurs caissons bien fournis. Les canons étaient chargés, les soldats et les pointeurs prêts à faire feu à la moindre alerte. A l'intérieur régnait le plus sale désordre : filles de joie, vins, liqueurs, tabacs, cartes, dés, clameurs, chansons furibondes ou obscènes, propos furieux ou cyniques, bravoure de parade, opinions désordonnées : c'était complet.

Lorsque je parus, on me salua de huées, de sifflets, d'insultes, de railleries ; on me montra le poing, on me fit des menaces.

— Voyez-vous, disait l'un, ce beau muguet, ça

été l'un des tenants de la belle diva ; il vient sans doute pour essayer de la sauver ; mais qui s'y frotte, s'y pique ; et les grands noms aujourd'hui ne valent pas les mousquets des petites gens.

— Bonjour, monsieur Byron, reprenait un autre, il vous plaît donc de savoir si Zuleika vous adore toujours?

— Gros fat, criaient plusieurs soudards d'un timbre éraillé, il s'imagine qu'on pense toujours à lui, et le reste de la bande, donc ; il y a place pour toute l'Italie, et même pour les *Tedeschi*, dans le cœur de la donzelle! ses yeux sont bien grands, mais son cœur est encore plus vaste que ses yeux.

— T'auras beau gémir, mon petit Castel, tu ne la sauveras pas de nos griffes, la perfide, la traîtresse, la vendue, la corrompue.

— Nous lui ferons danser une ronde, dont nos fusils joueront la musique!

— La romance qu'elle chantera bientôt, ne ressemblera guère à ses cavatines et à ses cabalettes de la Scala.

— Le colonel nous l'a dit, il faut un exemple, autrement, nous serions trahis, perdus, enchaînés, livrés, pendus.

— Nous écraserons sans merci, sous nos boucliers, cette nouvelle Tarpéia gagnée par les présents et les promesses galantes de l'ennemi.

— Au lieu de bracelets d'or, d'ivoire et d'argent, elle aura de bonnes balles de plomb au

ventre ; si elle est enceinte, ça la guérira des méchantes envies.

Ce que je souffrais, vous le sentez, mon ami, et j'essayerais vainement de vous l'exprimer.

Je regardai Gaetano ; j'espérais qu'il comprendrait la hideuse horreur de ces cruels procédés, de ces insultes grossières. Il demeura impassible, et ne tenta rien pour les arrêter ; la manière souriante dont il parut plusieurs fois les accueillir, les encourageait bien plutôt. Était-ce une scène préparée entre eux, je le crois à présent.

Il appela une espèce de géant accroupi sur un tabouret, dont la tête vacillante, le regard incertain et la lèvre pendante, décelaient un état complet d'ivresse. Celui-ci se leva avec peine et vint, en trébuchant, à l'appel qui lui était fait.

— Voilà ! que veut-on ? voilà ! murmura-t-il.

— Donne les clefs du caveau.

— Les clefs du caveau ! Ah ! vous voulez les clefs du caveau, c'est-à-dire de la geôle ?

— Oui, de la geôle ; voyons, vite.

— De la geôle ? c'est-à-dire de la prison.

Per trar l'amica sua di pena
Che sostenia nella prigion di Carlo.

Beau poëte, que cet homme-là, n'est-ce pas, sire comte ?

Un rire fauve lui échappa, et il s'approcha de moi comme pour m'embrasser. Je reculai de dégoût.

— Tiens! tout de même que la signora prigiona, l'ex-princesse de la rampe et de nos bons seigneurs les *Tedeschi*, quand je veux lui adresser un compliment gracieux ou lui exprimer une caresse aimable; paraît que j'ai donc la figure trop avenante, faut croire; on en redoute les séductions. Bah! au diable les muguets et les mijaurées!

Des larmes me vinrent aux yeux.

— Pauvre Benjamine! murmurai-je, pauvre ange dont on a coupé les ailes, à quelles avanies tu es soumise!

Puis, obéissant à un mouvement de rage :

— Allons donc, monsieur! criai-je à Gaetano, arrachez les clefs à ce misérable, et marchons; ne voyez-vous pas ce que je souffre?

Le géant était retourné tranquillement s'asseoir et donnait de fréquentes accolades à un énorme pot d'étain, souillé de boue, de vin et peut-être de sang.

— Ah! misérable! qu'est-ce que cela signifie?

— Eh! l'ami, il te traite comme un aristocrate, crièrent en riant plusieurs soudards.

— C'est vrai, parbleu! je lui en veux pas pour autant.

Gaetano, jugeant que cette scène durait depuis assez longtemps, s'approcha de l'ivrogne et voulut lui arracher le trousseau de clefs qui pendait à sa ceinture; mais le geôlier opposa une vive résistance, disant qu'il ne les remettrait que

sur un ordre écrit de Son Excellence le commandant supérieur.

Il fallut que Gaetano allât chercher cet ordre, qu'il avait sans doute oublié à dessein, et, pendant deux heures, il me laissa exposé à l'insulte, au cynisme, aux ordures de ces forcenés, qui ne sont d'aucun parti, veulent se mettre de tous, et que tous rejettent avec mépris. Il n'est pas d'infamies qu'ils ne tinssent sur le compte de la Benjamine; ils ne m'épargnèrent pas une ironie, pas une parole immonde. J'appris ainsi que, lorsque Benjamine sortait, escortée d'une vingtaine de ces bandits, pour prendre un peu d'air et de soleil, elle était obligée de s'arrêter dans cette salle infecte, d'entendre de dégoûtants propos, de se défendre de hideuses caresses; il en était de même lorsqu'on la ramenait dans son cachot.

La douleur, l'indignation m'étouffaient; j'avais des larmes plein les yeux, et je n'osais les livrer en pâture à ces cannibales.

— Mais de quoi l'accuse-t-on, oh! mon Dieu? me disais-je en mon âme; de quelles calomnies est-elle victime? au milieu de quelles intrigues, de quelles manœuvres perfides est-elle tombée? Elle, coupable! et de quoi? Il y a entre la Benjamine et tout crime, et toute faute, une barrière infranchissable.

Enfin Gaetano revint, s'excusant de son retard en prétendant qu'il n'avait pu aborder tout de

suite le colonel, qui donnait audience à de grands personnages.

Le misérable mentait.

Lorsque le géant eut vu l'ordre écrit de son maître, il remit les clefs du caveau sans la moindre hésitation.

Jamais roi ne fut mieux obéi, plus respecté que le colonel Antonio Gherardo tant qu'il resta au pouvoir.

Nous descendîmes par un escalier tortueux, dont les marches, rompues çà et là, exposaient à des chutes fréquentes; puis nous arrivâmes, après quelques minutes de tours, de détours et de circuits à travers des couloirs hauts et étroits, que de rares lanternes éclairaient de loin en loin, devant une porte massive en chêne, chevillée de clous et garnie de bandes de fer longitudinales. Gaetano l'ouvrit, non sans difficultés toutefois. Alors nous pénétrâmes dans une grande salle, où veillaient plusieurs sentinelles.

Au milieu, il y avait une dalle qui faisait saillie, et, soudé à cette dalle, un énorme anneau de cuivre ou de bronze.

— C'est là, dit Gaetano.

—Il demanda une barre de fer, et, la passant dans l'anneau, il ordonna à quelques hommes de s'y atteler. La pierre grinça, quitta sa rainure et fut déposée à quelque distance. Je regardai ce trou béant; je ne vis rien, tant les ténèbres y étaient épaisses.

— L'échelle! demanda Gaetano.

On lui apporta une échelle haute d'une vingtaine de pieds.

Il la laissa tomber dans le gouffre par un bout, tandis qu'il appuya l'autre sur le rebord supérieur.

— Suivez-moi, dit-il.

Il se mit en devoir de descendre.

— Prenez garde de tomber! me cria-t-il lorsqu'il fut arrivé au bas, vous vous briseriez la tête sur les roches.

— Où donc est-elle, demandais-je haletant, lorsque j'eus quitté le dernier échelon.

— Là-bas, répondit-il, en étendant le bras vers un point éloigné où je commençais à distinguer la lueur faible et tremblottante d'une lampe supendue à la paroi.

J'y courus.

— Faites donc attention, vous allez vous rompre la tête contre la voûte, elle n'est pas creusée partout à hauteur d'homme. D'ailleurs, attendez un peu que vos yeux soient familiarisés avec les ténèbres; vous y verrez plus distinctement et vous éviterez les pointes et les angles de la roche.

— Attendre! m'écriai-je en m'élançant de nouveau vers le point lumineux; attendre!

J'arrivai sanglant, meurtri à l'extrémité de cette caverne, imaginée par quelque infernal génie, conseillée par la vengeance, l'envie ou la haine.

Sur une paille à moitié décomposée, je vis une femme pelotonnée sur elle-même, la tête dans ses genoux, dans l'attitude d'une personne qui veut lutter contre le froid et l'humidité. Une robe de toile grossière la recouvrait à peine, et ses cheveux tombaient épars sur ses épaules et sur ses bras à moitié nus.

— Mais où donc est-elle? m'écriai-je de nouveau.

— Ne la reconnaissez-vous pas? me répondit railleusement Gaetano; il n'y a pas deux femmes du nom de Benjamine dans ce sépulcre.

— Qui m'appelle? fit Benjamine, qui releva lentement la tête.

— Benjamine, m'écriai-je, est-ce toi? est-ce bien toi?

La jeune fille chassa de ses deux mains les longs cheveux qui inondaient sa figure, puis, me regardant attentivement, elle poussa un cri et se dressa brusquement pour venir se jeter dans mes bras. Mais la chaîne de fer, qui la clouait à la dalle par le milieu du corps, l'empêcha d'arriver jusqu'à moi, et, par contre-coup, la rejeta violemment à terre.

— Oh! mon Dieu! pas même cette joie! s'écria-t-elle en pleurant.

Je m'assis sur la paille et je l'attirai vers moi.

— Tu es venu, reprit-elle, sois béni, mon Édouard aimé!... Parle-moi, pour que je me repaisse encore une fois de tes accents chéris, que

je les emporte, avec ton image adorée, comme l'unique souvenir, l'unique joie que je veuille conserver de ce monde! Oh! parle-moi!

Les sanglots me suffoquaient, je ne pouvais que pleurer, je ne pouvais que gémir.

Benjamine me prit la tête dans ses mains, et, l'appuyant sur son cœur :

— Autrefois, ô cher être bien-aimé! tu puisais là des joies et des espérances; cherches-y maintenant des consolations et des forces.

Sa voix était redevenue ferme et sereine.

Je la regardai : son visage, amaigri et d'une pâleur maladive, n'avait rien perdu de la pureté de ses lignes, de la distinction de son ensemble. Ses yeux, profondément enfoncés dans leurs orbites, avaient conservé, malgré la souffrance et les larmes, leur éclatante et divine expression. Il n'y avait rien d'affaissé, rien d'abandonné en elle. Son énergie, sa force d'âme, sa foi en un avenir éternel l'avait soutenue contre les dévastations de la souffrance, contre les heures d'angoisse et d'agonie. En voyant les méchants triompher, condamner son innocence, immoler sa pureté à des ressentiments étroits et mesquins, elle n'avait pas désespéré de Dieu, et ses belles idées sur l'avenir des êtres l'avaient fortifiée par de radieux espoirs, soutenue par de nobles inspirations.

— Dis-moi tout, m'écriai-je lorsque la force me fut revenue; je veux tout savoir; je te sau-

verai, je t'arracherai aux griffes de ces brigands; j'ai des amis, mon père a de l'influence; je connais quelques-uns des membres du nouveau gouvernement.

— Tais-toi, ami, ne parle pas ainsi, répliqua à voix basse la prisonnière, tu te perdrais; il y a des espions partout.

— Nous sommes seuls, à présent, Gaetano nous a quittés.

— Il n'est plus ici; mais il est là, répliqua-t-elle en désignant la paroi contre laquelle elle était enchaînée.

— Comment donc? demandai-je surpris.

— On arrive à ce cachot par deux issues : par celle que tu connais, et par une autre qui communique avec le chœur de l'ancienne église, dont Gaetano et ses affidés ont gardé une clef. Ce mur près duquel nous sommes est percé vers sa partie supérieure d'une fenêtre en œil-de-bœuf, garnie d'épais barreaux à travers lesquels on peut voir ici sans être vu, et entendre ce qui s'y dit sans être entendu. A tout heure de la journée ou de la nuit, je surprends des regards ardents, railleurs ou cruels fixés sur moi. Et à ce moment sacré qui nous réunit peut-être pour la dernière fois, nous sommes épiés, surveillés, écoutés.

— Par quelle suite de circonstances te trouves-tu jetée dans cette captivité?

— La main qui me frappe est celle du colonel, d'Antonio Gherardo.

— Et pourquoi?

— N'as-tu donc point conservé le souvenir de la scène du Belvédère, à la suite de laquelle tu m'as si généreusement et si noblement donné asile?

— Oh! je comprends! je comprends! m'écriai-je avec un mouvement de désespoir... j'avais oublié cet homme!... Le misérable!...

— Il a le génie de la vengeance. Un jour il s'est cru dédaigné, méprisé par moi; à partir de ce jour-là il a vécu pour me perdre. Il a dépensé le pécule qu'il avait amassé dans ses voyages pour s'instruire. Après s'être familiarisé avec la langue allemande pendant un séjour d'une année à Vienne, d'où il est revenu à Milan avec des protections puissantes, il a été admis dans la police secrète. Il y est bientôt devenu employé supérieur. Sa conduite a été si habile, qu'il a échappé à tous les soupçons. Il jouait, en même temps, le rôle de patriote exalté et persécuté; il était de tous les conciliabules mazziniens, de toutes les sociétés secrètes, de toutes les conspirations. Son influence était grande dans le monde révolutionnaire, qui ignorait, et qui ignore généralement encore le double rôle, la double figure de ce plat misérable. Son énergie sauvage, son courage féroce imposent aux plus forts, entraînent les plus timides. C'est lui qui commande à Desenzano; il a plus qu'un parti à sa suite, il a des séides. — Il avait su conquérir l'amitié des prin-

cipaux chefs, aujourd'hui en fuite, de la police secrète autrichienne, et leur inspirer la même confiance illimitée qu'à ses amis politiques, pauvres dupes qu'il sacrifiera à la première occasion. Il regrette le régime étranger, et a promis de travailler de tout son pouvoir à son rétablissement; en retour, il a exigé, non de l'argent, car il a celui des patriotes à sa disposition, mais de faux témoignages, des calomnies revêtues de signatures autrichiennes, de prétendues lettres de ta Benjamine à de grands personnages de l'état-major de Radetzki, et jusqu'à des épîtres amoureuses au vieux maréchal lui-même; mon écriture, ma signature y sont admirablement imitées, avec des dates et des sceaux de poste et de chancellerie, dont les uns remontent déjà loin, dont les autres sont tout récents. Ainsi, à l'aide de ces *preuves écrites*, appuyées des noms autrichiens ou lombards les plus justement flétris et détestés, en Italie, me voilà accusée de connivence avec nos ennemis, de conspiration et de trahison contre ma patrie, de manœuvres secrètes avec l'étranger...

— Toi?

— Est-ce assez odieux?

— Absurde bien plutôt.

— Absurde, oui, pour mes amis, pour ceux qui me connaissent assez pour ne pas douter de moi, qui ont vécu dans mon intimité : ceux-là sont en petit nombre, et ils ont été éloignés; —

mais, perfide, habilement perfide pour ceux qui ignorent ma vie, mes pensées, mes sentiments qui ne me connaissent et ne me jugent que comme une reine de théâtre, et c'est le plus grand nombre, ils ont facilement subi l'influence des méchants et des calomniateurs; ils ont cru les lâchetés qui me sont imputées par Antonio et par ses complices; ils m'ont condamnée dans leur conscience, et ils veulent que je meure.

— Oh! c'est horrible, mon Dieu!

— Que veux-tu, les plus ridicules et les plus détestables comédies sont celles qui, à certains moments, réussissent le mieux. L'histoire n'est-elle pas pleine de bouffonneries sanglantes? Quand de nombreuses clameurs s'élèvent autour d'une personne, les plus fermes souvent se laissent persuader; la meilleure réputation ne tient pas contre les attaques incessantes, nombreuses des méchants et des calomniateurs, infatigables dans leur méchanceté et dans leurs calomnies. L'homme le mieux assuré des vertus et des mérites d'un ami finit un jour, à force de l'entendre condamner, à force d'entendre les mensonges à l'aide desquels il est journellement et perfidement attaqué, par se ranger du côté des insulteurs et par crier, aussi fort que les autres, haro sur la victime.

— La sentence est-elle prononcée?

— Non; je ne sais encore quels sont leurs pro-

jets; les juges, sur les conseils d'Antonio, se sont réservés de prononcer plus tard l'arrêt, qu'ils ont, paraît-il, longuement médité.

— Puisqu'ils n'ont pas osé prononcer la sentence, m'écriai-je avec un rayon d'espérance dans le cœur, quelle qu'elle soit, ils n'oseront l'exécuter. Qu'ils nous laissent seulement quelques jours, et ce sera Antonio et ses misérables affidés qui auront à se défendre devant la justice impartiale du pays.

— Oui, cela peut arriver ainsi que tu le prévois, répondit Benjamine, feignant de partager mon espoir pour ne pas m'attrister.

Puis elle ajouta :

— S'ils me tuent, j'ai obtenu d'Antonio qu'il te livre mon corps; tu sais qu'il entre dans mes idées religieuses qu'il soit brûlé à la manière des anciens; toi, qui m'as tant accordé, me refuseras-tu cette dernière faveur?

— Oh! je te sauverai! m'écriai-je.

Benjamine cessa alors de parler; elle était anéantie par l'effort qu'elle avait fait jusque-là pour commander à ses émotions. Son front se pencha comme une fleur courbée par l'orage; elle resta ainsi quelques minutes, puis, relevant fièrement la tête :

— A présent, reprit-elle, advienne que pourra; je ne tiens plus à la terre; toutes mes précautions sont prises pour le départ.

Elle souriait pour me donner du courage.

J'étais si abattu par l'état affreux où je voyais réduite la jeune fille, si étonné par les étranges paroles qu'elle venait de prononcer, que je restai immobile, inerte, paralysé de corps et d'esprit.

A ce moment Gaetano reparut, et me signifia d'une voix mielleuse que j'eusse à adresser mes adieux à la prisonnière et à le suivre.

Je dus obéir.

Je serrai longuement Benjamine dans mes bras, et je la quittai hors d'état de prononcer une parole.

VI

L'*albergo della Posta* avait été convertie momentanément en un palais somptueux. Le colonel Antonio y tenait sa cour, et il avait logé ses familiers intimes auprès de sa personne sacrée, autant pour son plaisir que pour la nécessité de sa position. Il avait besoin d'agir incessamment sur des êtres destinés à reporter son influence sur d'autres, et ceux-ci sur un plus grand nombre. Jouant son rôle avec une habileté rare, il s'entourait de prophètes qu'il inspirait de sa parole, et qui la répandaient sur la foule aveuglée. Ne se mêlant pas à tous, il pa-

raissait à ceux qui ne recevaient la communication de ses idées que par des intermédiaires éloquents, plus rapprochés de la divinité et en perpétuelle et directe communication avec elle.

Antonio, malgré sa puissance et son autorité, jusque-là incontestée, n'osait rien tenter de coupable sur ma personne. Mon père occupait un poste important au palais Marino, mes amis étaient nombreux, j'étais donc inviolable pour lui. En portant atteinte à ma liberté, ou en essayant de m'assassiner, il jouait gros jeu, et inutilement, car il ne retirait de ma captivité ou de ma mort qu'une assez piètre satisfaction d'orgueil ou de cruauté, et il risquait, pour ce triomphe éphémère, de perdre son crédit et sa position, d'entraver la voie qu'il avait encore à parcourir pour arriver au but politique qu'il s'était aussi proposé : le triomphe de Radetzki.

Cependant, sous le prétexte de rendre les honneurs dus à mon rang et à mon nom, ou plutôt aux opinions politiques que ce nom représentait, Antonio me logea dans l'appartement de l'un de ses affidés, à *l'albergo della Posta*, et ordonna qu'on plaçât des sentinelles à mes portes et sous mes fenêtres. Il me fit aussi prier à un souper d'intimité, qui devait avoir lieu vers les onze heures du soir.

Je n'étais pas prisonnier selon l'expression rigoureuse du mot, mais j'étais retenu en belle et bonne captivité, dont on déguisait la sévérité

sous les dehors de la politesse, sous le couvert des attentions et des prévenances.

Malgré ma répugnance, je résolus de paraître au souper auquel j'étais convié. J'espérais en tirer quelque profit pour la Benjamine, et parvenir peut-être à surprendre les intentions, les scrupules, les craintes des bourreaux à l'égard de la victime. Je fus complétement déçu. Antonio ne parut pas; il se fit excuser par un de ses amis.

— Son Excellence, dit celui-ci, ne s'appartient pas; elle est tout entière aux devoirs que le salut et la gloire de la patrie lui imposent.

Les convives étaient nombreux. Parmi eux, je ne reconnus que Gaetano Lippa. La conversation fut constamment tenue en dehors des affaires du moment et montée sur un ton léger et frivole. Malgré mes tentatives, je ne pus entraîner ces messieurs, tous plus ou moins dorés, argentés et décorés, vers le point qui m'importait. Ils avaient certainement reçu un mot d'ordre, et ils y demeuraient scrupuleusement fidèles. Je redoublai d'attention au moment où l'orgie, avec son cynisme et ses horreurs, prit possession pleine et souveraine de la salle du festin; mais aucune parole indiscrète ne sortit de leur bouche, et je me retirai presque découragé.

Je pensais le lendemain revoir Benjamine; mais je le tentai inutilement. A mes réclamations, à mes cris, à mes larmes, on répondit sèchement:

— Son Excellence le commandant supérieur a défendu, sous peine de mort, de laisser approcher qui que ce fût de la prisonnière.

—Cette consigne doit-elle se prolonger plus loin qu'aujourd'hui, demandai-je tout frémissant de craintes et d'angoisses.

— Son Excellence le commandant supérieur n'a pas la mauvaise habitude de confier la veille ses desseins du lendemain. C'est un homme discret et qui entend son affaire. Il est né pour de grandes choses. Il ira loin, personne n'en doute.

Je ne sais comment s'écoula cette journée; elle dura un siècle pour moi.

Vers les quatre heures de l'après-midi, j'entendis un mouvement extraordinaire dans la ville. Les tambours battirent, les clairons sonnèrent. Je m'approchai de mes fenêtres, et je vis un grand rassemblement de soldats de toutes armes, dont les costumes variés et pittoresques attestaient que liberté pleine et entière avait été laissée, dans le choix de leur équipement, aux volontaires qui formaient en grande partie le corps placé sous les ordres du commandant supérieur des frontières orientales. La cavalerie était superbement montée avec des chevaux pris aux Autrichiens; l'on distinguait sur les pièces des batteries attelées avec des cordes, l'aigle à deux têtes, symbole de l'ambition dévorante de la maison de Hapsbourg-Lorraine.

Il y avait là surtout un magnifique régiment

de cavalerie légère de tenue riche et de mine arrogante; c'était le régiment d'Antonio. Les musiques militaires jouaient des airs patriotiques. Les commandements, les évolutions se succédaient; les rues et les places étaient pleines de curieux. Était-ce une revue? était-ce une prise d'armes? s'agissait-il d'une manœuvre d'ensemble?

Rien de tout cela.

Lorsque le colonel parut, on lui fit les saluts militaires d'usage pour une tête couronnée. Un cheval turc superbe, à peine contenu par cinq ou six valets portant une somptueuse livrée rouge et jaune, attendait son maître en battant le pavé de son sabot soigneusement ciré. Lorsqu'il l'aperçut, il poussa des hennissements de joie et fit de si grands efforts pour se défaire des mains importunes qui le retenaient, qu'il renversa deux valets et les broya sous ses pieds pour tromper son impatience. Le colonel ne fit pas la moindre attention aux cris de ces malheureux, et s'élança en selle avec la grâce et la vigueur d'un écuyer consommé. A sa vue des bravos et des applaudissements enthousiastes éclatèrent :

— *Evviva il colonello Gherardo! Evviva, il coragioio Antonio! Evviva il virtuoso, il magnanimo Antonio! Evviva!* criait-on sur toutes les gammes et avec un enthousiasme fébrile.

Il y répondit par des sourires protecteurs et par quelques saluts de la main; puis il ordonna

plusieurs mouvements d'une voix ferme et singulièrement impérieuse. Les mouvements s'exécutèrent avec une régularité et un ensemble dont un général français eût eu le droit d'être fier.

Je considérais cet omnipotent, ce singulier personnage avec une stupéfaction profonde. Cette sombre et mystérieuse physionomie éveillait en mon esprit des souvenirs contre l'âpreté desquels je m'efforçais vainement de me défendre. Oh! je reconnaissais très-bien maintenant dans le colonel Gherardo le prétendant de la Benjamine; je l'avais jadis rencontré plusieurs fois à la Brianza; et puis encore, cet Antonio acclamé, béni comme un héros de la cause italienne, s'emparait de ma mémoire qui me le désignait comme le valseur au jarret d'acier qui avait mérité tant de bravos au bal de la duchesse de B***. Son teint bilieux, qui ne se dissimulait plus sous le fard, se plaquait çà et là de reflets sinistres; sa barbe, épaisse et longue, et ses cheveux d'un noir d'ébène, se mêlaient confusément le long de ses joues; son regard dur, ses yeux enfoncés envoyaient des regards chauds et menaçants comme ceux des bêtes fauves. Était-ce là le fils de ce Gherardo, le vieux soldat de l'empire, l'honnête pêcheur du lac de Côme? Il n'en fallait point douter, et, plus tard, en reportant mes souvenirs sur cette scène, et en pensant à l'insolente dépêche adressée par lui à

Alice, je disais, avec un sourire amer, que l'influence que ce goujat exerçait déjà sur elle était assez considérable peut-être pour que la comtesse, à qui l'orgueil et la force plaisaient par de puissants attraits, se courbât, avec une docilité désespérée, devant les frénétiques emportements d'un homme puissamment organisé pour les âcres transports de la volupté aussi bien que pour les dévorantes œuvres du mal. Il dut alors lui apparaître sans doute grand et beau, d'une grandeur et d'une beauté sataniques, et, vous le savez, mon cher ami, ce genre de fascination, qu'exercent certains êtres d'une nature excessive est toujours dangereuse, souvent irrésistible, même pour les tranquilles vertus et pour les froides imaginations. Or, celle d'Alice n'était point de ces dernières.

Les années, une vie sans doute active, avaient fait d'Antonio un homme d'une puissance physique prodigieuse. Il devait surtout à cette autorité de la force brutale, de la forme herculéenne, l'ascendant extraordinaire qu'il exerçait sur la foule.

A ce moment, Gaetano vint me chercher de la part de Son Excellence.

Je refusai. Gaetano insista d'une manière si dure que je compris que si je ne me soumettais pas de bonne grâce à son invitation, il saurait m'y contraindre par la force. Résister eût donc été à ce moment un acte puéril.

Je suivis Gaetano:

Il me conduisit dans la cour de l'hôtel; un soldat m'amena un cheval tout sellé. Gaetano me pria d'y monter et de le suivre. A la porte de la cour, plusieurs officiers vinrent me saluer et m'entourèrent comme pour me faire escorte, mais en réalité pour me placer au milieu d'eux et m'avoir sous leur main. Nous rejoignîmes le colonel et son nombreux état-major.

Lorsqu'Antonio m'aperçut, il vint à ma rencontre et me dit en me saluant courtoisement :

— Je regrette, monsieur le comte, que des devoirs impérieux m'aient détourné du soin et du plaisir de vous voir depuis votre arrivée à Desenzano ; croyez à tous mes regrets. Demain, je l'espère, j'aurai quelques loisirs, et je les mets bien volontiers à la disposition de Votre Seigneurie.

Puis, sans attendre ma réponse, il mit son cheval au galop et donna des ordres pour la marche. Tous les soldats s'ébranlèrent et se dirigèrent vers la partie nord de la ville, d'où ils sortirent, toujours poussant leur marche en avant, en longeant les rives du lac de Garde.

Nous fîmes comme eux.

VII

Vers le centre du lac de Garde s'étend une île qui mesure une longueur d'environ un mille. Elle appartient à M. le comte Louis Lecchi, qui y a fait élever une villa magnifique et tracer des jardins qu'il a remplis, avec un rare bonheur et un amour éclairé de la botanique, de plantes, d'arbres et d'arbustes dont la richesse du feuillage, le parfum et l'originalité des fleurs, le luxe de la végétation rappellent les régions les plus lointaines et les plus diverses.

Arrivé en vue de cette île, le colonel fit faire halte à ses troupes. Il les rangea par bataillons et par escadrons sur plusieurs lignes, et dit à ses officiers d'ordonnance :

— Allez maintenant, et faites ce qui est convenu entre nous.

Tous alors galopèrent vers les lignes, s'arrêtèrent devant chacune d'elles, et prononcèrent quelques paroles qui furent accueillies par des exclamations de joie et des hourras prolongés.

Le colonel était descendu de cheval en me priant, avec une politesse exquise, d'en faire autant ; puis il me supplia de le suivre.

Une barque montée par sept ou huit rameurs,

superbement pavoisée, attendait à quelque distance du rivage. Antonio leur fit signe de l'approcher; puis il y monta, me priant de m'y installer avec lui. Nous atteignîmes bientôt la petite île, et nous nous dirigeâmes, au milieu d'une haie de soldats qui présentaient les armes à leur chef, vers la villa du comte Lecchi. Il y avait, à l'extérieur, des postes échelonnés à de courtes distances; l'intérieur était gardé de même. Sur l'un des côtés de la vaste pelouse fermée d'arbres qui s'étend devant la maison, on avait dressé une petite estrade en forme de tribune, haute seulement de quelques pieds. Le colonel s'y plaça; un cordon de fantassins s'étendit à droite et à gauche de la pelouse. Lorsque Antonio se fut établi sur l'estrade, il me désigna du doigt à quelques-uns des soudards qui le gardaient comme des dogues gardent leur maître. Je fus alors saisi, garrotté, bâillonné et attaché à un arbre. De grosses cordes tenaient mes bras fixés sur ma poitrine. Cette besogne accomplie, Antonio fit un autre signe; les portes de la villa s'ouvrirent, et je vis apparaître sur les marches du perron les misérables par qui j'avais été insulté la veille au corps de garde de l'abbaye; puis bientôt après Benjamine, escortée du hideux géant, ivre et insolent selon son habitude, et de quelques autres des acolytes qu'il avait sous sa dépendance.

— Oh! mon Dieu! que va-t-il se passer? dis-je

en mon cœur; ne la retirerez-vous pas des mains des bourreaux?

On avait laissé à Benjamine la liberté de ses mouvements. Elle marchait, calme et assurée, au milieu de ces cannibales. Son visage n'exprimait ni crainte, ni insolence, ni mépris. Son parti était pris des événements qui pouvaient arriver, et, quels qu'ils pussent être, elle n'était pas femme à s'en effrayer.

Elle était vêtue de blanc; ses cheveux flottaient librement sur son cou et sur ses épaules. Elle jeta un regard investigateur sur la foule, paraissant y chercher quelqu'un. En m'apercevant elle poussa une exclamation de douleur, et de grosses larmes roulèrent sur ses joues.

— Toi aussi, murmura-t-elle, ils ont osé te profaner de leurs injures; tu souffres pour moi, ô mon Édouard; ils n'ont rien voulu m'épargner. Que leur volonté s'accomplisse!

Elle s'avança alors vers Antonio, et lui demanda d'une voix fière :

— Saurai-je enfin ce que votre haine a résolu contre moi et quelle sera la fin de cette ignoble comédie?

— Je n'ai pas de haine contre vous, fille de l'ami de mon père. Ce n'est pas moi qui vous ai condamnée, ce ne sont pas vos juges qui vous ont flétrie, mais vos crimes, vos crimes seuls.

Benjamine ne répondit rien. Un sourire de résignation erra sur ses lèvres.

— Dieu m'est témoin que j'eusse voulu vou sauver, car je fus votre ami d'enfance, reprit Antonio, et j'eus de l'amitié pour vous. Malheureusement, je ne le pouvais sans inquiéter ma conscience et sans trahir la cause que je défends, sans compromettre surtout l'avenir de la révolution qui doit tous nous régénérer. Les dangers que vous avez fait courir à notre indépendance naissante ont prouvé de votre part une perversité si affreuse, une corruption si enracinée, que la clémence n'eût été qu'une faiblesse honteuse. Il importe que le pays soit sauvé, qu'il soit purgé des souillures de toutes sortes laissées par les étrangers. Vous avez été toujours trop attachée à leur cause; vous avez témoigné trop de regrets de leur départ, pour ne pas continuer dans la suite l'œuvre de trahison que vous aviez si habilement et si perfidement commencée. Vous êtes une ennemie dangereuse, parce que vous avez plus d'esprit que de cœur. Vous êtes tenace en vos trames, et, pour nous trahir, il n'est rien que vous n'ayez fait. Vous avez du courage, vous avez depuis longtemps rompu avec les lois de l'honneur et du devoir, et vous seriez capable de toute mauvaise action pour livrer votre pays à l'étranger. J'ai dû accomplir un devoir rigoureux, mais je suis prêt à tout immoler à ma patrie; pour assurer son émancipation, je sacrifierais mon père, mes proches, mes amis; moi le premier, je me livrerais en holocauste s'il le fal-

lait. Il n'est pas d'abnégation dont je ne fusse capable pour assurer ses succès; je ne demande rien pour moi, je veux tout pour elle.

Après cette plate et habile apologie de lui-même, fréquemment interrompue par de frénétiques et imbéciles bravos, le colonel remit un parchemin au geôlier principal et lui enjoignit de lire la sentence prononcée contre Benjamine.

Voici ce que lut d'une voix chevrotante et éraillée le géant, fils de Silène :

« Nous, juges nommés par l'autorité souveraine pour connaître des crimes imputés à la fille Benvenuta Fortigiani, dite Benjamine, première chanteuse au théâtre de la Scala, et siégeant à Desenzano, nous avons, les témoins entendus, et ouï les dépositions de l'accusée, reconnu pour vrais et authentiques, et choses avérées, les faits et gestes de ladite fille, désignés et circonstanciés aux pièces du procès et constituant le crime de haute trahison; et, après mûres délibérations, l'avons condamnée et condamnons, en toute conscience, à la peine de mort. De plus, voulons et entendons que le jugement soit exécuté à l'instant de sa publique signification à l'accusée. Fait à Desenzano ce 15 avril 1848, et avons sans crainte aucune, et pensant avoir accompli acte de citoyens intègres, signé et paraphé la présente, afin que sa validité légitime ne puisse être infirmée. »

O Dieu des sphères éternelles, vous avez sans

doute voulu, en m'infligeant cette horrible torture, me protéger, à l'avenir, contre toute douleur et toute souffrance. Qu'avais-je à craindre désormais des malheurs et des infirmités de la vie!

Pas une larme ne vint mouiller mes yeux de leur bienfaisante rosée.

Benjamine ne frissonna pas, ne trembla pas d'indignation; sa contenance resta la même. Ses yeux, beaux et limpides comme toujours, étaient fixés sur moi, prêts à m'encourager, prêts à me consoler. Elle ne pensait pas à elle; c'était sur moi que tout ce qui lui restait encore de force, de vie, de tendresse, de vénération s'était reporté. Elle semblait me demander si je croyais à ces calomnies, si je pouvais admettre ces ordures, ces mensonges. Elle comprit le regard chargé d'immense amour que je lui jetai, car elle répondit avec ce sourire qui rappelait si bien celui de Béatrix à Dante :

— Il faut les plaindre, n'est-ce pas, puisqu'ils n'ont pas réussi à me flétrir en ton cœur.

— Pour pousser la clémence, qui plaît à Dieu, reprit hypocritement Antonio, aussi loin que possible, nous avons laissé plusieurs jours à l'accusée pour rétracter ses mensonges, avouer ses crimes et nommer ses complices. Nous avons eu le regret de ne rien obtenir de son entêtement coupable, et nous n'avons ainsi pu commuer le juste et sévère châtiment qui la frappe en une

peine plus douce et moins infamante. Nous eussions agi ainsi, bien que cette fille soit profondément coupable, dissimulée et corrompue, à cause de la vénération et de l'estime que son vieux père a su nous inspirer par son caractère, son courage, sa grandeur d'âme, car il n'a jamais demandé grâce pour sa fille, la sachant criminelle; et, par considération aussi pour la conduite héroïque des trois frères de la Benjamine, qui n'ont pas hésité un instant, au premier réveil de la nation, à déserter les drapeaux des oppresseurs; à venir mettre leur bravoure et leur expérience militaire au service de leurs dignes frères, les patriotes de la Brianza, et à entrer dans les milices nationales sans solliciter de grade ni de récompense.

Comme les premières, ces paroles furent grandement exaltées et applaudies.

Benjamine, regardant alors fixement Antonio, lui demanda avec tranquillité quel genre de supplice on lui réservait.

— Par amitié et vénération pour le nom que tu portes et le sang jusqu'à toi sans tache d'où tu sors, tes juges, obéissant à l'impulsion généreuse de leur cœur, et après avoir pris l'opinion d'hommes influents, éclairés et braves patriotes, ont décidé que tu mourras fusillée; nous nous sommes souvenus que, dissimulant ta félonie et tes honteuses menées sous le masque d'un courage vraiment héroïque, tu combattis trois jours

avec nous et pour nous. Tu mourras donc comme un soldat traître à sa consigne, traître à son pays.

— Et à quand l'exécution? demanda Benjamine.

— Tu le sais déjà, reprit avec dureté Antonio. Le jugement est exécutoire dès l'instant de sa signification; tu viens de l'entendre lire. Prépare-toi donc à passer de vie à trépas à l'instant et ici même; nous te laissons une heure pour réciter tes prières, si toutefois tu les sais encore et n'as pas renié notre sainte mère l'Église, en reniant la patrie italienne, cette autre mère sacrée.

A ce moment le peloton d'exécution entra, et douze hommes, mornes et silencieux, se groupèrent dans le cercle infernal qui entourait Benjamine de ses anneaux implacables. L'officier chargé de commander le feu était un jeune homme de taille exiguë; il avait la figure presque entièrement couverte d'une barbe longue et épaisse; de magnifiques cheveux tombaient en boucles onduleuses sur le collet de sa tunique. Son ceinturon soutenait une épée dont la garde de nacre incrustée d'or était artistement travaillée, et dessinait une taille si fine et si élégante, qu'elle eût fait envie à la femme la mieux douée sous ce rapport. Ses mains, petites et délicates, de celles que les Italiens appellent, par un diminutif plein d'une grâce aristocratique, des *manine*, étaient emprisonnées dans des gants

de nuance claire. L'une d'elles s'appuyait sur la hanche avec une crânerie qui me parut quelque peu affectée; il jouait de l'autre avec un superbe jonc des Indes, à la pomme d'or ciselée et terminée par un diamant dont les rayonnements vifs et limpides semblaient accuser dans ce fluet et maigre soldat de l'indépendance, toutes les recherches et toutes les coquetteries d'une petite maîtresse. Aussi y avait-il dans l'ensemble de ce jeune exécuteur des hautes œuvres quelque chose de joli, de coquet, mais tout cela corrigé par je ne sais quoi de sinistre et de féroce dans la physionomie pâle, et dans le regard inquiet. La lueur lugubre des torches se reflétait parfois dans ses yeux comme des traînées de sang. Sa vue me soulevait le cœur, et malgré moi je revenais à le considérer. Il me semblait que sous ce justicier fashionnable se cachait quelque atroce ennemi qui avait sollicité ce poste d'assesseur des bourreaux, pour se repaître à son aise des dernières angoisses et des dernières douleurs de la victime, tombée sur un signe de sa main. Mes regards persistants parurent le gêner et il changea de position afin de les éviter, car il n'osa pas une seule fois y répondre.

Aux dernières paroles d'Antonio, je vis la tête de la Benjamine s'incliner sur son sein et des larmes descendre lentement le long de ses joues.

Elle se recueillit quelques minutes, puis elle essuya ces larmes du revers de sa main par un

geste charmant, conservé des habitudes de la montagne, et dit d'une voix ferme :

— J'avais espéré que mon père et que mes frères seraient venus consacrer par leur présence cette heure solennelle ; leur avez-vous interdit de pénétrer ici?

— Non, répondit Antonio, ils sont ici mêlés aux soldats, et ils viendront à toi si tu les appelles. Nous avons voulu faire la part aussi grande que possible à la clémence et accorder, autant que nous le pouvions, le rigorisme du devoir avec les besoins impérieux du cœur en de pareilles circonstances.

Benjamine remercia Antonio, et ajouta, en promenant ses regards sur la foule armée :

— Je les attends.

Le vieillard et ses fils hésitèrent sans doute, car quelques minutes se passèrent avant que je les visse paraître. Enfin, ils franchirent la ligne des soldats et pénétrèrent dans l'espace occupé par la victime et ses bourreaux, vers le milieu de la pelouse, à quelques pas seulement de la tribune réservée au colonel.

Lorsque la jeune fille les aperçut, elle marcha au-devant d'eux et leur tendit la main.

Ni les frères ni le père ne répondirent à cette avance amicale, à cette dernière marque d'une tendresse qui ne s'était jamais démentie, et la main de la jeune martyre retomba sans avoir été pressée par personne. Elle tressaillit, courba la

tête et resta quelques minutes silencieuse; puis elle dit de sa belle voix sonore, en arrêtant sur ceux qui l'abandonnaient si lâchement, un regard sans colère et sans indignation :

— Il n'y a donc plus d'amitié, plus de liens sacrés entre nous? Sommes-nous donc des étrangers? N'est-ce plus le même sang qui coule dans nos veines? N'êtes-vous plus mon père? N'êtes-vous plus mes frères? Ne me reconnaissez-vous plus, ou ne voulez-vous plus me reconnaître parce que le malheur est venu fondre sur ma tête? Pourquoi refusez-vous la main que je vous tends?

— Parce que c'est la main d'une infâme, répondit le vieux Fortigiani d'une voix convaincue.

Et les jeunes gens répétèrent les outrageantes paroles d'Ansano.

Benjamine les écouta avec un sourire de pardon sur les lèvres.

— Tu le vois, ami, dit-elle en me jetant un regard d'une angélique résignation, eux aussi ont cru les fourbes et les calomniateurs! Puissent-ils ne jamais s'en repentir! Et que Dieu leur fasse miséricorde!... Ainsi, vous me croyez coupable et condamnée avec justice et conscience? reprit-elle en s'adressant à son père.

— Oui, je le crois, répondit Ansano.

— Nous le croyons répondirent les trois frères.

— Et vous croyez que je mérite la mort?

— Oui, je le crois, répondit Ansano.

— Oui, nous le croyons, répondirent les trois frères.

— Et pourquoi la mort?

— Parce que c'est la seule expiation qui convienne à tes crimes abominables, répondit Ansano.

— Parce qu'il n'est pas de punition plus forte pour tes trahisons et pour tes honteuses débauches qui ont flétri notre nom, répondirent les trois frères.

— Est-ce que la mort rachète la faute?

— Elle la paye, répondit Ansano.

— C'est aussi notre opinion, ajoutèrent les trois frères.

— Selon vous alors, au plus grand crime répond la mort comme la plus grande expiation?

— Oui, répondirent-ils.

— Et je dois être punie ainsi?

— Oui, parce qu'il n'y a pas de châtiment pire que la mort, répliqua Ansano.

— Ainsi, je dois mourir parce que je fus grandement criminelle?

— Tu dois mourir sans grâce ni merci, répondirent les trois frères d'une voix irritée.

Benjamine se tut un instant, puis elle dit avec un sourire ineffable :

— Pauvres gens égarés, qui croyez à la mort, je vous pardonne!

Et, se tournant vers moi :

— Réjouis-toi en ton cœur, ô mon Édouard

bien-aimé, noble compagnon de mes années les plus heureuses!... Je pars la première, mais j'emporte ton image sacrée; mon âme en est pleine, et je t'attendrai au milieu des joies d'une espérance qui ne sera pas déçue... Courage donc.

Elle s'arrêta, palpitante et en proie aux suprêmes tressaillements des souffrances humaines.

Ses bourreaux la contemplaient, saisis d'une crainte superstitieuse et d'un attendrissement qui mouillaient les yeux des plus féroces; aucun n'osait l'interrompre.

La sublime jeune fille, obéissant à un dernier transport d'amour, écarta d'un geste souverain les soldats qui la séparaient de moi; s'approcha et, appuyant ses deux bras sur l'une de mes épaules, elle murmura d'une voix tout empreinte de divinité :

— Oh! laissez-moi vous contempler encore une fois, mon cher seigneur! votre présence sanctifiera ma dernière journée!... votre humble servante vous bénit et vous remercie de la tendresse infinie que vous avez daigné lui témoigner!... Comme par le passé, vous serez encore ma joie et mon orgueil, ma gloire et mon espérance, car, de la région nouvelle où j'arriverai bientôt, mes regards charmés descendront sur vous, ainsi que les rayons du soleil sur la fleur qui jadis lui fut consacrée!

S'adressant alors aux soldats :

—Et vous, dit-elle, instruments aveugles d'une

âme obscurcie par les passions basses, méditez ces belles paroles d'un philosophe français (1), dont le nom vivra à travers les siècles, et redites-les à ceux que vous aimez et que vous voulez voir grandir dans le respect des hommes :

« Les conditions fondamentales de l'existence terrestre, l'ordre physique du globe, l'activité de l'âme, l'organisation du corps, la naissance, la mort, les amitiés, se rapportent toutes à un idéal céleste, dont les hommes, aussi bien que leurs égaux et leurs supérieurs des autres quartiers de l'univers, se rapprochent continuellement d'incarnation en incarnation, en même temps que le genre humain, par la conspiration unanime des générations, s'en approche lui-même d'âge en âge. »

Benjamine se tut; puis, faisant quelques pas vers Antonio, elle lui dit :

— Je suis prête au départ.

La nuit était venue.

Des nuages épais masquaient l'azur du firmament. Le vent soufflait par raffales, et les arbres laissaient entendre de sourds gémissements. Les lueurs rouges, enfumées, des torches de résine allumées par ordre d'Antonio, jetaient sur cette scène lugubre les teintes sauvages et fantastiques des rondes infernales décrites par les légendaires.

— Où dois-je me placer? demanda Benjamine.

(1) M. Jean Reynaud.

Antonio lui indiqua du doigt un tulipier de Virginie qui s'élevait solitairement à l'un des angles de la pelouse.

Avant que la jeune fille s'y rendît, il voulut lui bander les yeux; mais elle s'y refusa et il n'osa point insister. Accompagnée de quelques soldats, elle vint s'adosser au tronc de l'arbre qui lui avait été désigné. Elle était ferme, calme, impassible comme ces héroïnes françaises que notre grande révolution immolait dans ses heures de vertige.

— Allez, enfants! s'écria le colonel avec un sourire féroce, et que la justice du pays reçoive son entière satisfaction.

Il y eut comme une minute de honte et d'indécision parmi les soldats que commandait le fashionnable et délicat officier dont je vous ai parlé plus haut. Lui-même parut hésiter.

Mais Antonio quitta son estrade, se rapprocha des égorgeurs, échangea avec eux, et particulièrement avec leur chef, quelques paroles que je ne pus entendre et qui les impressionnèrent vivement; ils se montrèrent dès lors résolus à accomplir sans broncher la noble mission dont il les avait honorés.

En même temps, les soldats qui gardaient les deux côtés de la pelouse se rapprochèrent de quelques pas du centre, et vinrent ainsi prêter la lumière de leurs torches aux douze hommes chargés de l'exécution de la Benjamine.

L'officier qui les commandait les fit avancer jusqu'à six ou sept mètres vers la jeune fille; puis, sur un geste que lui fit Antonio qui était resté près de moi, il jeta son stick, tira son épée, rangea ses hommes en bataille, et, les examinant d'un œil sévère, il prononça d'une voix forte, mais tremblante, les mots homicides...

Douze détonations ébranlèrent les échos de la vallée...

Je vis Benjamine inondée de sang s'affaisser sur elle-même, puis tomber la face contre terre.

Un cri effroyable, tel que le mugissement de douleur et de rage que pousse l'animal qu'un boucher a frappé d'un coup maladroit, retentit non loin du lieu où était tombée Benjamine... son père venait de se plonger un poignard dans le cœur...

Mais, plus terrible que les détonations des armes fratricides, plus épouvantable et plus horrible que l'exclamation désespérée du suicide, rugissait à mes oreilles la voix d'Alice donnant l'ordre du massacre... Car, c'était bien la voix de la comtesse, je n'en pouvais douter...

Antonio, les bras croisés sur sa poitrine, me contemplait d'un air railleur et froidement cruel. Il semblait me dire, avec une satisfaction sauvage :

— Oui, cher monsieur, c'est bien en effet votre femme qui vient d'assassiner votre maîtresse.

Alice s'approcha du cadavre de la fille de For-

tigiani, le retourna dédaigneusement du pied, ramassa l'une des torches qu'avait tenues les soldats, se baissa et contempla ses traits quelques minutes. Obéissant ensuite à un stupide mouvement de rage et de jalousie, elle cracha à la figure de la morte, en murmurant de sa voix sèche et amère :

— Le bonheur poursuit cette courtisane jusque dans les bras de la mort. Elle est plus belle que jamais ; si elle revenait à la vie ainsi, il n'y aurait pour aucune de nous de comparaison possible avec le rayonnement céleste de cette face angélique.

Et, réunissant ses hommes, elle disparut avec eux dans les profondeurs de la nuit.

Les troupes commandées pour assister à l'exécution se retirèrent en défilant devant le corps de la suppliciée.

VIII

J'avais eu la force de ne pas m'évanouir... Un instant le voile de la folie descendit sur mon cerveau... Un rire nerveux défigura ma physionomie et lui donna les apparences de l'idiotisme... Je balbutiai des paroles vagues et sans suite... Cet état dura environ un quart d'heure ; il résultait

du paroxysme de souffrance que j'avais supporté en voyant se dérouler et s'achever cette horrible scène... La raison, l'intelligence avaient un instant succombé; Dieu l'avait voulu ainsi, pour que la douleur ne me foudroyât pas... Lorsque je revins à moi, je ne ressentais plus de souffrance, j'étais en proie à une fièvre de colère et de rage... Je m'agitais comme un tigre, dans les liens qui me déchiraient les chairs... Je tentais de m'élancer sur ces sauvages, pour les mettre en pièce de mes ongles et de mes dents... Une écume sanglante inondait mes lèvres et le bâillon de fer qui empêchait mes cris et mes blasphèmes... Quoique mes forces fussent à ce moment triplées, je ne parvins ni à briser mes liens ni à rompre ce bâillon, que je mordais avec une fureur insensée...

Je remercie Dieu qui ne voulut pas que je pusse alors recouvrer ma liberté; j'étais ivre de vengeance, altéré de meurtre; je me serais jeté sur l'ennemi sans prudence et sans calcul, comme la bête féroce qui, harcelée par les chasseurs, s'élance sur eux sans considérer leur nombre et sans redouter leurs armes. Ils m'auraient facilement tué, et, quoique la vie me fût désormais odieuse, j'y tenais plus qu'à mon salut éternel. Oh! il m'en eût alors bien coûté de mourir! J'avais maintenant de sombres devoirs à remplir.

Lorsque toute la soldatesque fut rentrée à ses quartiers, et que l'île fut redevenue déserte,

noire et silencieuse, Antonio vint à moi et me dit :

— Monsieur le comte, il me reste à vous demander pardon du traitement un peu brutal auquel j'ai dû vous soumettre, bien malgré moi, pendant quelques heures. Mais cela avait été délibéré ainsi, et j'ai dû exécuter les ordres qui m'ont été transmis. On tenait beaucoup à vous rendre témoin de cette lugubre cérémonie, qui devra, je l'espère, vous servir d'enseignement, car il paraît que vous avez aussi trempé dans les machinations antipatriotiques de la prima donna, et que vous vous êtes rendu coupable de lèse-majesté populaire. On aurait même assez de preuves pour vous mettre en jugement; c'est grâce à mon intervention que la prise de corps n'a pas été décrétée. Que la leçon ne soit donc point perdue pour vous. A l'heure où nous sommes, le rang, la fortune, la distinction des manières, l'élégance, l'éducation ne protégent guère; tout doit céder le pas devant les nécessités impérieuses du salut de tous. Vous auriez pu être reconnu coupable, j'en ai la conviction, et, moins heureux que la Benjamine, au lieu d'être fusillé, vous eussiez été pendu comme un voleur de grand chemin ou un écumeur de mer, fin bien triste pour vous et bien humiliante pour monsieur votre père, qui, entre nous, n'est qu'un ambitieux et un intrigant, qui voudrait se servir de son influence acquise au gouvernement provi-

soire pour atteindre à un but trop éloigné sans doute, pour n'être pas chimérique. Mais peu importe, moi et mes amis, nous le surveillons. Vous voyez, monsieur le comte, que j'ai usé à l'égard de Votre Seigneurie de tous les bons procédés. Que voulez-vous, je suis bonhomme, et quoique plébéien j'aime la noblesse.

Un rire singulièrement sardonique plissa ses lèvres plates, et il resta quelques minutes silencieux sur cette dernière phrase, comme s'il eût voulu qu'elle se gravât davantage dans mon esprit.

— J'avais promis à Benjamine, reprit-il, de vous ménager une entrevue avec elle quelques heures avant qu'elle connût son sort; j'ai tenu ma parole. Je me suis engagé de plus à vous laisser le corps de la diva, afin que vous puissiez lui rendre les honneurs funèbres que vous jugerez convenables. Vous manifesterez vos intentions à cet égard, et je m'empresserai d'y répondre. On vous accorde de passer cette nuit entière près du cadavre de la fille de Fortigiani. Demain, une heure après le lever du soleil, vous vous dirigerez vers la pointe septentrionale de l'île; vous y trouverez une barque de pêcheur; cette barque, et les matelots qui la montent, sont mis à votre disposition : seulement, vous devrez donner ordre, si vous voulez être obéi, de mettre le cap sur Riva. Quand vous serez arrivé à ce petit port, vous vous dirigerez, sans tourner la

tête, vers Trente, et, par le Tyrol, vous gagnerez, à votre choix, la Suisse ou l'Allemagne. Vous agirez prudemment et sagement si vous agissez ainsi. On ne vous exile point, monsieur le comte, on n'oserait prononcer une peine si dure contre un homme si aimable, si patricien et si distingué; non, on vous prie seulement de quitter le territoire italien pour un temps qu'on n'a pas osé limiter. Vous avez donc du temps de reste pour visiter les contrées qui vous inspireront de la sympathie.

Antonio, jetant alors à mes pieds deux papiers cachetés, reprit :

— Voici, monsieur le comte, des sécurités pour votre route. Voyez jusqu'où va ma condescendance pour Votre Seigneurie ! ce sont deux ordres, l'un, daté de Vérone et signé Radetzki; l'autre, émané du palais Marino, de laisser passer M. le comte Édouard de Castelmonte, sans l'inquiéter d'aucune manière et de le protéger, au besoin, de la force publique, jusqu'aux frontières lombardo-vénitiennes. Mais, je sais que les hommes sont ingrats, c'est une infirmité inhérente à leur nature : aussi, je ne vous demande, monsieur le comte, ni remercîment ni reconnaissance.

Étant à bout d'insolences et de railleries, Antonio me débarrassa de mon bâillon.

—Antonio Gherardo, lui dis-je alors d'une voix calme et du ton d'un homme qui vient de voir et d'entendre les choses du monde les plus ordi-

naires et les plus indifférentes, Antonio Gherardo, je vous demande de m'envoyer un homme avec une hache.

— Je sais ce dont il s'agit, répondit-il ; est-ce tout?

— C'est tout.

— Bonne nuit donc et bon voyage, monsieur le comte, reprit Antonio en me saluant avec une courtoisie affectée.

— Merci, Antonio Gherardo, les années sont longues, les événements changent et se renouvellent avec les jours, la terre est petite : nous nous reverrons, j'en ai l'espérance.

— Je la partage, monsieur le comte.

Il me présenta alors un poignard et me pria de le saisir avec les dents.

— Avec ce poignard, vous couperez les cordes qui vous attachent les bras ; quand vous aurez les bras libres, vous vous débarrasserez facilement des autres liens qui vous retiennent à cet arbre.

Sur ces mots, Antonio s'éloigna rapidement.

Il ne me fallut pas moins d'une heure pour reconquérir ma liberté.

A peine débarrassé des liens infâmes qui avaient flétri et endolori tous mes membres, je me précipitai vers l'endroit sanglant où gisaient les dépouilles terrestres de la Benjamine. Je relevai quelques torches, qui fumaient encore, et je les plaçai autour du cadavre.

Puis je m'assis sur l'herbe humide et j'appuyai

la tête de la chère morte sur mes genoux. Les balles avaient toutes frappé au cœur. La figure et le front étaient intacts. Je m'absorbai alors dans une contemplation d'une horrible volupté. Je voulais retenir les heures qui rapprochaient, avec une effroyable rapidité, l'instant de la séparation éternelle en ce monde.

O mon ami, je n'oublierai jamais l'expression de divine bonté empreinte sur les traits de la Benjamine; ils avaient revêtu une beauté sublime, et la mort semblait n'avoir pas osé les toucher de ses froids baisers. Ses yeux étaient restés ouverts et semblaient se tourner vers moi avec cette tendresse exaltée, cette clarté radieuse que je remarquais autrefois, lorsque j'avais le bonheur de partager ses journées, d'entendre ses secrets, de recueillir ses belles paroles, que l'inspiration des grandes poésies de l'âme rendait si harmonieuses et si puissantes; sa bouche, si pure, si admirable et naguère si éloquente, ébauchait un sourire, qu'elle avait dû achever dans la région meilleure d'où elle me contemplait sans doute à ce moment suprême.

Ainsi recueilli sur cette dépouille tant vénérée, enveloppe sans tache d'une âme sublime, je n'entendais pas le vent qui tordait les grands arbres, ni les vagues déchaînées qui battaient les grèves, ni la voix de l'homme que j'avais demandé à Antonio, et qui m'interrogeait sur ce que je voulais de lui.

L'aube paraissait grise et sombre à l'horizon lorsque je relevai la tête comme quelqu'un qui s'éveillant d'un rêve à la fois pénible et délicieux, regarde sans voir ni comprendre où il est. Il me semblait que j'avais quitté ce monde, et que l'esprit de Benjamine était venu à moi et m'avait emporté sur ses ailes à travers les régions sans limites des mondes supérieurs.

— Que voulez-vous? dis-je au jeune homme qui, debout devant moi, la hache sur l'épaule, attendait que je lui adressasse la parole.

— J'attends depuis de longues heures qu'il vous plaise de m'apprendre ce que vous exigez de moi. Je suis envoyé par le colonel Antonio.

— Ah! répliquai-je machinalement, et je le fixai comme pour lui demander de me rappeler le service que je voulais de lui.

Peu à peu, cependant, mes esprits revinrent à la réalité, et je me souvins alors pourquoi j'avais demandé à Antonio qu'il m'envoyât un homme avec une hache.

— Mon garçon, lui dis-je, abattez quelques arbres, coupez-en le tronc et les branches à deux ou trois mètres de longueur, mettez-en les billes ainsi faites les unes sur les autres en les croisant, de manière à ce que l'air circule librement entre elles; allez jusqu'à une hauteur de quinze à vingt pieds, et appelez-moi quand cela sera fait.

Il fallut une heure pour construire le bûcher funèbre.

Déjà l'aube étendait ses lueurs blafardes voilées par les nuages; le soleil allait bientôt paraître; je devais quitter l'île une heure après son lever, et Antonio n'était pas homme à m'accorder une minute de plus.

Il fallait me hâter de consommer le sacrifice.

Je portai pieusement le cadavre de la jeune fille sur le bûcher et j'y mis le feu.

. . . .

Lorsque la flamme eut achevé son œuvre de destruction, je dispersai les cendres du bûcher mêlées à celles de Benjamine, aux quatre coins du ciel, et je dis :

— Cendres chéries, répandez-vous sur les terres incultes et fertilisez-les; mêlez-vous à l'air que respirent les hommes et inspirez-leur les grandes vertus, les grandes idées, les nobles dévouements, les hautes pensées. Cendres pures, qui naguère formiez le corps le plus beau, le plus élégant, le plus divin qui ait été engendré par l'œuvre humaine; cendres qui recéliez dans vos molécules condensées l'âme admirable qui sur cette terre fut Benjamine, je vous répands selon ses vœux, sur le monde et sur mon pays, avec l'espoir que vous le féconderez comme la rosée du matin, le soleil de midi et la fraîcheur des nuits. Portées sur l'aile des vents, confondues avec l'atmosphère, mêlées aux rayons du grand astre, visitez les monts, descendez dans les plaines et les vallées; que rien n'échappe à votre in-

fluence, ni l'homme, ni l'enfant, ni la fleur, ni l'insecte, ni le rocher, car tout est vie dans la nature : tout est solidaire, tout se prête un mutuel appui, tout se lie, tout se tire l'un de l'autre : tout revient au principe commun d'où tout est sorti : le même souffle générateur anime l'univers, peuple ses mondes, détruit les organes et les recompose, agit sur la pierre comme sur la bête ; allez donc partout, puisque partout est la vie...

. . . .

Je m'acheminai alors vers l'endroit du rivage où, selon les ordres du commandant supérieur des frontières orientales, une barque m'attendait pour me conduire jusqu'à la première étape du long chemin de l'exil !

FIN

Paris. — Imprimerie de Édouard Blot, rue Saint-Louis, 46, au Marais.